THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
844B45
KG44

NOTICE: **Return or renew all Library Materials! The *Minimum* Fee for each Lost Book is $50.00.**

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.
To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

MAY 0 3 1989

APR 11 1989

APR 0 7 1990

MAR 13 1990

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
844B45
KG44

Wm S Cox

Woodvale

DISCARD

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY

SEP 8 1919

UNIVERSITY OF MICHIGAN
SEP 8 1919

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/recueildramatiqu00berq

Wm Cox

RECUEIL

DRAMATIQUE;

OU

CHOIX DE PETITES PIÈCES DE THÉATRE.

Prises de Berquin;

AVEC

UNE LISTE ALPHABÉTIQUE DES IDIOTISMES

QUI S'Y TROUVENT:

À L'USAGE DES ÉTUDIANS DE LA LANGUE FRANÇAISE.

PAR A. N. GIRAULT,
Principal du Pensionnat Français de Jeunes Demoiselles à Bordentown, N. J.

PHILADELPHIA:
HENRY PERKINS, 134 CHESTNUT STREET.
BOSTON:
PERKINS & MARVIN, 114 WASHINGTON STREET.
1838.

ENTERED according to Act of Congress, in the year 1838, by
HENRY PERKINS,
in the Clerk's Office of the District Court of the Eastern District
of Pennsylvania.

Mrs Semple

STEREOTYPED BY L. JOHNSON,
PHILADELPHIA.

844 B45
KG44

St. Paul Public Lib. 10/2/2 Tran

EXCHANGE
SEP 6 '19

PREFACE.

In selecting works for the instruction of the young, two objects should be constantly kept in view; viz. the moral influence these works may have, and their aptness to impart the desired knowledge.

With respect to the moral tendency of this volume, it is perhaps sufficient to say that its contents are taken from Berquin's "L'Ami des Enfans," a work too well known to require any encomium at our hands, and certainly preferable to Molière's plays, which are generally used in the tuition of the French language.

As to the second object mentioned above, it is obvious—to us, at least—that dialogues and dramatic scenes, wherein pronouns and verbs are mostly used in the first and second persons, are

426246

better fitted to impart a *practical* knowledge of a living language, than works written in a descrip tive or narrative style.

The compiler of this volume feels it his duty to acknowledge here, that he has altered several passages so as to read *you* instead of *thou;* that, in in other cases, he has changed the third into the second person of verbs; omitted, altered, or added many ideas and expressions; in short, that he has taken with his author such liberties as he deemed necessary to his purpose. It is but just, therefore, that he should be held responsible for all the faults that may be found in this work; and that whatever merit it may have should be attributed to Berquin.

Spring Villa Female Seminary, June, 1838.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGE

Dialogues entre un Précepteur et son Élève..... 9

La Levrette et la Bague..... 43

Le Siége de Colchester..... 71

L'Éducation à la Mode..... 97

Charles Second..... 131

Les jeunes officiers à la garnison..... 217

Le Page..... 289

Mrs. Cox

RECUEIL DRAMATIQUE.

DIALOGUES ENTRE UN PRÉCEPTEUR ET SON ÉLÈVE

BESOINS GÉNÉRAUX ET PARTICULIERS DES HOMMES.

Mr. Dorval, Édouard, son élève.

Édouard.—Monsieur Dorval, je lisais hier un livre où il s'agissait* des besoins généraux et des besoins particuliers des hommes. Ce livre était sans doute écrit pour des gens que l'on supposait plus instruits que moi, car on n'y expliquait pas cette distinction que je n'ai pu saisir de moi-même. Voulez-vous bien me la faire sentir, je vous prie ?

Mr. Dorval.—Très-volontiers, mon ami. Les besoins généraux sont ceux qui sont communs à tous les hommes. Ils portent sur des choses qui sont d'une nécessité indispensable à tout le monde. Les besoins particuliers, au contraire, portent seulement sur des choses qui sont nécessaires à certaines gens, et qui ne le

* All words marked with an asterisk are to be found explained in the alphabetical list of Idioms, at the end of the volume.

sont pas à d'autres.—Pour vous donner un exemple d'un besoin général, tous les hommes n'ont-ils pas un besoin égal de se nourrir ?

Éd.—Oh oui, très-certainement, monsieur.

Mr. D.—La nourriture est donc un besoin général, un besoin commun à tous les hommes. Mais quelles sont les choses dont un charpentier a besoin pour travailler ?

Éd.—Il lui faut une scie, un rabot, du bois, &c.

Mr. D.—Et ces choses-là sont-elles nécessaires à un maçon ?

Éd.—Non, monsieur ; il faut au maçon de la chaux, du sable, une truelle, et des briques.

Mr. D.—Eh bien, mon ami, la chaux, le sable, la truelle, et les briques forment les besoins particuliers du maçon, comme le bois, la scie, et le rabot forment les besoins particuliers du charpentier. Les cordonniers, les chapeliers, les horlogers, les charrons, &c., ont aussi particulièrement besoin d'une infinité d'outils et de matériaux indispensables pour les travaux dont chacun d'eux est occupé. Ces besoins particuliers sont très-nombreux et très-variés, en raison du nombre infini des professions auxquelles les hommes s'adonnent, et de la variété des ouvrages que chacun d'eux fait dans son métier. Les besoins généraux, ces besoins communs à tous les hommes, sont les plus simples, et d'un nombre bien moins étendu. On peut même les réduire à trois seulement : la nourriture, le vêtement, et l'habitation.

Éd.—Voudriez-vous bien m'expliquer cela plus en détail, monsieur ?

Mr. D.—Avec plaisir. Qu'un homme ne puisse vivre long-temps sans nourriture, c'est ce que vous éprouvez vous-même tous les jours, quand la faim et la soif vous prennent. Vous tomberiez bientôt en défaillance, si vous n'aviez ni à manger ni à boire, n'est-il pas vrai ?

Éd.—Oui, certainement, monsieur ; et je ne tarderais guère à mourir, pour peu que cela durât deux ou trois jours.

Mr. D.—Et si vous n'aviez point d'habits, pourriez-vous courir tout nu dans les rues ?

Éd.—Non, sans doute ; je serais bientôt arrêté, et conduit à l'hopital des fous.

Mr. D.—Et si vous n'aviez point de logement, et qu'il vous fallût coucher, la nuit, à la belle étoile* ?

Éd.—Comment pourrais-je supporter l'intempérie des saisons ?

Mr. D.—La nourriture, le vêtement, et l'habitation sont donc trois choses absolument nécessaires pour tous les hommes qui habitent ce pays. Elles le sont même pour tous ceux qui sont répandus sur toutes les parties de la terre. Partout l'homme a besoin de soutenir ses forces par la nourriture, de se défendre par les vêtemens de la rigueur des saisons, et de se ménager un abri pour goûter en paix le sommeil.

Éd.—Oui, je conçois que nous sommes tous égaux sur ces trois points.

Mr. D.—Si vous réfléchissez maintenant sur ce que nous faisons pour nous procurer la nourriture, le vêtement et l'habitation, vous verrez que quoique ces premiers besoins soient les mêmes pour tous les hommes, la

manière dont chacun cherche à les satisfaire est très-variée.

Éd.—Aidez-moi, je vous prie, à trouver ces différences.

Mr. D.—Vous vous souvenez d'avoir vu à la campagne de quoi les paysans se nourrissent, de quelles étoffes ils s'habillent, et comment leurs maisons sont bâties ?

Éd.—Oui, monsieur.

Mr. D.—Eh bien, comparez leur soupe aux pois et aux choux avec les mets délicats qui couvrent nos tables ; leurs vestes de bure avec nos habits de drap fin ; leurs chaumières étroites à nos vastes hôtels, et vous verrez combien peu toutes ces choses se ressemblent ; et cependant, leur objet est exactement le même. Être nourris. vêtus, et logés est tout ce que nous avons en vue, aussi bien que le paysan.

Éd.—Oui, sans doute ; mais nous y réussissons beaucoup mieux.

Mr. D.—C'est-à-dire que nous y mettons beaucoup plus de façons*. Nous mangeons des choses beaucoup plus délicates, nous portons des habits plus riches, nous avons des appartemens meublés avec plus d'élégance ; mais si nous en sommes mieux pour cela, c'est un point qui n'est pas encore décidé.

Éd.—Comment donc, monsieur ? Que voulez-vous dire ?

Mr. D.—Ce que nous avons de plus que le paysan, nous donne, il est vrai, quelque plaisir ; mais ce plaisir est mélangé de peine. Songez combien ces jouissances demandent d'attentions et d'apprêts. Nous pourrions aisément nous épargner tous ces embarras, en vivant

comme font les paysans. On peut se rassasier avec des pommes de terre aussi bien et plus sainement qu'avec des pâtisseries ; un habit de bure ou de serge est aussi commode qu'un habit de soie ou de velours ; et il n'est pas rare de trouver le laboureur, dans sa chaumière, un peu plus joyeux que le prince dans son palais.

Éd.—Sans compter, monsieur, que nos plaisirs coûtent beaucoup plus que les siens.

Mr. D.—Comme nous avons plus d'argent que lui, cela revient au même. Mais il y a ici une chose à remarquer. Le paysan est accoutumé à se contenter de si peu de chose, que si, par quelque accident, il vient* à perdre sa petite fortune, son travail journalier lui suffit pour pourvoir à tous ses besoins. Mais nous, qui avons si peu l'habitude du travail de nos mains, il nous serait impossible, si nous perdions tout notre argent, d'en gagner jamais assez à la sueur de notre front pour recommencer à vivre selon notre manière accoutumée, et en cela nous serions infiniment plus à plaindre que le paysan. Le travail extraordinaire auquel nous serions obligés, serait au-dessus de nos forces ; au lieu que le paysan n'aurait à faire que le travail auquel ses forces sont exercées.

Éd.—Je crois que bien loin de gagner assez pour vivre dans notre aisance ordinaire, nous ne gagnerions pas même de quoi vivre comme lui.

Mr. D.—Vous avez raison : il faudrait bien cependant nous condamner au même travail, si nous ne voulions pas mendier notre pain, ou périr de misère.

Éd.—Hélas ! il n'est que trop vrai.

Mr. D.—Ce n'est pas tout encore. Outre les revers qui menacent continuellement notre fortune, il arrive souvent dans la vie que l'on ne peut, même à prix d'argent, se procurer des choses friandes pour ses repas, un habit élégant et une demeure commode. Par exemple, en voyage, votre voiture peut se briser au milieu d'un mauvais chemin; vous pouvez être obligé de quitter vos habits trempés par la pluie, pour prendre ceux d'un paysan; vous pouvez être obligé à manger un morceau de lard avec un morceau de pain bis, et à coucher dans une grange délabrée. Il est peu de voyageurs ou de militaires à qui cela ne soit arrivé plus d'une fois. On ne saurait donc mieux faire que de se préparer, dès sa jeunesse, à toute sorte d'aventures. Avec cette habitude, on ne se trouve jamais embarrassé, et pourvu que l'on ait de quoi pourvoir à ses premiers besoins, on ne s'inquiète guère sur la manière dont ils sont satisfaits.

Éd.—Oui, monsieur, vous avez raison. Je vais commencer, dès ce jour, à me passer des secours d'un autre pour me servir, et à me contenter de ce qui pourra suffire à mes plus pressantes nécessités. Je me trouverai ainsi fortifié d'avance contre tout ce qui pourra m'arriver de fâcheux; et si je me trouvais jamais dans une de ces circonstances dont vous venez* de me parler, je n'en serais pas plus triste. Bien au contraire, je me souviendrais alors avec joie de l'entretien que nous venons d'avoir en ce moment.

LES AVANTAGES DE LA SOCIÉTÉ.

Mr. Dorval.—Édouard, vous rappelez-vous quels sont les besoins généraux des hommes ?

Édouard.—Oh ! oui, monsieur ; c'est la nourriture, le vêtement, et l'hàbitation.

Mr. D. Vous souvenez-vous aussi que je vous ai fait remarquer qu'il y a deux manières différentes de satisfaire ces besoins ; avec beaucoup d'apprêts et de dépenses, comme font les riches ; simplement et avec peu d'embarras, comme font les gens de la campagne et les pauvres ?

Éd.—Je n'ai pas perdu un mot de ce que vous m'avez dit à ce sujet.

Mr. D.—Ce que je ne vous ai pas dit encore, c'est qu'avec quelque simplicité qu'un paysan puisse se nourrir, se vêtir, et se loger, ces premiers besoins n'ont pas laissé* de lui coûter des peines infinies.

Éd.—Vous m'étonnez, monsieur. Voyons cela par ordre, je vous prie. D'abord, pour sa nourriture, il me semble qu'un morceau de pain et quelques légumes n'exigent pas de grands soins.

Mr. D.—Ne voudriez-vous pas encore y ajouter des fruits, du fromage, du beurre, et de temps en temps un verre de vin ?

Éd.—Eh bien, soit. Voyons donc, je vous prie, ce que ces mets si simples ont pu lui coûter.

Mr. D.—Ne faut-il pas d'abord avoir deux ou trois fois labouré son champ avant d'y mettre du grain. Ne

faut-il pas avoir planté ses pommes de terre, semé ses raves et ses choux ? Ne faut-il pas avoir élevé, greffé, taillé ses arbres, et cultivé ses vignes ? Ne faut-il pas avoir fait paître et soigné ses vaches et ses brebis ?

Éd.—Voilà déjà bien du mal.

Mr. D.—Ce n'est encore là que la moitié de ses fatigues ; car il faut ensuite cueillir ses fruits et ses légumes ; moissonner son blé, le moudre, et cuire la farine ; vendanger ses raisins, les fouler, et mettre le vin en tonneaux ; travailler son lait pour en faire du beurre et du fromage. Voyez déjà combien de bras, outre les siens, ont été mis en mouvement pour apprêter le repas le plus sobre ! Vous n'avez qu'à y ajouter une tasse de café ou de thé, ou seulement un morceau de sucre, et voilà des vaisseaux qui ont couru les mers, des milliers de nègres qui ont été réduits à l'esclavage, et jusqu'à des armées entières qui se sont égorgées pour sa table.

Éd.—Oh ! passons vîte à son habillement ; j'espère qu'il ne sera pas si meurtrier.

Mr. D.—Son habillement est fort simple ; mais quoique son linge soit plus grossier que le nôtre, quoique ses habits soient moins fins, et ses souliers plus épais, il n'a fallu guère moins de peine pour tisser sa toile, fabriquer ses étoffes, et tanner son cuir. Il a fallu, pour lui, comme pour nous, cultiver le lin, élever des brebis et de gros bétail.

Éd.—J'en conviens, monsieur.

Mr. D.—Quant à son habitation, il a fallu encore, pour lui comme pour nous, planter d'abord des forêts,

pour y trouver, après bien des années, du bois propre à faire des poûtres, des solives et des planches. Il a fallu forger le fer, fondre le verre, et broyer les couleurs; et ce n'est qu'après ces immenses travaux que le fermier a pu habiter sa chaumière, toute simple que vous la supposiez.

Éd.—Je n'avais jamais pensé à tout cela.

Mr. D.—Vous voyez combien il a fallu de choses pour que le paysan pût satisfaire ses premiers besoins, ses besoins généraux qui sont communs à tous les hommes: mais toutes ces choses lui ont-elles été données pour rien?

Éd.—Non, sans doute; il a été obligé de les payer de son argent.

Mr. D.—Et cet argent, comment l'a-t-il gagné?

Éd.—Par son travail.

Mr. D.—Et quel est son travail?

Éd.—De labourer la terre.

Mr. D.—Et pour labourer ne lui faut-il pas toutes sortes d'outils, comme des charrues, des herses, des bêches, des pelles, des faux?

Éd.—Sans aucun doute.

Mr. D.—C'est en cela que consistent ses besoins particuliers, c'est-à-dire ce qui lui est nécessaire comme laboureur; et, comme vous le comprendrez sans peine, il lui faut encore beaucoup de travail pour se procurer l'argent nécessaire à l'acquisition de toutes ces choses.

Éd.—Il est vrai; mais maintenant qu'il les a, le voilà pourvu de tout ce qu'il lui faut.

Mr. D.—J'en conviens; mais, hélas! ce n'est pas pour long-temps.

Éd.—Comment donc, je vous prie?

Mr. D.—Parce que toutes ces choses se brisent et se dégradent par l'usage. Or, vous concevez bien que pour les renouveler ou pour les entretenir seulement en bon état, il en coûte presque autant qu'il en avait coûté d'abord pour les acheter.

Éd.—Je pourrais lui donner un moyen d'épargner son argent.

Mr. D.—Ce serait lui rendre un grand service. Quel est ce moyen, s'il vous plaît.

Éd.—Je lui conseillerais de fabriquer et de raccommoder ses outils lui-même, de faire ses vêtemens, de bâtir et de réparer sa maison. De cette manière, il n'aurait jamais besoin des secours que les autres lui font payer.

Mr. D.—Vous vous trompez, mon cher ami, car il ne pourrait faire toutes ces choses sans les avoir apprises. Il faudrait donc qu'il les apprît de ceux qui les savent, et qu'il les payât pour leurs leçons.

Éd.—Cela me paraît fort juste.

Mr. D.—Mais après avoir appris tout cela, et après être même parvenu à le faire aussi bien que ses maîtres, ce qui est un peu difficile à imaginer, il serait encore bien embarrassé dans cette foule d'opérations. Plus il saurait de choses, moins il pourrait tirer parti* de son savoir.

Éd.—Comment cela, s'il vous plaît?

Mr. D.—Mettez-vous un peu à la place de ce fermier.

Si vous étiez seul à labourer votre terre, à recueillir vos légumes et votre blé, à mener paître vos troupeaux, à faire cuire votre pain, à coudre vos vêtemens, à réparer votre maison, à forger vos outils, vous ne sauriez guère par où commencer, et vous ne trouveriez jamais assez de temps pour des occupations si nombreuses.

Éd.—En effet, je ne saurais où donner de la tête*.

Mr. D.—D'ailleurs, ne peut-il pas arriver, tandis que vous êtes au plus fort* de votre moisson ou de votre vendange, que vos habits se déchirent, que vos outils se brisent, ou qu'un ouragan emporte le toit de votre maison ?

Éd.—Hélas ! oui.

Mr. D.—Il faudra donc alors que vous suspendiez votre récolte, et que vous laissiez perdre votre blé ou votre vin, ou que vous alliez sans vêtemens, ou que vous dormiez dans une maison ouverte de tous les côtés à la pluie, ou que vous travailliez avec un outil brisé, ce qui n'avancerait certainement pas votre besogne.

Éd.—Vous avez raison, monsieur ; je retire le conseil que je voulais donner au fermier. Il ne vaut pas grand'chose*.

Mr. D.—Vous me sauvez la peine de vous en donner mon avis. Vous voyez donc par-là, mon ami, que si vous vouliez agir sans le secours des autres, et vous procurer par vos seuls moyens tout ce qui vous serait nécessaire, vous seriez fort embarrassé, et que vous ne pourriez jamais en venir à bout*.

Éd.—Oui, monsieur ; j'en conviens pleinement.

Mr. D.—Voyons maintenant comment vous devriez vous y prendre* dans une pareille circonstance.

Frappé de tous les embarras que vous éprouvez en voulant vous passer des secours d'autrui, vous en venez tôt ou tard à faire cette réflexion: "Nous sommes ici beaucoup d'hommes rassemblés; nous n'avons qu'à nous aider mutuellement, et la peine en sera plus légère pour tout le monde." Vous courez aussitôt rassembler vos voisins, et leur dites: "Mes amis, je ne m'entends pas mal, comme vous le savez, à cultiver la terre. Je ferai venir du grain pour vous tous, à condition que l'un de vous me cuise du pain, qu'un autre me fasse mes vêtemens, que celui-ci forge mes outils, que celui-là répare ma maison quand elle menace ruine. Ce que chacun de vous fera pour moi, il pourra le faire aussi pour les autres. Ainsi chacun n'aura besoin d'apprendre qu'un seul métier, il n'aura qu'une sorte d'ouvrage à faire, et il pourra s'en occuper constamment, sans être détourné par d'autres travaux étrangers à son industrie. Voyez; consultez-vous."

Éd.—Oh! je crois deviner leur réponse.

Mr. D.—En effet, une proposition aussi raisonnable ne peut manquer de réunir tous les suffrages. Tous s'écrient ensemble: Oui, oui, il faut nous aider les uns les autres, et nous partager les différens travaux, comme notre voisin le laboureur vient de nous le proposer Chaque chose en ira beaucoup mieux, et se fera plus commodément par tout le monde.

Éd.—Ah! je serais bien aise de leur voir prendre ce parti.

Mr. D.—Vous ne tarderiez pas long-temps à en ressentir les avantages. Si votre habit vient à se déchirer, tandis que vous êtes occupé à faire votre moisson, vous n'avez qu'à passer* chez le tailleur, et celui-ci vous le raccommode, ou vous en fait un tout neuf, tandis que vous continuez de recueillir votre blé. De même encore, s'il survient un orage qui endommage votre maison, vous faites venir le charpentier, qui répare cet accident, sans que vous ayez besoin de suspendre le travail pressant de votre récolte. De leur côté, le le tailleur et le charpentier ne sont pas obligés de quitter leur ouvrage pour aller cultiver la terre, et faire venir le blé dont ils ont besoin pour nourrir leurs familles, parce qu'ils savent que vous vous chargez de ce soin, tandis qu'ils sont occupés de votre toit et de vos habits.

Éd.—Voilà qui s'arrange à merveille pour chacun de nous en particulier.

Mr. D.—Ajoutez à cela que tous vos ouvrages sont beaucoup mieux faits, parce que n'ayant besoin d'apprendre, chacun, qu'un seul métier, et vous y adonnant entièrement, vous en prendriez une connaissance plus étendue, et l'exerceriez avec plus de facilité ; au lieu que l'on ne fait jamais ni si parfaitement ni si vîte une chose dont on ne s'occupe que par intervalles, et qui est confondue avec d'autres travaux. Vous voyez par-là que tout le monde gagne à cet arrangement, puisque l'un fait plus d'ouvrage, et que les autres le reçoivent mieux conditionné.

Éd.—Il n'y a pas le moindre mot à dire contre cette disposition.

Mr. D.—Vous comprenez bien maintenant, mon ami, que lorsque les hommes se sont ainsi partagé leurs travaux, celui qui ne sait faire venir que du grain, et celui qui ne sait faire que des habits, ont nécessairement besoin que l'un consume les fruits du travail de l'autre.

Éd.—Oh! sans doute, monsieur; car si le tailleur ne mangeait pas le grain du fermier, et que celui-ci ne fît pas faire d'habits au tailleur, le métier ne serait bon pour aucun des deux.

Mr. D.—Votre remarque est extrêmement juste.

Éd.—Heureusement ils ont un bon parti à prendre, c'est d'échanger réciproquement les produits de leurs travaux.

Mr. D.—C'est ce qu'ils feraient sans doute, si l'on n'avait imaginé une chose encore plus commode, et que je vous expliquerai demain. J'ai maintenant, mon ami, à vous faire une question qui tient plus étroitement à notre conversation.

Éd.—Voyons, monsieur, si je serai en état de vous répondre.

Mr. D.—Lequel des deux genres de vie vous paraît le plus agréable pour les hommes? de se mêler quelquefois ensemble pour se communiquer leurs pensées et leurs sentimens, ou de rester toujours solitaires, sans former aucune liaison les uns avec les autres.

Éd.—Si j'en juge d'après moi-même, j'aurai bientôt décidé. Je me plais souvent à me voir seul, pour en être plus appliqué à mes études, mais je ne voudrais pas que cette retraite durât toute la journée; et lorsque

j'ai fini mes devoirs, j'aime à me retrouver avec ma sœur et mes amis.

Mr. D.—Vous avez bien raison, car vous pouvez alors jouer les uns avec les autres, ou aller vous promener de compagnie, où travailler ensemble dans le jardin. Eh bien, il en est exactement de même pour les hommes. Je viens de vous faire voir qu'ils trouvent leur avantage à travailler de concert pour leurs besoins mutuels. Ils trouvent aussi, comme vous, une jouissance plus douce à prendre ensemble leur récréation et leurs plaisirs.

Ed.—La preuve en est qu'on ne voit jamais rire quelqu'un lorsqu'il est seul.

Mr. D.—Ce penchant qui porte les hommes à se rechercher pour vivre les uns avec les autres, pour goûter leurs amusemens en commun, pour se partager entre eux leurs travaux, se nomme sociabilité; et l'assemblage des hommes qui se réunissent dans cet objet, se nomme société. En recueillant tout ce que nous avons dit jusqu'à présent dans cet entretien, vous pouvez juger combien ce sentiment de sociabilité est précieux pour les hommes, et combien l'établissement des sociétés leur est avantageux. Par-là, ils sont tous en état, non-seulement de se procurer les uns les autres tout ce qu'il leur faut pour satisfaire aux besoins ordinaires de la vie, par un travail plus facile et plus parfait, mais encore, dans les intervalles de leurs occupations, ils peuvent se délasser de la manière la plus agréable, et goûter ensemble mille sensations délicieuses, auxquelles ils deviennent plus sensibles en les partageant. Celui qui voudrait vivre à l'écart et travailler seul pour

lui-même, pourrait à peine se construire une mauvaise cabane, où il serait bientôt réduit à périr de tristesse et d'ennui, tandis que les hommes, en se réunissant, bâtissent des villes magnifiques où ils vivent ensemble au milieu de l'abondance et des plaisirs. Le sauvage, errant au hasard dans les forêts, est obligé de se contenter, pour sa nourriture, de fruits agrestes, d'écorces et de racines; il n'a, pour se garantir de la fraîcheur humide des nuits et des glaces de l'hiver, que la peau de quelque bête féroce dont il ne sait pas même se revêtir. L'homme civilisé, au contraire, force la nature à lui fournir les fruits les plus abondans, et les alimens les plus sains, qu'il sait préparer de la manière la plus flatteuse pour son goût. Il se fabrique des étoffes chaudes, légères et moëlleuses, qu'il fait varier pour toutes les températures et toutes les saisons. Que serait-ce encore si je vous parlais de tous les arts agréables que la société seule a pu lui faire inventer, pour charmer ses sens et pour amuser son imagination! de ces nobles connaissances qui fortifient sa raison, élèvent son âme, agrandissent son génie, lui font parcourir, en un instant, de la pensée, la terre, les mers et les cieux, et remplir en quelque sorte de lui-même toute l'immensité de l'univers!

MONNAIE, COMMERCE, MARCHANDS.

Mr. Dorval.—Dans l'entretien que nous eûmes hier, mon cher Édouard, nous demeurâmes bien convaincus, par nos réflexions, que nul homme n'est en état de faire seul toutes les choses qui lui sont nécessaires pour remplir ses besoins; qu'il faut en conséquence que celui-ci se charge d'une partie, et celui-là d'une autre, afin qu'ils puissent tous se procurer de la manière la plus commode, la plus sûre et la plus abondante, toutes leurs nécessités. Vous en souvenez-vous encore?

Édouard.—Oh! oui, monsieur; je n'oublie pas si vîte des choses que je trouve si intéressantes.

Mr. D.—Nous vîmes ensuite que pour que chacun pût vivre de son état, il fallait que tous eussent besoin mutuellement du fruit de leurs travaux; le tailleur, par exemple, des grains du fermier; le fermier, à son tour, des habits du tailleur, et ainsi des autres.

Éd.—Je me rappelle tout cela. Je voulais même qu'ils troquassent ensemble.

Mr. D.—Il est vrai; et je vous dis, à cette occasion, que les hommes avaient inventé un moyen beaucoup plus commode. Je promis de vous faire connaître ce moyen; le voici: Dans l'enfance des sociétés, les hommes ont commencé par faire ce que vous leur proposiez hier, c'est-à-dire, par faire ensemble des échanges, pour se procurer mutuellement ce qui leur manquait. Celui, par exemple, qui avait plus de moutons qu'il ne lui en fallait pour son usage, mais qui, en revanche, n'avait

pas assez de grain, était obligé d'aller chercher de tous côtés quelqu'un qui eût du grain de reste, et de lui demander s'il voulait lui en donner un sac pour un ou deux moutons.

Éd.—Voilà précisément ce que je fais avec ma sœur. Je lui donne quelques-uns de mes dessins, et elle me donne, en échange, une bourse ou des jarretières.

Mr. D.—Si l'homme au grain était content de cette proposition, il lui donnait de son blé, recevait un ou deux moutons en échange, et l'affaire était terminée. Mais il pouvait arriver que celui qui avait trop de grain eût assez de moutons, ou qu'il ne se souciât pas d'en avoir. Alors il fallait que l'homme aux moutons allât s'adresser successivement aux autres personnes, jusqu'à ce qu'il en trouvât une qui eût trop de grain, et qui voulût justement échanger ce superflu contre des moutons.

Éd.—Cela commence à devenir embarrassant.

Mr. D.—Tous ces échanges, comme vous le voyez, coûtaient beaucoup de peines et de soins. Ils ne pouvaient même quelquefois s'effectuer ; soit parce que l'on ne s'accordait pas sur la mesure du blé qui pouvait répondre à la valeur d'un mouton, soit parce qu'il s'élevait encore de plus grandes difficultés, lorsqu'il était question d'échanges d'une autre nature, comme par exemple du troc de quelque service, ou de quelques journées de travail, contre un agneau ou un instrument de labourage.

Éd.—Je vois là bien du temps de perdu, et peut-être même que la chicane va s'en mêler.

Mr. D.—C'est ce qui fit concevoir l'idée de chercher quelque moyen qui pût abréger les négociations, et rendre les affaires plus aisées à conclure.

Éd.—Et comment trouva-t-on ce moyen, monsieur ?

Mr. D.—Après avoir fait un nombre infini d'opérations très-compliquées, on en vint enfin à cette idée bien simple : " Nous n'avons qu'à trouver une chose qui soit le signe représentatif de toutes les valeurs." On imagina donc la monnaie, c'est-à-dire les petites pièces d'or, d'argent, et de cuivre, sur lesquelles on empreint, dans chaque état monarchique, le nom, la figure et les armoiries du chef de la nation, et dans d'autres pays, les armoiries seulement, accompagnées d'une devise, ou d'une marque quelconque.

Éd.—Ah, je commence à comprendre.

Mr. D.—Vous connaissez toutes les pièces de monnaie qui ont cours aux États-Unis ; les Aigles, les Dollars, les *Dîmes*, les Sous, &c. ; vous savez aussi quelle est la valeur de chacune de ces pièces à l'égard des autres ? Vous savez, par exemple, que dix Dîmes valent un Dollar, que dix Dollars valent autant qu'un Aigle ?

Éd.—Oh ! oui, monsieur, je sais tout cela à merveille. Ce que je ne comprends pas bien, c'est comment cette monnaie est le signe représentatif de toutes les valeurs.

Mr. D.—Vous souvenez-vous que lorsque nous entrâmes hier dans une boutique pour vous acheter une paire de gants, et que nous en demandâmes le prix, la marchande nous dit : " Je les vends vingt-cinq sous, messieurs ; c'est un prix fait comme celui des petits pâtés* ?"

Éd.—Oui, monsieur, je me le rappelle.

Mr. D.—Vous voyez donc, mon ami, qu'une pièce de vingt-cinq sous est le signe représentatif de la valeur de chaque paire de gants de la même grandeur et de la même qualité que les vôtres, puisque vous pouvez en avoir autant de paires que vous voudrez pour autant de pièces de vingt-cinq sous ?

Éd.—Oui, monsieur, je conçois à présent. De la même manière qu'un sou est le signe représentatif de la valeur de chaque petit pâté. Mais quels sont, je vous prie, les autres avantages de l'invention de la monnaie ?

Mr. D.—Je vais vous les dire. Si j'avais besoin de quelques boisseaux de blé, d'une pièce de vin, ou d'un sac de laine, et qu'il n'y eût pas de monnaie, alors, comme nous le disions tout-à-l'heure, je serais d'abord obligé de voir parmi les choses dont je puis me passer, si j'aurais de quoi me procurer en troc les choses qui me manquent ; il me faudrait ensuite courir de côté et d'autre pour trouver une personne à qui le troc pût convenir, et enfin m'accorder avec elle sur les conditions de l'échange ; ce qui entraîne, comme vous savez, beaucoup d'embarras et de difficultés.

Éd.—Il est vrai.

Mr. D.—Mais, depuis l'invention de la monnaie, je n'ai plus besoin de me donner tant de peines. Je n'ai qu'à vendre les objets que j'ai de trop, et que j'aurais proposés en échange ; avec cet argent, je suis sûr d'avoir, quand je le voudrai, les choses que je désire, parce que les marchands de blé, de vin, ou de laine, aimeront

mieux, par la même raison, avoir de l'argent, que tout ce que j'aurais pu leur proposer en troc; parce qu'ils sont sûrs d'avoir, à leur tour, pour l'argent que je leur donnerai, toutes les autres choses qu'ils voudront eux-mêmes acheter.

Éd.—Cela me paraît clair.

Mr. D.—C'est aussi par suite de l'invention de la monnaie, qu'il s'est établi, dans toutes les villes et dans tous les villages, des magasins ou des boutiques où l'on peut trouver, pour de l'argent, toutes les choses diverses que l'on désire, sans avoir besoin d'aller courir en mille endroits pour se les procurer. Ainsi, par exemple, moi qui demeure à la ville, je ne suis pas obligé de traverser les campagnes pour aller chercher du grain chez le fermier, du vin chez le vigneron, et de la laine chez le berger. Je trouve ici, à ma porte, des marchands qui ont une grande provision de blé, de vin, et de laine, et qui me les cèdent pour mon argent, au moment précis où je veux les avoir, et de la qualité qu'il me les faut.

Éd.—Mais, dites-moi, je vous prie; comment les marchands gagnent-ils à cela? Je conçois facilement que les gens de la campagne trouvent du profit à vendre le blé qu'ils ont moissonné, le vin qu'ont produit leurs vignes, les laines qu'ils ont coupées sur le dos de leurs agneaux; mais les marchands qui vendent ces objets ne les ont pas recueillis eux-mêmes.

Mr. D.—Non, sans doute; mais ils se sont donné la peine d'aller acheter ces denrées chez les fermiers, et ils les revendent aux gens de la ville un peu plus cher qu'elles ne leur ont coûté. Ce surplus fait leur juste

profit ; car il faut bien qu'ils soient payés, non-seulement de la peine qu'ils ont prise de courir pour faire leurs achats, mais du soin qu'ils prennent de ces marchandises dans leurs magasins, et de l'embarras qu'ils ont quelquefois de les détailler par de très-petites portions. Tout cela les occupe tellement qu'ils n'ont pas le temps de travailler de leurs mains ; et c'est par le seul gain qu'ils font sur leur ventes, qu'ils peuvent soutenir les dépenses de leur maison, et élever leurs enfans.

Éd.—Mais, monsieur, les marchands ne peuvent-ils pas nous vendre ce dont nous avons besoin, à un prix trop élevé, et s'enrichir ainsi à nos dépens.

Mr. D.—Cela arrive rarement, parce qu'il y a toujours dans chaque ville plusieurs marchands qui vendent les mêmes objets : ainsi donc, si l'un d'eux voulait faire sur sa marchandise trop de profit, tous les acheteurs se détourneraient de son magasin, pour aller dans un autre, où l'on se contenterait d'un profit raisonnable. C'est ce qui fait qu'un marchand n'ose pas demander plus que ses confrères, de peur que l'on ne vienne plus chez lui, ce qui l'aurait bientôt ruiné. Il suffit donc d'un seul pour arrêter l'avidité de tous les autres ; et le prix de chaque chose s'établit sur un taux juste et modéré.

RICHESSES, CAPITAL, INTÉRÊTS.

Mr. Dorval.—Je vous ai parlé plus d'une fois, Édouard, de gens qui ont de grandes richesses, et qui possèdent de grands biens. Je vais vous dire maintenant en quoi consistent ces biens et ces richesses, et comment on parvient à les obtenir. Le premier de tous les moyens que l'on peut employer, est de travailler de ses mains. Ainsi, par exemple, le laboureur cultive son champ de ses mains, et le jardinier ses arbres et son potager; l'un pour en retirer du grain, l'autre des fruits et des légumes, qu'ils vendent tous deux à ceux qui en ont besoin. Les personnes qui sont sous leurs ordres, travaillent aussi de leurs mains, pour recevoir d'eux chaque jour le prix de leur travail. C'est ce que font aussi les charpentiers, les maçons, les serruriers, les orfévres, et tous ceux qui font de la toile, ou des étoffes de coton, de laine, ou de soie, que l'on appelle fabricans. Ils travaillent de leurs mains, eux et leurs ouvriers, pour gagner de l'argent par leur travail.

Édouard.—Et c'est avec cet argent qu'ils achètent tout ce qu'il leur faut pour vivre, n'est-ce pas?

Mr. D.—Oui, mon ami. Ceux qui dépensent chaque jour ce qu'ils gagnent par leur travail, sont obligés de travailler sans cesse, et ne deviennent, autant que cela dure, ni plus riches, ni plus pauvres; mais ceux qui sont actifs, industrieux, économes, et qui font de petites réserves sur leur entretien journalier, ramassent l'argent

qu'ils épargnent, pour s'en servir bientôt à en gagner davantage.

Éd.—Et comment font-ils, monsieur ?

Mr. D.—Ils s'y prennent* de plusieurs manières. Supposons, par exemple, que vous fassiez de la toile, et que vous gagniez chaque jour plus d'argent qu'il ne vous en faut pour vos besoins. Lorsque vous êtes parvenu à amasser une petite somme de vos économies, vous allez chercher un garçon qui sache votre métier, et vous lui dites : " Si vous voulez venir faire de la toile chez moi, je vous fournirai tout le fil dont vous aurez besoin, et je vous donnerai, de plus, tant par jour pour votre peine ; mais à cette condition, que toute la toile que vous ferez m'appartiendra, et que je pourrai la vendre à mon profit.

Ée.—Oh ! oui, monsieur, je vous comprends. C'est ce que mon papa fait avec Louis, le jardinier, pour l'entretien de notre jardin.

Mr. D.—C'est précisément la même chose, mon ami. Lorsque la convention est acceptée, vous, que j'appellerai le maître, puisque l'ouvrier travaille sous vos ordres, lui donnez de la toile à faire, et la revendez ensuite au peu plus cher qu'il ne vous en a coûté pour payer le fil et le garçon, et ce surplus est votre gain. Ainsi vous gagnez de l'argent, non-seulement avec la toile que vous faites vous-même, mais encore avec celle que votre garçon vous fait. Votre entretien cependant ne vous coûte pas plus, et ainsi vous êtes à même* d'amasser encore plus d'argent que vous ne faisiez auparavant.

Éd.—Cela est clair ; mais que ferais-je de cet argent ?

Mr. D.—Si vous n'avez pas de manière plus avantageuse de l'employer, vous vous en servez pour mettre un plus grand nombre d'ouvriers à l'ouvrage, et pour gagner encore plus d'argent. De cette manière, plus vous allez, plus vous faites travailler de bras, et par conséquent plus vous vous enrichissez.

Éd.—Mais, monsieur, en travaillant pour eux-mêmes, les ouvriers ne gagneraient-ils pas plus d'argent que je ne leur en donnerais ?

Mr. D.—Oui, sans doute ; puisque vous auriez une partie du produit de leur travail ; mais les ouvriers ne sont pas en état de travailler pour leur compte.

Éd.—Et pourquoi donc, je vous prie ?

Mr. D.—Pour faire de la toile, il faut du fil, un métier et des outils ; il faut encore louer une maison, et tout cela coûte de l'argent. Mais ceux qui louent leur travail à la journée n'ont pas d'argent, et par conséquent ils sont hors* d'état de faire toutes les dépenses nécessaires pour s'établir. Il faut donc qu'ils aillent travailler chez ceux qui peuvent faire ces dépenses ; et ceux-ci ont le produit de leur travail, en leur payant chaque jour le prix de leur journée pour les faire subsister.

Éd.—Les pauvres gens, que je les plains !

Mr. D.—Je les plains aussi, mon ami. Mais ils ont au moins l'espérance de parvenir, par leur économie, à se faire, à leur tour, un petit établissement.

Éd.—Il est vrai, puisque les maîtres ont commencé comme eux.

Mr. D.—Vous comprenez que ce que je vous ai dit du tisserand s'étend à tous les autres fabricans, quel

que soit leur métier. Le second moyen de gagner de l'argent est le commerce, que l'on fait aussi de diverses manières. Par exemple, on achète d'abord quelques marchandises que l'on revend avec un peu de profit.

Éd.—Oui, monsieur; comme ces petits marchands qui vont de porte en porte offrir du fil, du ruban, des ciseaux, &c.

Mr. D.—Eh bien, mon ami, lorsqu'un de ces petits marchands dont vous parlez, gagne chaque jour plus qu'il ne lui faut pour se procurer sa subsistance, il emploie ce surplus à acheter plus de marchandises qu'auparavant, et alors son profit augmente d'autant plus qu'il achète et revend davantage. En étendant ainsi peu à peu son commerce, plus il va, plus il s'enrichit; et il y a un grand nombre d'exemples de ces petits marchands qui sont devenus les plus riches particuliers de leur pays.

Éd.—Mais, monsieur, lorsqu'ils sont devenus riches, que font-ils de leur argent? le dépensent-ils?

Mr. D.—Ceux qui sont sages ne le dépensent pas tout. Ils font, à la vérité, beaucoup plus de dépenses lorsqu'ils sont riches, qu'ils n'en faisaient lorsqu'ils étaient pauvres; mais il y a aussi beaucoup de gens qui gagnent plus à faire le commerce ou à cultiver les terres, ou à faire travailler des ouvriers dans leurs fabriques, qu'ils ne sauraient en dépenser en vivant avec la plus grand aisance.

Éd.—Que peuvent-ils donc faire de ce surplus, à moins de le garder dans leurs coffres?

Mr. D.—Dans leurs coffres! Eh! mon ami à quoi vous servirait de l'argent enfermé dans des coffres!

Non, non; vous feriez bien mieux de le placer de manière à ce qu'il vous rapportât quelque chose.

ÉD.—Et comment pourrais-je le placer ?

Mr. D.—Vous pourriez le faire de plusieurs manières. Par exemple, vous pourriez acheter des maisons, et les louer pour une certaine somme d'argent par an; ou bien, vous pourriez acheter des pièces de terre, et les faire cultiver à votre profit; ou si vous vouliez vous épargner ce soin, il ne manque pas de fermiers qui les prendraient volontiers à ferme, moyennant une certaine somme qu'ils vous paieraient par an.

ÉD.—Et pourquoi les fermiers prendraient-ils mes terres en ferme ?

Mr. D.—Pour les cultiver et y faire venir du blé; ou bien, pour y nourrir du bétail, si ces terres sont en prairies. De l'une ou de l'autre de ces manières, les fermiers gagneraient plus d'argent qu'ils ne vous donneraient pour le loyer de leurs fermes. Ce prix annuel que vous recevriez grossirait vos revenus, et conséquemment votre richesse; et quoique vous ayez affermé cette terre, vous en conserveriez la propriété, parce que ce serait seulement son usage que vous céderiez au laboureur pour le prix qu'il vous en donnerait tous les ans, pendant le nombre d'années dont vous seriez convenus.

ÉD.—Et lorsque ce nombre d'années se serait écoulé ?

Mr. D.—Alors vous pourriez faire de la terre ce qu'il vous plairait; c'est-à-dire, la cultiver vous-même, ou la donner une seconde fois en ferme au même fermier, ou prendre un autre fermier qui vous en donnerait davantage.

Éd.—Mais si, avant ce temps, un autre m'en offrait davantage, est-ce que je ne pourrais pas l'accepter ?

Mr. D.—Non, sans doute, mon ami. Le fermier, en faisant un bail, c'est-à-dire, en faisant un traité avec vous pour jouir de votre terre pendant un certain nombre d'années déterminé, a dû être assuré que pendant tout ce temps il ne serait pas troublé dans sa jouissance. C'est dans cette assurance qu'il sème, qu'il plante, qu'il défriche ; et il ne serait pas juste, lorsqu'il aurait fait toutes ces améliorations, qu'un autre survînt pour en profiter.

Éd.—Sans doute, sans doute ; cela serait fort injuste.

Mr. D.—Revenons à vous, que nous avons supposé être propriétaire de la terre. Aussi long-temps que vous en restez possesseur, c'est-à-dire, que vous ne la revendez pas à un autre, votre richesse s'accroît tous les ans de la somme que vous paie votre fermier.

Éd.—Oui, mais si mon fermier ne me paie pas ?

Mr. D.—Il se garde bien d'y manquer ; car, en ce cas, il serait exposé à voir vendre à votre profit tous ses meubles et tout son bétail, et même à voir casser son bail.

Éd.—Oh ! Je sens que cela doit le rendre exact à ses paiemens.

Mr. D.—Il y a encore une autre manière de faire usage de son argent, ou, comme on dit, de le placer, en sorte qu'il rapporte quelque profit, sans avoir besoin d'acheter ni terres ni maisons, ni d'établir des fabriques, ou de faire le commerce.

Lorsque l'on veut acheter une maison ou des terres, ou

que l'on veut augmenter son commerce, et que l'on n'a pas assez d'argent pour le faire, on cherche quelqu'un qui ait de l'argent à placer. Si cette personne apprend que vous, par exemple, avez une certaine somme oisive dans vos coffres, elle vient vous trouver, et vous dit: "Si vous voulez me prêter douze cents dollars dont j'ai besoin pour cinq ans, je vous donnerai chaque année soixante dollars, et au bout des cinq années je vous rendrai la somme toute entière." Si vous croyez cette personne honnête, et en état de vous payer, vous lui comptez la somme, et elle vous donne en échange un papier où elle reconnaît vous avoir emprunté la somme de douze cents dollars, pour laquelle elle s'oblige à vous donner soixante dollars tous les ans, et les douze cents dollars entiers à l'expiration du terme de cinq ans dont vous êtes convenu. Elle met sa signature au bas de ce papier, et c'est ce qu'on appelle un billet, ou une obligation. La somme que vous lui prêtez s'appelle *Capital*, et les soixante dollars qu'elle vous paie chaque année pour l'emploi de votre argent, s'appellent *Intérêts*.

Éd.—Il me semble, monsieur, que cette personne ne gagne guère à ce marché.

Mr. D.—Pourquoi pensez-vous cela, mon ami? Est-ce parce que vous ne lui prêtez que douze cents dollars, et qu'elle vous en rend en tout quinze cents?

Éd.—Sans doute; n'est-ce pas une duperie de sa part.

Mr. D.—Non, pas autant que vous l'imaginez. Elle y gagne plus que vous peut-être.

Éd.—Et comment cela, je vous prie?

Mr. D.—C'est que celui qui emprunte de l'argent à

intérêts, ne le fait que lorsqu'il croit pouvoir l'employer de manière à en retirer plus que cet intérêt qu'il paie. Supposez, par exemple, qu'avec cet argent il achète une pièce de terre qu'il trouve à affermer soixante-quinze dollars par an ; c'est déjà un gain de quinze dollars. Mais s'il met cet argent dans son commerce ou dans ses fabriques, il peut gagner bien davantage, si ses affaires vont bien. Il n'y a donc pas de perte pour lui, mais souvent, au contraire, un très-grand profit à donner soixante dollars par an pour l'emploi de douze cents.

Éd.—Mais, monsieur, est-il bien honnête de prêter de l'argent à intérêts ?

Mr. D.—Pourquoi non, mon ami ? Je vous ai fait voir l'autre jour que l'argent est le signe représentatif de toutes les valeurs. Une somme de douze cents dollars représente donc une pièce de terre que j'achèterais à ce prix ; et si je puis honnêtement affermer un champ que j'achète, ne puis-je pas également affermer, pour ainsi dire, l'argent avec lequel j'aurais pu l'acheter.

Éd.—En effet, l'un vaut l'autre.

Mr. D.—Revenons à notre premier objet. Vous pouvez comprendre, d'après tout ce que nous avons dit, que celui qui a des terres, des maisons, ou des billets dont il retire un revenu annuel, et qui, au lieu de dépenser tout ce revenu, en réserve une partie pour acheter d'autres terres, d'autres maisons ou d'autres billets, doit d'année en année se trouver plus riche.

Éd.—Cela est tout simple.

Mr. D.—Sa richesse s'accroît ainsi, quoiqu'il ne travaille en aucune manière pour gagner de l'argent

Elle s'accroît encore davantage s'il exerce ses talens soit comme avocat, soit comme médecin, ou s'il a quelque emploi qui lui rapporte des appointemens : plus il gagne dans ses fonctions, plus il économise sur ses revenus.

Éd.—Il n'est rien de plus facile à concevoir. Je ne m'étonne pas s'il y a des gens qui possèdent tant de biens.

Mr. D.—Il y en a d'autres, au contraire, qui aiment mieux dépenser tout leur revenu, et ceux-là ne deviennent ni plus riches ni plus pauvres. Leur fortune reste toujours la même. D'autres enfin dépensent au-delà de leurs revenus, sans rien gagner d'ailleurs pour réparer la brèche qu'ils font ainsi chaque année à leur capital. Vous concevez que plus ils vont plus ils deviennent pauvres ; et ils finissent souvent par souffrir le besoin dans leur vieillesse, après avoir passé leurs premières années dans l'aisance.

Éd.—Voilà de grands fous, ce me semble.

Mr. D.—Oui, sans doute ; et ils méritent bien leur sort ; mais leurs enfans, que je les plains ! Il aurait bien mieux valu pour eux qu'ils fussent nés dans la pauvreté.

Éd.—Pourquoi donc, monsieur ?

Mr. D.—Lorsque les parens meurent, ils laissent tout ce qu'ils possèdent à leurs enfans, qui se le partagent également ; mais lorsque les parens ont dissipé leurs biens, ils ne peuvent rien laisser à leurs enfans, qui sont alors aussi pauvres que leurs parens l'étaient avant de mourir. Il faut donc que ces enfans travaillent pour subsister ; et cela leur est d'autant plus pénible, qu'ils

n'y sont point accoutumés, et qu'au lieu d'avoir appris quelque métier pour gagner leur vie, ils ont, au contraire, été élevés dans la mollesse, tandis que leurs parens jouissaient d'une fortune aisée. Vous voyez donc que ces pauvres enfans sont plus malheureux de leur bonheur passé, qu'ils ne le seraient d'être nés dans la misère; parce qu'alors ils auraient appris de bonne heure à mener une vie dure, et à gagner leur pain.

Éd.—Oui, cela n'est que trop vrai, monsieur. Mais ceux dont les parens sont morts très-riches, doivent être bien heureux!

Mr. D.—Le bonheur ne consiste pas toujours dans les richesses, mon bon ami: et les enfans dont vous parlez gagnent peut-être beaucoup moins que vous ne pensez, à se trouver assez riches pour n'avoir besoin de rien faire. Il semble, au premier coup d'œil, que ce doivent être les personnes les plus heureuses de la terre; mais, en y regardant de près, on voit que c'est justement parmi ces riches qui n'ont rien à faire, que se trouvent les êtres les plus maladifs, les plus tristes, et les plus mécontens de leur situation.

Éd.—Comment cela se fait-il* donc?

Mr. D.—D'abord l'oisiveté dans laquelle ils croupissent les rend lourds et fainéans; ensuite leur nourriture délicate et friande nuit à leur santé; enfin, le manque d'occupations fixes et nécessaires, fait qu'ils ne savent comment employer la plus grande partie de leur temps, et qu'ils se voient dévorer par l'ennui, ce qui est le plus grand des malheurs.

Éd.—En ce cas-là, je les plains, vraîment.

Mr. D.—On voit, au contraire, que ceux qui sont forcés par la médiocrité de leur fortune, de mener une vie simple et frugale jouissent ordinairement d'une bonne santé ; que ceux qui sont occupés d'un travail journalier, sont vifs, joyeux, ne s'ennuient jamais ; et que la pensée d'être utiles à eux-mêmes et aux autres par leurs travaux, leur donne une satisfaction intérieure que ne connaissent pas les gens oisifs, qui ne peuvent même s'en former une idée. Vous voyez donc, mon ami, que pour être heureux, il s'agit moins d'être riche, que de savoir employer utilement son temps. C'est une observation que je vous prie de bien retenir, pour vous assurer vous-même de sa vérité pendant tout le cours de votre vie.

Éd.—Oh ! oui, monsieur, je vous le promets.

Mr. D.—Il y a encore une chose à remarquer dans ce que nous disions tout-à-l'heure.

Éd.—Et quoi donc, je vous prie ?

Mr. D.—Lorsqu'il y a beaucoup d'enfans dans une famille, il est tout naturel de prévoir que ces enfans seront bien moins riches que leurs parens. Ceux-ci, s'ils sont sages, doivent donc faire prendre à leurs enfans l'habitude du travail et de la frugalité. Une vie frugale et laborieuse n'est un malheur que pour ceux qui, dès leur enfance, ont été nourris dans la mollesse ; mais celui qui y est accoutumé de bonne heure sait y trouver ses plus doux plaisirs. Tout dépend de l'éducation ; et c'est pour cela qu'on ne saurait veiller avec trop de soin sur les idées et les habitudes que l'on voit prendre aux enfans, parce que c'est ordinairement à ces

premières dispositions qu'est attaché le bonheur ou le malheur du reste de leur vie.

Éd.—Oh! monsieur, vous qui me tenez lieu de père, veillez donc sur les miennes, je vous en conjure. Je m'abandonne entièrement à votre sagesse.

Mr. D.—Oui, mon cher Édouard, j'en ferai mon devoir et mon plaisir. Je tâcherai surtout de vous apprendre de bonne heure à ne pas craindre le travail, et à vous contenter de la situation à laquelle la Providence vous destine. Si elle est fortunée, l'esprit de modération que vous aurez contracté dès l'enfance, vous défendra contre le danger naturel d'abuser de la prospérité; si elle est sujette à quelques embarras, vous aurez la patience et le courage nécessaires pour combattre et vaincre l'infortune; les inspirations d'un cœur honnête vous indiqueront toujours le parti à prendre, et dans quelque situation que vous puissiez vous trouver, vous ne pourrez jamais manquer d'être intérieurement heureux.

LA LEVRETTE ET LA BAGUE.

PERSONNAGES.

M. Calvières,
Séraphine, *sa fille*,
Eustache, *son fils*,
Léon, } *amis d'*Eustache.
Rufin, }

La scène est dans l'appartement des enfans de Mr. Calvières.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Séraphine, *seule.*

Séraphine.—Ah ! ma chère Diane ! Je ne saurais plus, sans toi, faire un seul point de broderie. C'était là, dans cette petite corbeille, que tu étais couchée à mon côté, pendant mon travail. Quelle joie pour nous deux, lorsque tu te réveillais ! Tu courais, en secouant ton grelot, sous le sofa, sous les chaises, et sous la table ; puis tu sautais de fauteuil en fauteuil. Combien tu paraissais heureuse, quand je te prenais dans mes bras ! Comme tu me léchais les mains et les joues ! Comme tu me caressais ! Oh ! quel chagrin ce serait pour moi de ne plus te revoir ! Ce n'est pas ma faute ; c'est cet étourdi. . . .

Scène II.

Séraphine, Eustache.

Eustache, *qui a entendu les derniers mots.*—Je vois qu'il est ici question de moi.

Séraphine.—Et de qui serait-ce donc? Si vous ne vous étiez pas obstiné à la prendre hier en sortant, elle ne serait pas perdue.

Eustache.—Cela est vrai, et j'en souffre bien autant que vous. Mais que puis-je y faire à présent.

Séraphine.—Ne vous avais-je pas prié de me la laisser? mais vous ne pouviez faire un pas sans l'avoir sur vos talons.

Eustache.—J'en conviens; j'avais tant de plaisir lorsqu'elle m'accompagnait, quand je la voyais aller tantôt devant, tantôt derrière moi! Quelquefois elle s'échappait, comme si je la poursuivais; puis elle revenait de toutes ses jamles se jeter, en caracolant, dans les miennes.

Séraphine.—Vous deviez donc y faire plus d'attention.

Eustache.—Oui, je l'aurais dû. Mais comme elle était accoutumée à s'éloigner et à revenir d'elle-même, sans que j'eusse besoin de l'appeler, je croyais. . . .

Séraphine.—Vous croyiez! . . . .Vous ne doutez jamais de rien, et voilà pourquoi Diane est perdue.

Eustache.—Une autre fois, ma sœur, je vous promets. . . .

Séraphine.—Oui, une autre fois, quand nous n'avons plus rien à perdre. Je n'ai pu dormir un quart d'heure

tranquille toute la nuit. Je n'ai fait que rêver d'elle. Il me semblait l'entendre m'appeler de loin, en jappant. Je courais du côté d'où paraissaient venir ses cris. Je me réveillais, et je me trouvais seule. Ah! je suis sûre qu'elle est aussi bien triste de son côté.

Eustache.—Cela me fait doublement de la peine, ma petite sœur, en voyant vos regrets. Si je pouvais la ravoir pour tout ce que je possède....

Séraphine.—Vous m'affligez encore plus. Mais ne savez vous pas au moins dans quel endroit vous l'avez égarée? On pourrait s'informer chez toutes les personnes du quartier.

Eustache.—Je parierais qu'elle m'a suivi jusque dans notre rue, et même tout près de la maison. Comme elle va furetant dans toutes les allées, il faut qu'on l'ait retenue, en fermant la porte sur elle.

Séraphine.—Oui, je crois que cela est comme vous dites; car elle serait revenue à son gîte. Elle en sait bien le chemin.

Eustache.—Léon, qui était alors avec moi, m'a protesté qu'il l'avait vue un instant avant qu'elle ne se perdît. C'est lui qui en est cause. Il faisait de si drôles de polissonneries que j'ai oublié un moment de prendre garde à Diane.

Séraphine.—Il aurait dû au moins vous aider à la chercher.

Eustache.—C'est ce qu'il a fait aussi tout hier au soir, et encore aujourd'hui de bonne heure. Nous avons parcouru toutes les places et tous les carrefours. Nous avons visité la halle et tous les marchés. Nous

sommes allés chez tous nos amis, chez tous les gens de notre connaissance, nous n'en avons eu aucune nouvelle. Je n'ose vous regarder ma sœur. Vous devez être en colère contre moi!

SÉRAPHINE, *lui tendant la main.*—Je ne suis plus fâchée; votre intention n'était pas de me faire de la peine, et vous êtes vous-même si affligé! Mais j'entends quelqu'un sur l'escalier. Voyez qui c'est.

SCÈNE III.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON, *ouvrant la porte.*—C'est moi, c'est moi, mon ami. Bonjour, mademoiselle Séraphine.

SÉRAPHINE.—Bonjour, monsieur Léon.

LÉON.—Je suis à la piste de Diane, et j'espère bientôt. . . .

SÉRAPHINE.—Que dites vous? La retrouver?

LÉON.—Écoutez un peu. Vous savez cette vieille qui est au coin de la rue, et qui vend du pain d'épices* et des marrons?

SÉRAPHINE.—Comment? elle a ma chienne?

LÉON.—Non, non; c'est une honnête femme, et la meilleure de mes amies. Vous savez bien, Eustache, que Diane voulait aussi, l'autre jour, faire connaissance avec elle, en mettant les deux pattes de devant sur la table, et en flairant ses biscuits?

EUSTACHE.—Hélas! oui. Cette gentillesse ne lui réussit guère. Elle n'y gagna qu'un bon coup de gant fourré sur le museau.

SÉRAPHINE. — Laissons cela. Achevez, achevez, monsieur Léon.

LÉON.—Eh bien ! tout à l'heure, en allant déjeuner à sa boutique, je lui ai raconté notre malheur. Quoi ! m'a-t-elle dit, cette petite doguine ?

SÉRAPHINE.—Doguine, M. Léon ? N'appelez pas ainsi ma Diane ; j'aimerais mieux ne pas en entendre parler.

LÉON.—Je ne fais que vous rapporter ses paroles. Cette petite doguine, m'a-t-elle dit, qui appartient à ce joli petit monsieur qui est de vos amis ? Oui, lui ai-je répondu. Eh bien ! a-t-elle repris, vous connaissez un autre petit monsieur, qui demeure là-bas, à ce grand balcon ? C'est lui qui l'a détournée.

EUSTACHE.—Comment ! ce serait Rufin ?

LÉON.—Ne vous souvenez-vous pas qu'il était hier à la boutique de cette vieille, lorsque nous passâmes, et qu'il ne fit pas semblant* de nous voir, de peur d'être obligé de nous offrir de ses marrons ?

EUSTACHE.—Cela est vrai ; je me le rappelle à présent.

LÉON.—Eh bien ! lorsque nous fûmes éloignés de quelques pas, il appela Diane qui nous suivait, lui présenta un marron, dans lequel il avait mordu, et lorsque la pauvre bête ne songeait qu'à se régaler, il la saisit, la serra sous son bras, et l'emporta chez lui. C'est la bonne femme qui m'a dit tout ce manège.

SÉRAPHINE.—O le méchant ! Mais, enfin, nous savons où elle est. Mon frère, vous n'avez qu'à y aller tout de suite.

LÉON.—Je crains bien qu'il ne l'y trouve plus.

Rufin ne l'a prise que pour la vendre, comme il fait de ses livres, et de tout ce qu'il peut attraper chez son père. Il est capable de tout. Nous avons joué l'autre jour à la paume ; il a triché.

EUSTACHE. — Que me dites-vous ? J'y cours à l'instant.

LÉON.—Vous ne le trouveriez pas chez lui. J'en viens : il était sorti.

SÉRAPHINE.—Il a peut-être fait dire qu'il n'y était pas.

LÉON.—Non ; j'ai parcouru toute la maison. J'ai dit à une servante que j'étais venu proposer à son maître une revanche qu'il me doit à la paume, et que j'allais l'attendre chez vous.

SÉRAPHINE.—Il n'osera jamais se présenter devant nos yeux, s'il est vrai qu'il ait pris Diane.

LÉON.—Oh ! vous ne connaissez pas son effronterie. Il y viendra tout exprès pour détourner les soupçons ; mais je vais vous le démasquer.

SÉRAPHINE.—Il faut agir avec prudence, et le questionner adroitement, pour lui faire avouer son secret.

LÉON.—Tenez, toute l'adresse est de lui faire voir, au premier mot, qu'il est fripon et voleur.

EUSTACHE.—Non, non, mon ami, cela ne servirait qu'à faire une querelle ; et mon papa ne veut pas qu'il y en ait dans sa maison. Des paroles de douceur seront peut-être plus propres à le toucher que des reproches violens.

SÉRAPHINE.—Peut-être aussi ne sait-il pas que la petite chienne nous appartient ?

Léon.—Bon ! ne la voit-il pas tous les jours sortir avec votre frère ? Il a joué cent fois avec elle, et il la dérobe aujourd'hui pour la vendre. Voilà bien de ses traits.

Eustache.—Paix ! le voici.

Scène IV.

Séraphine, Eustache, Léon, Rufin.

Rufin.—On m'a dit, Léon, que vous étiez venu me demander pour une revanche à la paume. Je suis prêt à vous la donner. Ah ! bonjour, Eustache. Votre serviteur très-humble, mademoiselle.

Séraphine. — Vous allez vous divertir, monsieur Rufin, rien ne vous chagrine ; et nous, nous restons ici à nous désoler.

Rufin.—Quel est donc le sujet de votre peine ?

Séraphine.—Notre petite levrette, que nous avons perdue !

Rufin. — Ah ! c'est bien dommage* ! Elle était gentille vraîment. Le corps gris de cendre, la poitrine, les pattes et la queue blanches, avec de petites taches noires par-ci, par-là. Elle vaut deux louis comme un liard.

Séraphine.—Vous vous la remettez si bien ! Ne pourriez-vous pas nous aider à la retrouver ?

Rufin.—Est-ce que je suis inspecteur des chiens ? Ou m'avez-vous donné le vôtre à garder ?

Eustache.—Ma sœur n'a pas voulu vous fâcher, mon ami.

SÉRAPHINE.—Vraîment, non. Ce n'était qu'une petite question d'amitié. Vous demeurez dans notre voisinage. C'est ici tout près qu'elle s'est perdue. J'ai pensé que vous auriez pu nous en donner des nouvelles.

LÉON.—Certainement, on ne pouvait pas mieux s'adresser.

RUFIN.—Que voulez-vous dire par-là, monsieur Léon ?

LÉON.—Ce que vous devez entendre encore mieux que moi-même, quoique je sois parfaitement instruit.

RUFIN.—Si ce n'était par considération pour mademoiselle. . . .

LÉON.—Rendez-lui grâces vous-même de ce que je ne vous châtie pas de votre impudence.

EUSTACHE, *écartant Léon.*—Doucement donc, mon ami, ou notre chienne est perdue.

SÉRAPHINE, *retenant Rufin.*—Si, comme vous le dites, vous avez quelque considération pour moi, monsieur Rufin, faites-moi la grâce de m'écouter attentivement, et de me répondre par un oui, ou un non.

LÉON.—Et sans barguigner.

SÉRAPHINE.—N'avez-vous point notre levrette ? ou ne savez-vous pas où elle est ?

RUFIN, *déconcerté.*—Moi, moi ? votre levrette ?

LÉON.—Vous vous troublez, vous l'avez. Aussi bien j'en sais toutes les circonstances. Vous l'avez prise en traître, en l'affriandant d'un marron.

RUFIN.—Qui vous a dit cela ?

LÉON.—Qui vous a vu faire.

SÉRAPHINE.—Je vous le demande en grâce, monsieur Rufin, cela est-il vrai ou faux ?

RUFIN.—Et quand j'aurais régalé votre chienne de marrons, quand je l'aurais prise un moment pour la caresser, s'ensuit-il que je l'aie, ou que je sache ce qu'elle est devenue ?

SÉRAPHINE.—Nous ne le disons pas non plus*. Nous vous demandons seulement si vous ne savez pas où elle est dans ce moment-ci.

EUSTACHE.—Ou si, par espiéglerie, vous ne l'auriez pas gardée cette nuit chez vous, pour nous mettre un peu en peine, et nous causer ensuite le plus grand plaisir ?

RUFIN.—Est-ce que vous prenez ma maison pour une auberge de chiens.

LÉON.—Il faut être bien effronté.

RUFIN.—Ce n'est pas à vous que j'ai à faire*. Soyez, tant qu'il vous plaira, l'avocat des levrettes, je n'ai rien à vous répondre.

LÉON.—Parce que je vous ai confondu.

SÉRAPHINE.—Doucement, monsieur Léon ; il faut que vous vous soyez trompé. Je ne puis soupçonner Mr. Rufin de tant de bassesse, que s'il avait trouvé notre chienne, il voulût la garder.

EUSTACHE.—S'il avait perdu quelque chose, et que je pusse lui en donner des nouvelles, je me ferais une joie de le faire. Ainsi, il ne doit pas s'offenser de nos questions.

RUFIN.— J'en suis très-offensé, et je vais m'en plaindre à votre père.

Léon.—Venez plutôt chez la marchande de marrons qui vous accuse. Je vous y accompagnerai.

Rufin.—Il vous sied* bien d'en croire les caquets de femmes du peuple*, mais moi, je ne m'abaisse pas ainsi.

Léon.—Les femmes du peuple ont des yeux et des oreilles; et tant qu'il s'agira d'honnêteté, je m'en rapporterai plutôt à elles qu'à vous.

Rufin.—Je ne souffrirai pas cette insulte, et vous me la paierez. (*Il sort.*)

Scene V.

Séraphine, Eustache, Léon.

Léon.—Voilà un menteur bien impudent! Je n'ai pas le moindre doute qu'il a la chienne. N'avez-vous pas vu comme il avait l'air embarrassé, quand je lui ai dit positivement qu'il l'avait?

Séraphine.—Je ne puis le croire encore; ce serait être trop coquin.

Léon.—Vous ne pouvez le croire, parce que vous avez une âme si belle; mais de sa part, je croirais toutes les noirceurs.

Séraphine.—Je conviendrai toujours qu'il est bien grossier de n'avoir pas répondu poliment à nos questions.

Léon.—Si vous n'aviez pas été là, je l'aurais un peu secoué par les oreilles.

Eustache.—Bon! il est plus grand que vous de toute la tête.

Léon.—Quand il le serait deux fois plus; je parie qu'il est sans courage. N'avez-vous pas observé qu'il

devenait plus impudent à mesure que nous étions plus polis, et qu'il prenait un ton plus honnête à mesure que je lui serrais le bouton* ? Mais je vais le suivre, et j'irai lui prendre Diane, en quelque endroit qu'il l'ait mise.

SÉRAPHINE.—Votre peine serait inutile, monsieur Léon. Encore une fois, je ne puis le croire. Nous demeurons trop près l'un de l'autre, pour qu'il ait pu espérer de nous cacher son vol.

EUSTACHE.—Pourvu qu'il n'aille pas la tuer, s'il l'a prise, de peur d'être convaincu de mensonge.

LÉON.—Il ne la tuera pas, mon ami ; c'est pour la vendre qu'il l'a dérobée.

SÉRAPHINE.—Eh mais, quelle idée avez-vous donc de lui.

LÉON.—Celle que je dois avoir ; et je vais vous en convaincre. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, EUSTACHE.

EUSTACHE.—Léon prend aussi trop vivement les choses. Il fait une grande bataille du moindre différend. S'ils ont à se chamailler, je suis bien aise que ce ne soit pas ici.

SÉRAPHINE.—Nous aurions été joliment tancés par notre papa ! Léon a, je crois, un caractère officieux ; mais je suis fâchée qu'il ait encore plus envie de se venger que de nous servir.

EUSTACHE.—Il ne demande qu'à se fourrer dans toutes les querelles ; et il nous a fait plus de tort que

de bien. S'il est vrai que Rufin ait dérobé Diane, il me l'aurait plutôt rendue pour de bonnes paroles que pour des menaces. Mais voici mon papa.

Scène VII.

Mr. Calvières, Séraphine, Eustache.

Mr. Calvières.—Qu'avez-vous donc fait à Rufin ? Il est venu tout échauffé me trouver dans mon appartement. Il se plaint beaucoup de vous, et surtout de Léon. Il dit que vous l'accusez de vous avoir dérobé Diane. Est-ce qu'elle est perdue ?

Eustache.—Hélas ! oui, mon papa. Je n'ai pas voulu vous le dire, parce que j'espérais à chaque instant la retrouver. C'est moi qui l'ai égarée hier au soir.

Séraphine.—Ah ! vous ne sauriez imaginer combien je la regrette. J'ai pleuré toute la nuit de ne pas la sentir à mon côté.

Mr. Calvières.—Heureusement ce n'est qu'un chien. On fait tous les jours, dans la vie, des pertes plus importantes. Il faut s'accoutumer de bonne heure à les soutenir.—Mais toi, Eustache, que n'y faisais-tu plus d'attention.

Eustache.—Vous avez raison, mon papa ; c'est ma faute. J'aurais dû la laisser à la maison, ou ne pas la perdre de vue, puisque je m'en chargeais. Cela me fait surtout de la peine par rapport à ma sœur, parce que Diane lui appartenait encore plus qu'à moi.

Séraphine.—Oh ! je ne saurais en prendre de

l'humeur contre mon frère. Je lui ai fait quelquefois de la peine sans le vouloir, et il me l'a pardonné.

Mr. Calvières.—Embrasse-moi, ma fille. J'aime à voir que tu sais supporter un malheur avec courage : mais j'aime bien plus encore à te voir, dans tes chagrins, sans aigreur contre celui qui te les cause.

Séraphine.—Mon pauvre frère est assez puni de sa négligence. Diane lui était aussi chère qu'à moi ; elle faisait tous ses plaisirs. Il a encore de plus le regret de causer ma peine.

Mr. Calvières.—Conservez toujours ces sentimens l'un pour l'autre, mes chers enfans. Prenez-les pour tous vos semblables ; ils sont aussi vos frères. Je connais des personnes qui, pour une pareille bagatelle, auraient chassé un honnête domestique de leur maison.

Séraphine.—Oh ! que le Ciel m'en préserve ! Préférer un chien à un domestique, une créature sans raison à une personne de notre espèce !

Mr. Calvières.—Pourquoi tous les hommes ne font-ils, comme toi, ma chère fille, cette distinction ? On n'en verrait pas qui aimeraient mieux voir souffrir la faim ou le froid à un pauvre enfant, qu'à leur chien favori : qui pleurent sur une indisposition de leur épagneul, et qui voient sans pitié le sort d'un malheureux orphelin abandonné de toute la nature.

Séraphine.—Oh ! mon papa !

Mr. Calvières.—En récompense du sentiment qui t'arrache ce soupir généreux, je te promets, ma fille, une chienne aussi jolie que celle que tu as perdue, si tu as le malheur de ne pas la retrouver.

Séraphine.—Non, mon papa, je vous en remercie. J'ai trop souffert de la perte de Diane ! Si elle ne revient pas, je n'en veux plus d'autre. Je ne veux pas m'exposer davantage aux mêmes chagrins.

Mr. Calvières.—Tu vas trop loin, ma chère Séraphine. Nous devrions donc renoncer au plus doux plaisir de la vie, en craignant de nous choisir un ami, parce que la mort ou l'absence pourrait un jour nous en séparer ? Si tu compares le plaisir que Diane, depuis qu'elle est née, t'a fait sentir par son attachement, avec le chagrin passager que te cause sa perte, tu verras que le premier excède de beaucoup le second. Rien n'est plus naturel que de prendre de l'attachement pour une charmante petite bête comme Diane, et ce serait même de ta part un trait d'ingratitude. . . .

Séraphine.—Oui, si je cessais de penser à elle, parce qu'elle n'est plus là pour me caresser.

Mr. Calvières.—Ce qui me console un peu dans ce malheur, c'est la force que tu dois en retirer, pour en soutenir, s'il le faut, de plus grands. Tout ce que nous possédons sur la terre, peut échapper de nos mains avec la même rapidité ; et il est sage de s'accoutumer de bonne heure aux privations les plus sensibles. Mais, pour en revenir à notre premier sujet, vous avez donc maltraité Rufin ?

Séraphine.—Ce n'est pas nous, mon papa : nous ne lui avons parlé qu'avec douceur. C'est Léon qui l'a poussé un peu vivement.

Mr. Calvières.—Et quelle a été sa réponse ?

EUSTACHE.—Il s'est assez mal défendu. Il a été même tout décontenancé à la première question.

SÉRAPHINE.—Mais vous, mon papa, croyez-vous qu'il pût être assez effronté pour nier d'avoir pris ma levrette, s'il l'a effectivement dérobée?

Mr. CALVIÈRES.—Je ne puis rien affirmer là-dessus; cependant ce trouble ne vient pas d'une conscience bien pure. Au reste, pour n'avoir rien à nous reprocher au sujet de Diane, il faut la réclamer, dès demain, dans les annonces publiques.

EUSTACHE.—Mais, mon papa, si elle est réellement en son pouvoir, ce soin devient inutile.

Mr. CALVIÈRES.—Il peut ne pas l'être. Un chien demande à être nourri: et ce n'est pas un animal si petit et si tranquille, qu'on puisse cacher aux yeux de tout le monde. Il se trouvera peut-être dans sa maison quelqu'un d'assez honnête pour nous en donner des nouvelles. Je ne veux faire aucune démarche auprès de son père; je connais trop sa grossièreté. D'ailleurs il est piqué contre moi de ce que je vous ai défendu une liaison étroite avec son fils. Il faut attendre l'effet de notre réclamation.

SÉRAPHINE.—J'en espèrerais quelque chose, si je pouvais promettre une récompense à celui qui me rapporterait la chienne.

Mr. CALVIÈRES.—C'est moi qui me charge de ce point. Viens, Eustache, je vais dans mon cabinet dresser le signalement de Diane; et tu le porteras au bureau du journal.

SÉRAPHINE.—Oh! quelle joie ce serait pour la pauvre petite bête et pour moi de nous revoir!

ACTE II.

Scène Première.

Eustache.

Eustache, *entrant dans le salon, et sautant de joie.* —Ma sœur ! Ma sœur !

Scène II.

Eustache, Séraphine, *accourant d'un autre côté.*

Séraphine.—Qu'est-ce donc ? Vous voilà bien joyeux. Est-ce que Diane est retrouvée ?

Eustache.—Diane ? Oh ! je suis bien plus heureux. Tenez, regardez ce que j'ai trouvé au coin de notre porte. (*Il lui donne un étui de bague.*)

Séraphine, *ouvrant l'étui.*—Oh la belle bague ! Mais la pierre du milieu où est-elle ?

Eustache.—Elle était apparemment détachée. La voici dans un papier. Regardez ce diamant au grand jour. Voyez comme il brille. Celui de mon papa n'est pas si gros.

Séraphine.—Je plains bien celui qui l'a perdu.

Eustache.—C'est encore plus triste que de perdre une levrette.

Séraphine.—Oh ! je ne sais pas. Ma petite Diane était si jolie ! Elle nous aimait tant ! Ah ! quand je pense à la joie que nous avions de la voir croître tous les jours, de lui faire des caresses, de recevoir les siennes ! la plus belle bague à mon doigt ne m'aurait jamais donne tant de plaisir.

EUSTACHE.—Mais de cette bague vous pourriez acheter cent levrettes comme elle.

SÉRAPHINE.—Ce ne serait pas la mienne. Celui qui a perdu la bague, en a d'autres, peut-être ; et moi, je n'avais que ma Diane. Je suis bien plus à plaindre que lui.

EUSTACHE.—Elle doit appartenir à un homme riche. Les pauvres n'ont pas de ces bijoux.

SÉRAPHINE.—Cependant si c'était un malheureux domestique qui l'eût perdue, en la portant au joaillier ! Si c'était le joaillier lui-même ! Le diamant détaché me le fait craindre. Quel malheur ce serait pour ces honnêtes gens !

EUSTACHE.—Vous avez raison. Me voilà à présent tout fâché de ma trouvaille. Il faut aller consulter notre père. Bon ! le voici qui vient.

SCÈNE III.

Mr. CALVIÈRES, EUSTACHE, SÉRAPHINE.

Mr. CALVIÈRES.—Eh bien ! l'article de ta chienne, sera-t-il dans le Journal de demain ?

EUSTACHE.—Mon papa, je ne suis pas encore allé au bureau. Voyez ce qui m'a retenu ; c'est une bague que j'ai trouvée. (*Il lui donne l'étui.*)

Mr. CALVIÈRES.—Voilà un superbe diamant !

EUSTACHE.—N'est-il pas vrai ? Il vaut bien la peine qu'on oublie une petite chienne.

Mr. CALVIÈRES.—Oui, s'il t'appartient. Est-ce que tu te proposes de le garder ?

EUSTACHE.—Mais si personne ne le réclame.

Mr. CALVIÈRES.—Quelqu'un te l'a-t-il vu ramasser ?

EUSTACHE.—Non, mon papa.

SÉRAPHINE.—Pour moi, je n'aurais pas de repos avant de savoir à qui il appartient.

EUSTACHE.—Que le maître se montre, la bague ne restera sûrement pas entre mes mains. Fi donc ! ce serait comme si je l'avais volée. Il faut rendre à chacun ce qui est à lui.

Mr. CALVIÈRES.—Tu ne seras peut-être pas alors si joyeux ?

EUSTACHE.—Pourquoi non, mon papa ? Je vous avouerai que je n'ai d'abord pensé qu'à mon bonheur de trouver un si beau bijou. Je le regardais déjà comme mon bien. Mais ma sœur m'a fait sentir quelle devait être la peine de celui qui l'a perdu. Je me réjouirai bien plus encore de finir son chagrin que de garder cette bague, qui me ferait rougir toutes les fois que j'y jetterais les yeux.

SÉRAPHINE.—Il y a tant de plaisir à soulager ceux qui souffrent ! Aussi, je ne puis me figurer que Rufin, ou quelque autre, soit assez méchant pour retenir ma Diane, quand il saura combien je la regrette.

Mr. CALVIÈRES, *les embrassant.*—Ames pures et innocentes ! O mes enfans ! Combien je me réjouis d'être votre père ! Nourrissez et fortifiez tous les jours dans vos cœurs ces sentimens généreux. Ils feront votre bonheur et celui de vos semblables.

SÉRAPHINE.—Vous nous en donnez l'exemple, mon papa, comment pourrions-nous sentir différemment ?

EUSTACHE.—Oh! je vais montrer ma trouvaille à tout le monde; et je cours faire annoncer tout à la fois, dans la Gazette, que nous avons perdu une levrette et trouvé une bague.

Mr. CALVIÈRES.—Doucement, mon fils. Il y a des précautions à prendre. Il pourrait se trouver des gens qui voulussent s'approprier la bague, sans qu'elle leur appartînt.

SÉRAPHINE.—Oh! je serais aussi fine qu'eux. Je leur demanderais d'abord comme elle est faite; et je ne la rendrais qu'à celui qui me le dirait bien exactement.

Mr. CALVIÈRES.—Ce moyen n'est pas encore trop sûr. On peut l'avoir vue au doigt de celui qui l'a perdue, et venir ici avant lui la réclamer.

SÉRAPHINE.—Je vois que vous en savez plus que nous, mon papa.

Mr. CALVIÈRES.—L'objet est d'un assez grand prix pour qu'on fasse toutes les recherches propres à le faire retrouver. Ainsi, il faut attendre.

EUSTACHE.—Et si l'on ne songe pas à ce moyen?

SÉRAPHINE.—Nous y avons pensé pour Diane, on s'en avisera bien pour un diamant.

Mr. CALVIÈRES.—En attendant, je le garde entre mes mains, et vous, gardez-vous d'en parler à personne au monde.

SCÈNE IV.

EUSTACHE, SÉRAPHINE.

EUSTACHE.—C'est pourtant bien triste de ne pouvoir parler, lorsqu'on a des choses agréables à dire. J'aurais

eu tant de plaisir à montrer ma bague à tous les passans !

SÉRAPHINE.—Et pourquoi donc, puisque vous ne pouvez ni ne voulez la garder ? Il n'y a pas grand mérite à trouver dans la rue quelque chose de précieux.

EUSTACHE.—Cela est vrai ; mais ce que je vous dis est bien vrai aussi.

SÉRAPHINE.—On reproche aux femmes de ne savoir pas se taire. Voyons qui de nous deux sera le plus discret.

EUSTACHE.—De peur que mon secret ne cherche à s'échapper, je vais ne m'occuper que de Diane ; et je cours au bureau du Journal donner son signalement.

SÉRAPHINE.—Allez, mon frère ; et ne perdez pas un moment. Mais que nous veut Léon.

SCÈNE V.

SERAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON, *à* EUSTACHE *qui veut sortir.*—Où allez-vous donc, mon ami ?

EUSTACHE.—J'ai des affaires très-pressées.

LÉON.—Oh ! avant de vous en aller, il faut que vous écoutiez une histoire que j'ai à vous faire. C'est à mourir de rire. (*Il rit.*) Ha, ha, ha, ha !

EUSTACHE.—Je n'ai pas le temps de m'égayer.

LÉON, *le retenant.*—Oh ! vous vous égaierez malgré vous. Écoutez, écoutez seulement. Nous sommes bien vengés.

SÉRAPHINE.—Vengés ! et de qui ?

LÉON.—De Rufin. Il a perdu la bague de son père. (*Il rit.*) Ha, ha, ha, ha!

(EUSTACHE *et* SÉRAPHINE *se regardent d'un air de surprise.*)

SÉRAPHINE.—La bague de son père?

LÉON.—Oui, vous dis-je. Il la lui avait donnée ce matin à porter au joaillier, pour remettre le diamant du milieu, qui s'était détaché. (EUSTACHE *pousse du coude* SÉRAPHINE. *Elle lui fait signe de se taire.*) Il l'avait encore lorsqu'il est venu ici; mais comme il s'en est allé en trépignant de colère, l'étui de la bague sera tombé de sa poche dans ses mouvemens.

SÉRAPHINE.—Et l'avez-vous vu depuis sa perte? Quel air a-t-il* ?

LÉON.—L'air d'un déterré*.

EUSTACHE.—Ah! ma sœur!

SÉRAPHINE, *lui imposant silence.*—Écoutez donc jusqu'au bout, mon frère. (*à* LÉON.) Son père en est-il instruit!

LÉON.—Il s'est encore jeté dans un nouvel embarras, par un gros mensonge. Lorsque son père lui a demandé s'il avait remis la bague au joaillier, il lui a répondu effrontément qu'il l'avait remise.

SÉRAPHINE.—Le pauvre malheureux!

LÉON.—Vous le plaignez, je crois?

EUSTACHE.—Ah! il est bien digne de pitié!

LÉON.—De pitié? J'aurais voulu que vous vissiez comme je me moquais de lui.

SERAPHINE.—Que trouviez-vous donc là de plaisant?

LÉON.—Comment! vous ne le sentez pas? Il fallait*

le voir courir de boutique en boutique, et s'accrocher à tous les passans! Je le suivais, pour jouir de son embarras. Il revenait à moi: Ne l'avez-vous pas trouvée? N'en avez-vous rien entendu dire? Que m'importe? lui répondais-je: est-ce que je suis le gardien de vos bagues?—Si vous saviez combien elle vaut!—Tant mieux pour celui qui l'a trouvée.—Et mon père, que dira-t-il?—C'est avec un bâton qu'il vous parlera.

Séraphine.—Fi! monsieur Léon! C'est bien cruel de votre part.

Léon.—Il n'a pas eu plus de compassion pour vous.

Eustache.—Est-ce qu'il faut être méchant, même envers ceux qui le sont?

Léon.—Oh! la vengeance est douce, et je ne sais pas m'attendrir pour ceux qui m'ont offensé. Si j'avais eu le bonheur de trouver sa bague, il ne l'aurait pas de si tôt.

Séraphine.—Est-ce que vous la garderiez pour vous?

Léon.—Oh! non; mais je ne la lui rendrais que lorsque son père l'aurait bien rossé.

Eustache.—Je ne vous aurais jamais cru si méchant, Léon.

Séraphine.—Et moi, je ne puis le croire, quoique je l'entende de sa propre bouche. Vous vous intéressiez si vivement pour ma pauvre levrette! Ce n'était donc pas sincère?

Léon.—C'était du fond de mon cœur. Ceux que j'aime, je les aime bien; mais, en revanche, je hais bien ceux que je hais.

Scène VI.

Séraphine, Eustache, Léon, Rufin.

Léon.—Ah ! le voici ! (*Il rit, en le montrant du doigt.*) Ha, ha, ha, ha !

Rufin, *pleurant.*—Ah ! pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi. Je suis le plus méchant, mais aussi le plus malheureux enfant de la terre. Me voilà puni, et bien puni de. . . .

Léon.—Avez-vous fait des placards pour afficher votre bague ?

Rufin.—Je n'ose plus paraître devant mon père ; et je ne sais où me cacher.

Léon.—Je gagerais que la bague est allée s'enfiler à la queue de Diane. Nous les trouverons toutes deux à la fois.

Rufin. — J'ai mérité vos moqueries, mais par pitié. . . .

Eustache. — Tranquillisez-vous, monsieur Rufin, votre bague est ici.

Rufin, *étonné.*—Vous l'avez ? vous ? ma bague ? (*lui sautant au cou.*) Ah ! mon ami, vous me rendez la vie.

Léon, *bas à Séraphine.*—Il se moque de lui. C'est bien fait.

Rufin.—Mais, c'est-il bien vrai ? Oh ! je veux à genoux. . . . Mais, non. . . . il faut que vous sachiez toute ma méchanceté.

(*Il sort.*)

Scène VII.

Séraphine, Eustache, Léon.

Séraphine.—Que veut dire cela ? il s'échappe.

Eustache.—Je crains que le pauvre garçon n'ait perdu l'esprit.

Léon.—C'est pourtant un badinage qui peut vous coûter cher. S'il va trouver son père, et que celui-ci vienne vous demander la bague.

Eustache.—Croyez vous donc que je veuille la retenir ?

Léon.—Réellement, est-ce que vous l'avez ?

Eustache.—Certainement, je l'ai ; autrement je ne l'aurais pas dit. Je l'ai ramassée au coin de notre porte.

Léon.—Oh ! vous êtes trop bon, en vérité. Il ne méritait pas tant de bonheur. Vous auriez dû au moins le laisser plus long-temps en peine.

Séraphine.—Comment, monsieur Léon, l'exemple de mon frère ne vous touche pas ? Savez-vous bien que vous perdez beaucoup de son amitié et de la mienne ?

Scène VIII.

Mr. Calvières, Séraphine, Eustache, Léon.

Mr. Calvières.—Que voulait donc Rufin ? Je l'ai vu, de ma fenêtre, entrer ici tout éploré.

Séraphine.—Le pauvre garçon était à demi-mort.

Eustache.—C'est lui qui avait perdu la bague que j'ai trouvée. Elle est à son père.

Mr. Calvières.—Lui avez-vous fait sentir l'indignité de sa conduite ?

Léon.—Non vraîment, monsieur ! Il n'a pas même été question de Diane. J'aurais du moins exigé qu'il me la fît retrouver. Il n'aurait pas eu sa bague sans cela.

Eustache.—Ah ! mon cher papa, je n'ai pu prendre cela sur mon cœur. Je voyais Rufin si affligé.

Séraphine.—Quoique j'aime bien Diane, il m'aurait été impossible de m'en occuper dans ce moment. Je ne sentais que la douleur de ce pauvre malheureux.

Mr. Calvières.—Vous vous êtes noblement comportés l'un et l'autre. Vous êtes, mes chers enfans, mes bons amis, toute ma joie et tout mon bonheur. Il n'y a que des âmes basses qui puissent insulter au désespoir d'un ennemi accablé. Mais où est Rufin ? pourquoi n'a-t-il pas demandé la bague en s'en allant ?

Eustache.—Il était si transporté de joie ! il ne savait ce qu'il faisait.

Séraphine.—Il a couru vers la porte, et s'est en allé comme un fou.

Eustache.—O mon papa ! si vous saviez combien je me réjouis de vous voir approuver ma conduite et celle de ma sœur !

Mr. Calvières.—Je t'avais défendu de parler de la bague indiscrètement ; mais je ne t'avais pas dit de la retenir, lorsque celui à qui elle appartient se serait fait connaître.

Scène IX.

Mr. Calvières, Séraphine, Léon, Eustache, Rufin *qui porte la levrette sous son bras.*

Séraphine, *avec un cri de joie.*—Ah! Diane, ma chère Diane! (*Elle court à elle, la prend dans son sein et la caresse.*)

Rufin.—Vous voyez combien j'étais coupable et combien peu je méritais votre générosité. Oh! pourrez-vous me pardonner ce vol et mon indigne conduite? (*Apercevant Mr. Calvières.*) Ah! monsieur, quel monstre vous avez devant les yeux!

Mr. Calvières.—On cesse de l'être lorsqu'on reconnaît ses fautes et qu'on cherche, comme vous faites, à les réparer. Voici la bague de monsieur votre père.

Rufin.—Je meurs de honte d'avoir offensé de si braves enfans. Quelle différence entre eux et moi! Comme je suis méchant, et comme ils sont généreux!

Séraphine.—Ce n'est qu'une petite espiéglerie de votre part, monsieur Rufin; et vous n'auriez pas laissé passer la journée sans me rendre Diane.

Rufin.—Vous pensez trop bien sur mon compte. Je l'avais cachée dans un grenier, et. . . .

Mr. Calvières.—Nous ne voulons pas en savoir davantage. C'est assez que vous ayez des remords de ce que vous avez fait: vous voyez, par vous-même, que les mauvaises actions nous font des ennemis de Dieu et des hommes, et qu'elles sont tôt ou tard découvertes. J'ose aussi vous proposer pour modèle la conduite de mes enfans. O généreuses petites créatures! que j'ai

de grâces à rendre à Dieu du présent qu'il m'a fait en vous ! Vous voyez que la plus noble et la plus sûre vengeance est celle des bienfaits, et qu'il n'est rien de si digne d'un grand cœur, que de répondre à la méchanceté par de bons offices.

RUFIN.—Ah ! je le sens moi-même ; et c'est avec une vive et amère douleur. (*à Eustache et à Séraphine.*) Me pardonnerez-vous jamais ?

EUSTACHE, *l'embrassant.*—Dès ce moment, et de toute mon âme.

SÉRAPHINE, *lui tendant la main.*—J'ai retrouvé ma Diane ; tout est oublié.

RUFIN, *à Léon.*—Voilà un exemple dont nous serions indignes si nous ne le suivions pas.

LÉON.—Oh ! je suis aussi confus que vous ; et cette leçon ne sera pas perdue pour moi.

RUFIN.—Je viens d'avouer tout à mon père. Autant il était indigné contre moi, autant il a été touché de votre générosité. Il demande la permission de venir vous remercier dans une heure, et de vous apporter un gage léger de sa reconnaissance.

Mr. CALVIÈRES.—Non, non, qu'il garde ses présens. Mes enfans, pour faire le bien, n'attendent de récompense que d'eux-mêmes. D'ailleurs, rendre à chacun ce qui lui appartient, est un devoir rigoureux, et rien de plus.

EUSTACHE.—Combien il est doux de remplir ce devoir ! je me suis fait un ami pour la vie, n'est-il pas vrai, Rufin ?

RUFIN.—Je désire répondre à cet honneur ! Je vais

du moins faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour m'en rendre digne.

LÉON.—Ne me rejetez pas de votre amitié. Je n'étais pas meilleur que Rufin ; mais je viens de sentir combien la vengeance peut devenir une noble passion.

SÉRAPHINE, *caressant la levrette.*—Ah ! petite volage. cela t'apprendra une autre fois à t'écarter de tes maîtres Tu as passé une nuit en prison. Avise-t'en encore pour voir. . . . Eh bien ! qu'en arriverait-il ? Non, non, quoi que tu fasses, je sens bien que je t'aimerai toujours

LE SIÉGE DE COLCHESTER.

PERSONNAGES.

LORD FAIRFAX, *général de l'armée du parlement.*
LORD CAPELL, *gouverneur de Colchester.*
EDMOND, *fils de Fairfax.*
ARTHUR, *fils de Capell.*
LE COLONEL MORGAN, *ami de Fairfax.*
LE COLONEL KINGSTON, *ami de Capell.*
SURREY, *capitaine des gardes de Fairfax.*
GARDES *et* SOLDATS.

La scène se passe dans la tente de Fairfax, devant les murs de Colchester.

SCÈNE PREMIÈRE

FAIRFAX, MORGAN.

FAIRFAX, *lisant un papier que Morgan vient de lui remettre.*—Se peut-il que l'attaque de cette nuit nous ait coûté tant de braves soldats ?

MORGAN.—Oui, mon général, huit cents hommes ; et, s'il faut l'avouer, l'élite de l'armée.

FAIRFAX.—Encore si nous avions racheté cette perte par quelque avantage ! Mais après tant d'assauts, Colchester n'en résiste pas moins à nos armes. L'exemple d'Oxford vient d'enfler le cœur des habitans ; et l'opiniâtre Capell. . .

MORGAN.—Cet homme seul est pour la ville une sûreté plus forte que ses remparts. C'est en vain que nous les attaquerons, tant qu'il voudra s'obstiner à les défendre.

FAIRFAX.—Il n'a pas long-temps à me braver encore.

MORGAN.—Quoi ! milord. . . .

FAIRFAX.—Si je ne puis vaincre sa résistance, son fils saura la forcer.

MORGAN.—Son fils ?

FAIRFAX.—Oui, Morgan. Le jeune Arthur m'ouvrira, dès ce jour, les portes de Colchester. C'est dans ce dessein que je l'ai fait venir de Londres avec mon fils. On vient de m'annoncer leur arrivée.

MORGAN.—Voici Surrey qui revient de la place.

SCÈNE II.

FAIRFAX, MORGAN, SURREY.

FAIRFAX.—Eh bien ! Surrey, la trève est-elle acceptée ? Capell a-t-il consenti à l'entrevue que je lui ai fait proposer ?

SURREY.—Oui, milord. Les hostilités sont suspendues pour six heures ; et ce matin même, lord Capell doit se rendre sous votre tente.

FAIRFAX.—Pour étaler sans doute à mes yeux son triomphe. Comment vous a-t-il reçu ?

SURREY.—D'un air froid, calme et ferme. La constance est empreinte sur son front.

FAIRFAX.—Cet orgueilleux royaliste demeurerait seul inébranlable, tandis que le génie tutélaire d'Albion est

dans la terreur! Non, non, il apprendra bientôt à trembler lui-même. Je porterai l'effroi dans la partie la plus sensible de son âme. Surrey, faites venir mon fils. (*Surrey sort.*)

Scène III.

Fairfax, Morgan.

Morgan.—Oserai-je vous demander, milord, quel est votre projet? Je ne puis venir à bout* de le démêler.

Fairfax.—Je le crois; mais il faut vous l'apprendre. Je reçus hier au soir la nouvelle que le duc d'Hamilton, avec une nombreuse armée et suivi de Langdale, s'avance au secours de la place. C'est pour le prévenir que j'ai hasardé cette nuit un troisième assaut. Vous savez quel en a été le résultat. Mais l'artifice va me livrer ce que je n'ai pu saisir par la force.

Morgan.—Comment le jeune Arthur pourra-t-il vous servir dans cette entreprise?

Fairfax.—Je lui représenterai vivement le danger qui menace son père. Ils se verront tous deux dans mon camp. Arthur, tremblant pour des jours si chers, va l'engager à se rendre.

Morgan.—Le croyez-vous, milord?

Fairfax.—Je l'espère. Celui que l'univers armé n'aurait pu vaincre, souvent une seule larme en a triomphé.

Morgan.—Capell porte dans son cœur la tendresse d'un père; mais il y porte aussi la fermeté d'un héros.

Fairfax.—Si les premières armes de la nature ne

peuvent le dompter. . . .Mais j'aperçois mon fils. Je veux lui parler seul. Allez joindre le jeune Arthur, et n'épargnez aucun moyen pour le faire entrer dans mes vues.

Scène IV.

Fairfax, Edmond.

Fairfax.—Embrassez-moi, mon fils.

Edmond, *se jetant dans ses bras.*—O mon père ! que je me trouve heureux que les soins de la guerre ne m'aient pas effacé de votre souvenir !

Fairfax.—Votre joie sera bien plus grande, lorsque vous saurez par quel motif je vous rappelle auprès de moi.

Edmond.—Vous me voyez prêt à remplir vos ordres.

Fairfax.—Ils seront chers à votre cœur, s'il est sensible à l'amitié.

Edmond.—Vous me les faites désirer avec une nouvelle impatience.

Fairfax.—Vous pouvez sauver le jeune Arthur du plus grand malheur qu'il ait à craindre.

Edmond.—Que dites-vous ? Ah ! mon père, je vous en conjure, ne perdons pas un moment.

Fairfax.—Milord Capell, par une aveugle opiniâtreté, se précipite dans sa ruine. J'estime trop sa bravoure, pour ne pas déplorer son malheur. Le sort de son fils surtout, puisque vous l'aimez, ne peut me devenir étranger. Sauvons-les tous les deux d'une perte inévitable..

Edmond.—Eh ! quel moyen faut-il employer ? Ah !

s'il est en mon pouvoir, avec quelle ardeur je vais le saisir !

FAIRFAX.—Je dois avoir ce matin une entrevue avec milord. Je veux lui donner la joie de revoir et d'embrasser son fils. Mais quand je lui peindrai les malheurs dans lesquels son aveuglement l'entraîne, je désirerais qu'Arthur appuyât, par ses prières, mes représentations.

EDMOND.—Ah ! mon père, je crains. . . .

FAIRFAX.—Quoi donc ? qu'il n'en puisse rien obtenir ? Détrompez-vous, mon fils ; la nature a encore donné plus de pouvoir aux enfans sur leurs pères, que les lois n'en donnent aux pères sur leurs enfans.

EDMOND.—Je connais Arthur. C'est un fils trop respectueux pour oser se permettre de détourner son père de la conduite qu'il se croit obligé de tenir.

FAIRFAX.—Quand la nécessité lui en fait un devoir, c'est la plus forte preuve qu'il puisse lui donner de son respect et de sa tendresse.

EDMOND.—Il ne le croira jamais.

FAIRFAX.—Son intérêt demande qu'on l'éclaire. N'êtes-vous pas son ami ?

EDMOND.—Ah ! si je le suis ! Il est, après mes parens, ce que j'aime le plus au monde. Dans cet instant même où nos pères combattent l'un contre l'autre, je donnerais mes jours pour sauver les siens.

FAIRFAX.—Loin de condamner ce transport, je l'admire. Il m'annonce que le cœur de mon fils est capable des plus beaux mouvemens de générosité. C'est ainsi qu'on doit sentir l'amitié pour en être digne.

Vous mourriez pour votre ami, il faut le sauver. Si sa fortune et sa vie vous sont chères, soutenez-moi dans mon projet. Allez le chercher, et venez ensemble. Je veux me joindre à vous pour le persuader.

EDMOND.—J'obéis. (*A part.*) Ah! que pourrai-je lui dire ?

SCÈNE V.

FAIRFAX, SURREY.

FAIRFAX *reste un moment seul et pensif.* SURREY *approche de lui.*

SURREY.—Milord. . . .

FAIRFAX.—J'allais vous faire appeler, Surrey. Tandis que je vais m'entretenir avec Arthur et mon fils, courez dire à Morgan d'assembler mes troupes, et de les tenir prêtes à se montrer au premier signal.

SURREY, *avec surprise.*—Je vous demande pardon, milord, de ma franchise ; mais un tel ordre a de quoi m'étonner.

FAIRFAX.—Je vous comprends. Allez, soyez tranquille. Fairfax, selon l'usage de la guerre, peut chercher à surprendre son ennemi, mais il ne violera point sa parole. La trève que vous avez su ménager sera religieusement observée. Je veux seulement, lorsque j'exhorterai l'orgueilleux Capell à se rendre, que ses yeux soient frappés de l'aspect d'une armée brillante et courageuse. Cet appareil en imposera peut-être a son obstination.

SURREY.—Mais, milord. . . .

FAIRFAX, *d'un ton impérieux.*—Allez, ne perdez pas un moment.

Scène VI.

Fairfax, Edmond, Arthur, *qui s'avance en saluant respectueusement* Fairfax.

Fairfax, *le prenant par la main.*—Je me réjouis de vous voir, mon cher Arthur. Je connais votre amitié pour mon fils, et ce sentiment me rend tous vos intérêts bien précieux. Je veux vous en donner un témoignage, en vous réunissant aujourd'hui avec votre père.

Arthur.—Est-ce que vous voulez m'envoyer dans la place, milord, pour combattre à ses côtés ?

Fairfax.—Cette ardeur martiale ne m'étonne point de la part du fils du brave Capell. Mais dans les circonstances présentes, elle ne pourrait tourner qu'à votre malheur.

Arthur.—Appelez-vous un malheur de mourir avec mon père et pour notre roi ?

Fairfax.—Votre père vous est donc bien plus cher que la vie ?

Arthur.—Daignez faire cette question à votre fils, milord, et vous aurez ma réponse.

Fairfax.—Eh bien! sans perdre la vie, vous pouvez la conserver, ou plutôt la rendre à votre père.

Arthur.—Ah! dites-le-moi, que puis-je faire pour lui ?

Fairfax.—La place est hors d'état de se défendre long-temps. Il faut, dans peu de jours, qu'elle soit emportée. Alors, au lieu des lauriers qui couronnent aujourd'hui la tête de Capell, il ne lui restera plus à attendre que la hache des bourreaux.

ARTHUR.—Je conçois les projets de votre cœur généreux. Vous voulez engager les ennemis de mon père à prendre la tête de son fils au lieu de la sienne? Mourir pour son père et pour son roi tout ensemble est une glorieuse destinée! je vous rends grâces, milord, de m'avoir jugé digne de la remplir.

EDMOND, *à part, essuyant ses larmes.*—Qu'il va lui en coûter, de revenir d'une si noble erreur.

FAIRFAX.—Vous me forcez, mon jeune ami, de vous estimer autant que le héros à qui vous devez la naissance. Mais me croyez-vous assez cruel pour exiger un pareil sacrifice?

ARTHUR.—Qu'attendez-vous donc de moi?

FAIRFAX.—Un effort moins funeste pour l'un et pour l'autre. Dans un moment vous verrez ici votre père. Joignez vos instances aux miennes, pour le porter à rendre une place que tout son héroïsme ne peut défendre plus long-temps.

ARTHUR.—Moi, milord?

FAIRFAX.—Représentez-lui la proscription terrible du parlement, son sang prêt à couler sur un échafaud, la douleur de sa veuve, le désespoir de son fils, la confiscation de vos biens. Peignez-lui cet abîme de malheurs où son obstination barbare va tous vous précipiter.

ARTHUR.—Tout-à-l'heure, milord vous daigniez me témoigner quelque estime. Ce témoignage venait-il du fond de votre cœur?

FAIRFAX.—En doutez-vous, Arthur?

ARTHUR.—Permettez-moi donc de le mériter, et de

regarder votre proposition comme une épreuve où vous voulez mettre ma vertu.

FAIRFAX.—Vous la prouverez assez en arrachant votre père aux horreurs d'une mort cruelle. Quand il vous verra frémir à ses pieds sur le sort qui le menace, pourra-t-il résister à votre amour suppliant ?

ARTHUR.—Si j'avais cette indigne faiblesse, mon père est trop sage pour céder aux larmes d'un enfant tel que moi.

FAIRFAX.—S'il est sage, il verra qu'elles coulent pour son salut.

ARTHUR.—Mettez-vous à sa place, milord. Chargé de la défense d'une ville, la rendriez-vous aux sollicitations de votre fils ?

FAIRFAX, *embarrassé*.—Demandez à mon Edmond quel pouvoir ont sur moi ses prières. Ingrat, c'est l'attachement de mon fils pour vous qui me fait trembler pour tout ce qui tient à son ami. Votre père connaît aussi la nature ; il ne sera pas insensible à sa voix.

ARTHUR.—Il n'est sensible qu'à la voix de son devoir. Elle lui apprendra bien mieux que moi-même ce qu'il doit faire.

FAIRFAX.—Souvenez-vous que vous tenez sa vie dans vos mains.

ARTHUR.—Pardonnez, milord, elle n'est ni dans les miennes ni dans les vôtres.

FAIRFAX.—Vous voulez donc le perdre ?

ARTHUR.—Quand il serait en mon pouvoir de le sauver, c'est mon sang qu'il faut me demander pour offrande, et non une trahison.

FAIRFAX.—Je le reconnais, ce sang, à son orgueil indomptable. Écoutez, Arthur, je ne vous donne qu'un moment pour vous décider. Je reviendrai bientôt vous demander, pour la dernière fois, si vous aimez mieux voir votre père sur un échafaud, que sur le char de la fortune. Edmond demeurez auprès de lui. Essayez si votre tendresse fera plus d'impression sur lui que ma pitié.

ARTHUR.—Votre pitié, milord ? Elle est trop généreuse. Je ne vous l'avais pas demandée. (FAIRFAX *lui lance un regard furieux, et sort sans lui répondre.*)

SCÈNE VII.

EDMOND, ARTHUR.

(*Ils se regardent un moment en silence.*)

ARTHUR.—Eh bien ! Edmond, quel parti allez-vous prendre ? Oserez-vous, pour servir votre père, m'engager à trahir le mien ?

EDMOND.—Vous me connaissez trop bien, pour me croire capable d'en avoir l'idée.

ARTHUR.—N'écoutez, pour un moment, ni l'amitié ni la nature. Si vous étiez Arthur, que feriez-vous ?

EDMOND.—Je voudrais, en égalant votre constance, mériter ce nom que vous ennoblissez. Ce n'est pas moi qui chercherais à porter mon père à une lâcheté.

ARTHUR.—Avec d'autres sentimens, je me croirais indigne de votre amitié. Hélas ! la posséderai-je longtemps encore ?

EDMOND.—D'où vient cette injure, Arthur ? En quoi l'ai-je méritée ?

Arthur.—Pardonnez, Edmond; ce n'est pas vous que je crains. Mais qui sait si votre père. . . . S'il allait vous défendre de m'aimer!

Edmond.—Croyez-vous donc que je pourrais lui obéir? Ne vous ai-je pas toujours chéri comme un frère? Et ces nœuds, formés dans l'enfance, peuvent-ils se rompre aujourd'hui que tout semble les resserrer? Ah! mon ami, laissez-moi estimer l'auteur de mes jours. Laissez-moi croire qu'il sent comme moi tout le prix de votre vertu.

Arthur.—Il m'aimait autrefois lui-même. Il se réjouissait de nous voir croître ensemble, compagnons d'exercices et de jeux. Combien de fois nous a-t-il fait promettre de vivre étroitement unis, comme il l'était avec son cher Capell! Vous voyez cependant avec quelle fureur il le poursuit aujourd'hui. Ce n'est pas assez de sa ruine; ne pouvant lui donner la mort, il veut faire sa honte.

Edmond.—S'il s'oubliait jusqu'à cet excès, que le ciel me pardonne une telle pensée! j'oublierais, à mon tour, que je suis son fils.

Arthur, *s'essuyant les yeux.*—Faut-il qu'un nom si doux coûte tant de peines à nos cœurs! Pourquoi ne puis-je penser, sans frémir, à celui qui me donna la naissance? Je sais trop bien que la ville ne peut se défendre plus long-temps; et le brave Capell est trop fier pour se rendre. S'il ne meurt pas accablé sous les coups de ses ennemis, s'il tombe vivant entre leurs mains, quelle sera sa destinée. Plus il aura montré de grandeur d'âme et de valeur, plus on voudra se venger de

sa gloire en la flétrissant. Le plus vertueux des Anglais sera livré au supplice d'un criminel. Ses ennemis sont trop implacables. Cette tête, qu'ils n'auront pu atteindre de leurs armes, ils la feront tomber sous la hache des bourreaux.

Edmond, *avec feu.*—Non, il ne périra point. Je lui connais un libérateur.

Arthur.—Et quel est-il ?

Edmond.—Moi.

Arthur.—Vous, cher Edmond ? Où vous égarent les vœux impuissans de l'amitié.

Edmond.—Elle a plus de force que vous ne le croyez. Le temps nous presse, il ne s'agit plus de délibérer. Me promettez-vous d'exécuter ce que je vais vous prescrire ?

Arthur.—Tout, si l'honneur me le permet.

Edmond.—Arthur me croirait-il capable de lui proposer rien de déshonorant ?

Arthur.—Eh bien ! Vous n'avez qu'à parler, et j'obéis.

Edmond.—Venez donc, et suivez-moi. Nos deux chevaux sont encore devant la tente. Volons en France. Je me remets entre vos mains pour servir d'otage à Capell contre les entreprises de Fairfax.

Arthur.—Qui, moi, vous arracher à votre père ?

Edmond.—Il n'a pas craint de vous ravir au vôtre.

Arthur.—Non, je ne me rendrai point coupable d'une action que je viens de blâmer dans un autre.

Edmond.—C'est pour l'empêcher de la commettre. C'est pour lui, c'est pour moi que je vous le demande.

Au nom de notre amitié, cher Arthur, sauvez à mon père d'éternels remords ; sauvez-moi la douleur de l'en voir tourmenté.

ARTHUR.—Voulez-vous que ce soit moi qui les éprouve ?

EDMOND.—Que dites-vous ? Non, vous n'aurez point de reproches à vous faire. Mon père lui-même, quand ses premiers transports seront passés, vous bénira de lui avoir conservé l'honneur.

ARTHUR.—Qu'exigez-vous de moi ? Jamais, Edmond, jamais !

EDMOND, *le saisit par la main, et l'entraîne.*—Je ne vous écoute plus. Il faut me suivre. Partons. (FAIRFAX *paraît, suivi de quelques soldats.*)

SCÈNE VIII.

FAIRFAX, ARTHUR, EDMOND, *soldats.*

FAIRFAX.—Holà ! gardes, qu'on les arrête tous deux.

ARTHUR.—Ciel, mon cher Edmond !

FAIRFAX, *à* EDMOND.—Fils ingrat ! est-ce donc ainsi que vous remplissez mes ordres ?

EDMOND.—Mon père, je ne vous l'avais point promis.

ARTHUR, *se jetant à ses pieds.*—Ah ! milord, si l'honneur vous est cher, ne lui reprochez point sa désobéissance, ou ne l'en punissez que sur moi. C'est son amitié qui le portait à se soustraire à votre pouvoir.

EDMOND.—Non, non, mon père, ne l'en croyez pas. Sa générosité veut vous surprendre en s'accusant de mes desseins. Je n'avais pas même encore forcé sa

résistance. J'oserai vous le dire. Vous n'avez aucun droit sur lui. Moi, je vous appartiens. Ma liberté, mes jours sont à vous. Je les abandonne à votre colère. Tant qu'elle ne tombera que sur moi seul, vous ne m'entendrez point murmurer.

FAIRFAX.—Taisez-vous. Je sais qui je dois punir. Qu'on les enferme chacun dans une partie séparée de ma tente.

ARTHUR.—Ah ! laissez-moi du moins partager la prison de mon ami.

EDMOND, *aux gardes.*—Non, vous ne l'arracherez point de mes bras.

FAIRFAX, *aux gardes.* — Qu'on m'obéisse. (*Les gardes les séparent, et les entraînent malgré leurs efforts.*)

SCÈNE IX.

FAIRFAX, *après un long silence, mêlé d'une grande agitation.*—Verrai-je donc mes projets renversés par mon propre enfant ? Son insolente résistance ne fait que m'affermir dans ma résolution. Va, Capell, tu ne seras pas le plus obstiné. Je vais te rendre témoin d'un spectacle qui fera plier devant moi ta raideur. C'est pour ton fils qu'Edmond ose mépriser mon pouvoir. Arthur m'en vengera sur toi-même.

SCÈNE X.

FAIRFAX, SURREY.

SURREY.—Milord, je viens de faire exécuter vos ordres. S' il m'était cependant permis de vous représenter . . . .

FAIRFAX.—Vos représentations m'importunent. Je n'en ai pas besoin.

SURREY.—Kingston, ami de lord Capell, est à la porte, et demande à vous parler.

FAIRFAX.—Qu'il entre. (*Surrey va chercher* KINGSTON *et l'introduit.*)

SCÈNE XI.

FAIRFAX, SURREY, KINGSTON.

KINGSTON.—Milord, le gouverneur de Colchester vous fait demander par ma voix, s'il peut en ce moment avoir l'honneur de vous entretenir.

FAIRFAX.—Je serai toujours prêt à le recevoir. Je vais me hâter de donner quelques ordres pour que notre conférence ne soit pas interrompue. Surrey, je vous charge de faire à milord les premiers honneurs de ma tente. Aussitôt qu'il arrivera, faites-m'en avertir. Je serai chez le colonel Morgan.

SCÈNE XII.

SURREY, *seul.*

SURREY, *seul.*—Quel dessein occupe son esprit ? Un sombre courroux éclate dans ses regards. Les larmes mêmes de son fils n'ont pu l'attendrir. Aurait-il dévoué le jeune Arthur à sa vengeance ? Je ne puis m'empêcher de frémir. Fairfax sans doute est généreux ; mais l'égarement universel des esprits, dans ces temps de trouble et de vertige, a déjà fait commettre tant de forfaits ! Il ne m'en rendra pas du moins le complice.

Je ne lui en déguiserais pas l'infamie, s'il voulait m'y faire tremper : oui, je le sauverai malgré lui-même de tout ce qui peut obscurcir sa gloire.

Scène XIII.

Capell, Kingston, Surrey.

Kingston, *à* Capell.—Voici sa tente, milord.

Surrey, *s'avançant vers* Capell, *lui prend la main avec respect.*—Intrépide défenseur de Colchester, qu'il me soit permis de baiser la main d'un héros !

Capell, *la retirant avec modestie.*—Elle ne doit recevoir aucune marque d'honneur, aussi long-temps que celles de mon roi seront flétries par les chaines. Où est milord Fairfax ?

Surrey.—Je me hâte d'aller lui annoncer l'arrivée son noble ennemi.

Scène XIV.

Capell, Kingston.

Kingston.—Je crois devoir vous dire, milord, que tout ce que je vois ici me paraît étrangement suspect.

Capell, *d'un air tranquille.*—En quoi donc, mon ami ? Ne vous formez pas de vaines terreurs.

Kingston.—Elles vous paraîtront assez fondées, si vous daignez y réfléchir. Fairfax était instruit par ma bouche du moment de votre arrivée. Pourquoi ne pas rester et vous recevoir lui-même ? Pourquoi sortir aussitôt sous prétexte d'ordres importans à donner ? Pourquoi tout son camp enfin se trouve-t-il sous les armes à votre passage ?

CAPELL.—Que prétendez-vous conclure de ces vaines apparences ?

KINGSTON.—Ne pourraient-elles pas couvrir quelque trahison secrète ?

CAPELL.—Kingston, je ne crains rien. Les lois de la guerre sont sacrées pour toutes les nations. Le conquérant le plus avide, l'homme de sang le plus féroce les observe envers les autres, pour qu'on les observe envers lui-même.

KINGSTON.—Celui qui porte les armes contre son roi peut bien violer sa parole envers de simples sujets.

CAPELL.—Ce n'est pas moi qu'il aurait choisi pour y manquer.

KINGSTON.—Mais, milord. . . .

CAPELL.—Non, je connais Fairfax. J'ai une trop haute idée de son caractère, pour le juger capable d'une bassesse. Le fanatisme de l'indépendance peut avoir égaré son esprit, sans avilir ses sentimens. Quoique des opinions de parti nous divisent, l'amitié nous unit autrefois. Il est encore jaloux de mon estime ; et ce n'est point à mes yeux qu'il s'écartera des voies de l'honneur.

KINGSTON.—Je le souhaite, milord. Mais le voici. (CAPELL *s'avance vers* FAIRFAX *avec une contenance assurée.*)

SCÈNE XV.

FAIRFAX, CAPELL, KINGSTON, SURREY.

CAPELL.—Je ne puis vous donner, milord, une marque plus sûre de confiance, qu'en venant dans votre tente accompagné d'un seul ami.

FAIRFAX.—Puisque vous le jugez digne de ce titre, il peut assister à notre entrevue.

CAPELL.—Je n'en refuserais pas un ennemi pour témoin. Je suis prêt à vous entendre.

FAIRFAX.—J'ai à vous proposer, au nom du parlement, tous les avantages qui peuvent répondre à la haute considération dont il est pénétré pour vos vertus.

CAPELL.—Si elles méritent quelque prix je ne dois le recevoir que de mon souverain, qui est aussi celui du parlement.

FAIRFAX.—Que peut faire pour vous un prince sans états ?

CAPELL.—Je soutiendrais peut-être ses intérêts avec moins de zèle, si les miens pouvaient y être attachés. C'est lorsque mon ambition n'attend aucune récompense, que je me sens plus fier de le servir.

FAIRFAX.—Ce sentiment est d'une grande âme. Mais, vous le voyez, une révolution dans le gouvernement est inévitable. Est-il en votre pouvoir de l'arrêter ? Que prétendez-vous opposer à un parti triomphant ?

CAPELL.—Mon devoir, qui me prescrit de demeurer fidèle à un prince malheureux.

FAIRFAX.—Vous avez déjà fait tout ce qu'on peut attendre d'un homme d'honneur.

CAPELL.—Non pas tout encore, puisqu'il me reste à le soutenir.

FAIRFAX.—Et par quels moyens vous en flattez-vous ? Les murailles de votre place ne sont plus que des monceaux de ruines. Vos soldats sont réduits à manquer des derniers alimens.

CAPELL.—Ils ont encore des munitions de guerre, et du courage pour les employer.

FAIRFAX.—Le courage ne peut leur manquer sous vos ordres. Mais sans la force, à quoi leur servirait-il ? Colchester, quoique soutenu de votre bras, ne saurait tarder à se rendre.

CAPELL.—Est-ce l'assaut de la nuit dernière qui vous en fait juger ainsi ?

FAIRFAX.—Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Mais demain, le parlement vous proscrira comme un ennemi de la république ; au lieu qu'il vous offre aujourd'hui, par mon organe, le titre de duc, et le gouvernement d'une place de guerre. (CAPELL *se détourne, et cache sa tête dans ses mains.*)

FAIRFAX.—Pourquoi détournez-vous de moi votre visage ?

CAPELL.—De peur que vous ne le voyiez rougir et pour vous et pour ma nation.

FAIRFAX.—Calmez-vous, milord, et discutons ma proposition de sang-froid.

CAPELL.—Doit-elle être l'unique objet de notre conférence ?

FAIRFAX.—Elle est assez importante, puisque votre salut en dépend.

CAPELL, *faisant un mouvement pour se retirer* —Adieu, milord.

FAIRFAX, *à part.*—Pourquoi faut-il que je sois réduit à me contraindre ! (*Il fait un pas vers lui, et le retient par la main.*) Encore un instant, lord Capell Croyez-moi, laissez-là d'aveugles préjugés de servitude

Irez-vous leur sacrifier les honneurs prêts à rejaillir sur vous et sur votre famille ?

Capell.—O nobles Anglais, que vous êtes déchus de votre antique gloire ! Les honneurs se vendent dans Albion au poids de l'ignominie.

Fairfax.—C'est la patrie qui vous les offre.

Capell.—La patrie ! étouffez ce nom dans votre bouche, si vous ne savez que le blasphémer.

Fairfax.—Osez-vous l'attester vous-même, vous qui servez sous son oppresseur ? Votre bras est désormais trop faible pour enchaîner la liberté victorieuse. Les fondemens du trône chancellent. Un jour encore, et ils seront renversés.

Capell.—Eh bien ! je m'ensevelirai sous leurs ruines.

Fairfax.—Le parlement vous en arrachera tout vivant, pour vous condamner à une mort ignominieuse.

Capell.—Est-ce m'en delivrer, que de me vouer à une vie infâme ?

Fairfax.—Que sera-t-elle pour vous, lorsque l'Angleterre, affranchie d'un joug honteux, ne prononcera votre nom qu'avec horreur, quand vous entendrez votre épouse déshonorée maudire l'instant de votre union • quand votre fils, vous poursuivant jusque sur l'échafaud, vous reprochera, avec les cris du désespoir, des jours qu'il lui faudra traîner dans l'indigence et dans l'opprobre ?

Capell.—O comble inoui d'audace ! Est-ce donc vous, sujet infidèle, qui voulez m'effrayer des flétrissures qui ne sont attachées qu'à votre rébellion ? Non, non,

J'aurai pour moi les regrets de tous les gens de bien. Ma femme et mes enfans béniront ma mémoire. Le Ciel sera l'époux de ma veuve, et le père de mon fils orphelin.

FAIRFAX.—C'en est trop, vil esclave du despotisme. Puisque l'intérêt de ta vie ne peut t'émouvoir, il est temps de te faire trembler pour une tête plus chère. (*Il appelle.*) Morgan !

SCÈNE XVI.

FAIRFAX, CAPELL, ARTHUR, MORGAN, SURREY, KINGSTON, *deux soldats.*

Un rideau se lève au fond de la tente. On voit ARTHUR *enchaîné. Deux soldats sont à ses côtés, lui tenant chacun un poignard sur le sein. Derrière eux est* MORGAN.

CAPELL.—Ciel ! que vois-je ? (*Il se laisse tomber dans les bras de* KINGSTON.)

FAIRFAX.—Le reconnaissez-vous ?

CAPELL, *se relevant avec indignation.*—Mon fils en ton pouvoir ! Ah ! lâche, tu ne le dois pas du moins à tes armes.

FAIRFAX.—Rendez-moi les vôtres, et il est à vous. C'est le seul moyen qui vous reste. Voulez-vous lui sauver la vie ?

CAPELL.—Oui, traître, par ta mort. (*Il saisit impétueusement son épée pour en frapper* FAIRFAX.)

MORGAN.—Si vous faites un pas, milord, vous et votre fils vous êtes perdus.

ARTHUR.—Que rien ne vous arrête, mon père! Vengez-vous. Je ne crains pas de mourir. Je suis votre fils.

CAPELL, *faisant rentrer dans le fourreau son épée à demi-nue, et s'adressant à* FAIRFAX.—Barbare! je ne te parle point de notre ancienne amitié: il n'en reste plus entre nous, depuis ta révolte criminelle. Je ne veux rien de toi. Mais que t'a fait cette innocente victime!

FAIRFAX.—Il vient de me braver, il n'y a qu'un instant, avec autant de hauteur que son père.

CAPELL.—Entends-le braver encore tes menaces et tes bourreaux. O mon cher Arthur! que ne puis-je t'embrasser, lorsque je te vois si digne de ma tendresse!

KINGSTON, *à* FAIRFAX.—Eh quoi! milord, voulez-vous souiller à jamais votre renommée par le meurtre d'un enfant?

FAIRFAX.—Ce n'est pas moi qui l'immole, c'est son cruel père. Il ne doit s'en prendre qu'à sa farouche opiniâtreté. Qu'il me rende une place qu'il ne peut défendre, et je lui rends son fils; sinon, il faut qu'il meure pour la terreur de ces esclaves pusillanimes qui voudraient anéantir la liberté, quand elle rétablit son empire.

CAPELL, *d'un ton pathétique à* ARTHUR.—Mon fils, Dieu, ton prince, et l'honneur!

SURREY, *à part.*—Je ne laisserai point achever cet horrible sacrifice, quand il devrait m'en coûter la vie.

(*Il sort.*)

Scène XVII.

Fairfax, Capell, Arthur, Morgan, Kingston, *les deux soldats.*

Capell.—Arthur, mon cher Arthur! que dirai-je à ta mère désolée?

Kingston.—Ah! milord, le laisserez-vous ainsi massacrer?

Capell.—Que faites-vous, Kingston? Voulez-vous ébranler ma constance, quand il faudrait la soutenir? C'est bien assez d'avoir à combattre la nature.

Fairfax.—Vous n'avez plus qu'un instant, lord Capell.

Capell.—Pourquoi prolonger mon supplice? Laisse-moi sortir. Je ne voudrais pas expirer sous tes yeux.

Morgan.—Arthur, n'avez-vous rien à dire à votre père?

Arthur, *avec fermeté.*—Rien. Il sait tout ce qui se passe dans mon cœur.

Capell.—Adieu, mon fils. Encore une fois, Dieu, ton prince et l'honneur! Je ne te survis un moment que pour te venger. (*Il se détourne, et se dispose à sortir.*)

Fairfax, *à part.*—Inflexible vertu, que je suis forcé d'admirer malgré moi-même! (*Haut.*) Mais que vois-je?

Scène XVIII.

Fairfax, Capell, Edmond, Arthur, Morgan, Kingston, Surrey, *les deux soldats.*

Edmond, *accourant avec la plus grande précipitation, et jetant les bras autour du jeune* Capell.—

Arthur, ô mon ami ! non, vous ne mourrez point sans moi.

FAIRFAX.—Que faites-vous, mon fils ?

EDMOND.—Ne me donnez plus un nom que je déteste. Assouvissez votre barbarie. Vous avez une victime de plus.

FAIRFAX.—Insolent, qui vous a conduit ici ?

SURREY.—Moi, milord. J'ai forcé sa prison et je m'en glorifie.

EDMOND, *à* FAIRFAX.—Vous êtes le seul qui ne connaissiez pas la pitié. (*Aux soldats.*) Ce n'est pas la vôtre dont j'ai besoin. Hâtez-vous de frapper. De quoi tremblez-vous ?

ARTHUR, *cherchant à se dégager de ses bras.*—Laissez-moi, cher Edmond. Pourquoi me rendre la mort plus douloureuse ?

EDMOND.—Je ne vous quitte point. Je ne veux pas survivre à mon ami, quand j'ai perdu celui qui dut être mon père.

CAPELL.—Tu veux m'arracher mon fils : le tien te renonce. Je suis vengé.

EDMOND, *à* ARTHUR.—Laissez-moi vous serrer plus étroitement encore, mon cher Arthur. Je veux mourir du même coup que vous.

CAPELL.—Tu les vois, Fairfax. Il ne te reste plus qu'à frapper toi-même.

FAIRFAX.—C'en est fait, Capell, je suis vaincu. Edmond, ôtez les fers à votre ami, et rendez-le à son père. Mes mains ne sont pas dignes de toucher ce jeune héros. (MORGAN *et les deux soldats se retirent.*)

ARTHUR.—Cher Edmond, c'est donc à vous que je dois la vie!

EDMOND.—O mon ami! (*Il lui ôte ses fers, et le conduit à* CAPELL, *qui les serre tous deux dans ses bras.*)

ARTHUR.—Mon père!

EDMOND.—Milord!

CAPELL, *les tenant dans ses bras, et les regardant tour à tour avec tendresse.*—Donnez-moi le même nom tous les deux, mes chers enfans. Je ne sais plus lequel de vous est mon fils.

EDMOND, *voyant les yeux de son père baignés de pleurs, se dégage des bras de* CAPELL, *et se précipite aux pieds de* FAIRFAX.—Je vous retrouve aussi, mon père! Ah! ne me dérobez point ces larmes. Milord, Arthur, Surrey, les voyez-vous couler?

FAIRFAX, *le relevant.*—Mon cher Edmond, je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé d'une action honteuse. (*Le présentant à* ARTHUR.) Aimez-vous toujours, dignes amis, et que le sort vous fasse vivre en des temps plus heureux que vos pères. (*à* CAPELL.) Vous êtes le maître, milord, de rentrer dans la place. Mon admiration vous y suit. Plût au ciel que je fusse aussi digne de votre estime.

ARTHUR, *baisant la main de* CAPELL.—O mon père, ne nous quittons plus. Je veux aller combattre auprès de vous.

CAPELL.—Tu en as fait assez pour ton parti. Ton nom seul va devenir le plus ferme soutien de Colchester. Quel soldat assez lâche parlerait de se rendre, quand il saura ta constance?

Arthur.—Laissez-moi la soutenir encore par mes actions. Il faut que je vous suive.

Capell.—Non, mon fils, reçois mes adieux. C'est peut-être, hélas ! pour la dernière fois que je t'embrasse. Mon devoir est d'aller affronter la mort pour mon pays : le tien est de vivre pour le servir mieux un jour dans la force de ton âge. (*à* Fairfax.) Après ce qui vient de se passer, Fairfax, je n'ai plus rien à craindre de vous. Je vous laisse mon fils pour le renvoyer à sa mère, et je cours vous attendre sur la brèche.

L'ÉDUCATION A LA MODE.

PERSONNAGES.

Mme Beaumont.
Léonor, *sa nièce.*
Didier, *son neveu.*
Mr Verteuil, *tuteur des deux enfans.*
Mr Dupas, *maître de danse.*
Finette, *femme de chambre.*

La scène se passe dans un salon de l'appartement de Mme Beaumont.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme Beaumont, Mr Verteuil.

Mme Beaumont.—Non, monsieur Verteuil, je ne puis vous le pardonner. Pendant cinq ans vous n'êtes pas venu nous voir une seule fois, moi, ni votre pupille!

Mr Verteuil.—J'en conviens, madame; mais les devoirs de mon état, la faiblesse de ma santé, la crainte des incommodités de la route. . . .

Mme Beaumont.—Quinze lieues! voilà un grand voyage vraîment!

Mr Verteuil.—Très-grand pour moi, qui ne me déplace pas aisément. Mes infirmités ne me permettent pas plus de courir le monde, que d'espérer d'y faire encore un long séjour.

Mme Beaumont.—Et à quel motif devons-nous enfin cette héroïque résolution ?

Mr Verteuil.—Au désir de voir les enfans de feu mon ami, Léonor et Didier.

Mme Beaumont.—Ah ! Léonor ! Léonor ! On devrait accourir, pour la voir un instant, des deux bouts de l'univers. Tant de talens ! tant d'esprit !

Mr Verteuil.—Vous m'inspirez une bien forte envie de la connaître. Où est-elle ? que j'aie le plaisir de l'embrasser.

Mme Beaumont.—Elle est encore à sa toilette.

Mr Verteuil.—Comment ! à l'heure qu'il est ! Et Didier, pourquoi n'est-il pas venu de sa pension chez vous pour m'attendre ?

Mme Beaumont.—Il était un peu tard hier lorsque vous m'avez fait annoncer votre arrivée. Les domestiques ont été fort occupés ce matin, et la femme de chambre n'a pu quitter un instant ma nièce.

Mr Verteuil.—Faites-moi le plaisir d'envoyer tout de suite chercher Didier. Dans l'intervalle, je monterai chez sa sœur.

Mme Beaumont.—Non, non, mon cher Mr Verteuil ; vous pourriez lui causer quelque saisissement, je cours la prévenir. (*Elle sort.*)

Scène II.

Mr Verteuil.

Mr Verteuil.—A ce que je vois, Madame Beaumont élève sa nièce, ainsi qu'on l'a élevée elle-même, à s'attifer comme une poupée, et à se tenir toujours en

parade. J'espère, au moins, que ces frivolités ne lui ont pas fait négliger des soins plus essentiels !

SCÈNE III.

Mme BEAUMONT, Mr VERTEUIL.

Mme BEAUMONT.—Vous allez la voir descendre dans un moment ; elle n'a plus qu'une plume à placer.

Mr VERTEUIL.—Comment ! une plume. Et croyez-vous qu'une plume de plus ou de moins m'embarrasse beaucoup ? Son impatience de me voir ne devrait-elle pas être aussi vive que la mienne ?

Mme BEAUMONT.—Aussi vive, certainement. C'est le désir qu'elle a de vous plaire. . . .

Mr VERTEUIL.—Ce n'est peut-être pas au moyen de sa plume qu'elle se flatte d'y parvenir. Et avez-vous eu la bonté d'envoyer chercher votre neveu ?

Mme BEAUMONT, *d'un air impatient.*—Oh ! mon neveu ? vous aurez toujours assez le temps de le voir.

Mr VERTEUIL.—Vous m'en parlez comme si je n'en devais pas recevoir une grande satisfaction.

Mme BEAUMONT.—Ce n'est pas qu'il soit méchant ; mais c'est qu'il est si désagréable !

Mr VERTEUIL.—Comment donc ! Est-il impoli, sauvage, grossier ?

Mme BEAUMONT.—Non pas tout-à-fait. On dit qu'il a déjà la tête meublée d'une quantité de choses savantes ; mais pour cette aisance, ce bon ton, cette fleur de politesse. . . .

Mr. VERTEUIL.—Si ce n'est que cela, il sera bientôt formé. Et son cœur ?

Mme BEAUMONT.—Je ne le crois ni bon, ni méchant. Mais Léonor, de quelles perfections elle est ornée ! quelles manières enchanteresses ! Je ne vois pas souvent Didier.

Mr. VERTEUIL.—Et pourquoi donc ?

Mme BEAUMONT.—De peur de le détourner de ses études. Aussi bien, lorsqu'il est ici, je ne le trouve pas assez attentif aux leçons de savoir-vivre qu'on lui donne ; il ne sait pas non plus s'exprimer avec grâce. Je l'ai mené quelquefois dans un cercle de femmes. Il n'a pas trouvé un mot heureux à placer.

Mr. VERTEUIL.—C'est que la conversation a roulé apparemment sur des choses qui lui sont étrangères.

Mme BEAUMONT.—Un jeune homme bien élevé ne doit jamais trouver rien d'étranger parmi les femmes.

Mr. VERTEUIL.—Un silence modeste sied fort bien à son âge. Son rôle est maintenant d'écouter pour s'instruire et se mettre en état de parler à son tour.

Mme BEAUMONT.—Bon ! voulez-vous en faire une poupée qui ne puisse se mouvoir avant que ses rouages ne soient montés ? Oh ! il faut entendre jaser Léonor ! C'est une aisance, un esprit, une vivacité ? On a de la peine à suivre ses paroles.

Mr. VERTEUIL.—Nous verrons qui sera le plus digne de ma tendresse. Vous vous souvenez que je promis à leur père mourant de les regarder comme ma propre famille. Je veux remplir cette parole sacrée. Comme

je ne peux savoir combien de temps encore le ciel me donne à passer sur la terre, je suis venu ici pour voir ces enfans, étudier leur caractère, et régler en conséquence les dernières dispositions que je me propose de faire en leur faveur.

Mme Beaumont.—O le plus fidèle et le plus généreux des hommes ! Mon frère, jusque dans sa tombe, sera touché de vos bienfaits. Et moi, comment pourrais-je vous exprimer ma reconnaissance au nom de ses enfans ?

Mr. Verteuil.—Ce que vous appelez un bienfait n'est qu'un devoir. Votre digne père me fit autrefois partager l'heureuse éducation qu'il donnait à son fils. C'est à ses soins que je dois la fortune que j'ai acquise. Je n'ai point d'enfans ; ses petits-fils m'appartiennent, et ils ont droit, pendant ma vie et après ma mort, à des biens que je n'ai cherché à étendre que pour les enrichir.

Mme Beaumont.—En ce cas, Léonor, comme la plus aimable. . . .

Mr. Verteuil.—Si je fais quelque distinction, ce ne sera point pour de frivoles agrémens, ce seront les qualités et les vertus qui décideront mes préférences.

Mme Beaumont.—Ah ! la voici qui vient.

Scène IV

Mme Beaumont, Mr. Verteuil, Léonor, *dans une parure au-dessus de son état et de son bien.*

Mr. Verteuil, *étonné.*—Comment ! c'est-là Léonor ?

Mme Beaumont.—Vous êtes surpris, je le vois, de la trouver si charmante. Vous nous avez fait un peu attendre, mon enfant.

LÉONOR, *faisant à* Mr. VERTEUIL *une révérence cérémonieuse.*—C'est que Finette n'a jamais pu réussir à placer mes plumes. Je les lui ai fait ôter et remettre au moins dix fois. Enfin, je l'ai renvoyée de dépit, et je me suis coiffée moi-même. Je suis enchantée, monsieur Verteuil, de vous voir en bonne santé.

Mr. VERTEUIL, *allant vers elle, et lui tendant les bras.*—Et moi, ma chère Léonor. . . . (*Elle se détourne avec un air dédaigneux.*) Eh bien! est-ce que vous craignez de me recevoir comme votre père?

Mme. BEAUMONT.—Oui, Léonor, comme votre père et votre bienfaiteur. (A Mr. VERTEUIL.) Il faut lui pardonner, je vous prie. Elle est élevée dans la modestie et dans la réserve.

Mr. VERTEUIL.—Elle ne les aurait point blessées en recevant les témoignages de mon amitié. Je lui dois aussi de tendres reproches pour avoir tardé si long-temps à satisfaire mon impatience.

LÉONOR.—Pardonnez-moi, monsieur; j'étais dans un état à ne pouvoir paraître devant vous avec bienséance.

Mr. VERTEUIL.—Une jeune demoiselle doit être toujours en état de paraître avec bienséance devant un honnête homme. Un déshabillé modeste et décent, est toute la parure qui lui convient pour cela dans la maison.

Mme. BEAUMONT.—Oui; mais pour recevoir un hôte comme vous, le respect demande. . . .

Mr. VERTEUIL.—Une plume de moins, et quelques empressemens de plus à venir au-devant d'un ami qui fait quinze lieues pour nous voir. Oui, je l'avoue, mon

cœur aurait été mille fois plus flatté de voir mes enfans (car ils le sont par la tendresse qu'ils m'inspirent, et par mon amitié pour leur père) de les voir, dis-je, accourir à moi les bras ouverts, et m'accabler de leurs touchantes caresses.

Mme Beaumont.—C'est la vénération dont vous l'avez d'abord saisie. . . .

Mr Verteuil.—N'en parlons plus. Vous me recevrez une autre fois avec plus d'amitié, n'est-ce pas, ma chère Léonor ?

Léonor.—Ce sera beaucoup d'honneur pour moi.

Mr Verteuil.—Mais comme vous vous êtes formee, depuis que je ne vous ai vue ! Une taille élégante, des manières aisées, un noble maintien. . . .

Mme Beaumont.—Oh ! charmante ! adorable !

Mr Verteuil.—Tous ces avantages cependant ne sont rien sans les grâces de la modestie, le charme de l'affabilité, l'expression ingénue des mouvemens de l'âme, et la culture des talens de l'esprit.

Mme Beaumont.—Oui, oui, de ces talens qui donnent de la considération dans le grand monde.

Mr Verteuil.—Dans le grand monde, madame ? Est-ce que Léonor doit y paraître ? Si elle possède seulement les qualités qui peuvent l'honorer dans une société choisie et dans l'intérieur de sa maison, devant sa conscience et aux regards de Dieu, je n'ai plus rien à désirer.

Mme Beaumont.—Oh ! sûrement, cela s'entend de soi-même, Mr Verteuil. Je veux dire qu'elle est en état de se présenter partout avec honneur. Venez, ma

chère Léonor, faites-nous entendre quelque joli morceau sur le piano.

LÉONOR.—Non, ma tante, cela pourrait déplaire à Mr. Verteuil.

Mr. VERTEUIL.—Que dites-vous, ma chère enfant? Je suis très-sensible au charme de la musique; et je ne connais point d'amusement plus convenable à une jeune demoiselle.

Mme. BEAUMONT.—Eh! quoi de plus digne de notre admiration que ces talens enchanteurs, le dessin, la danse, la musique! Léonor, chantez-nous cette charmante ariette! (LÉONOR *va d'un air boudeur au piano, prélude un moment, et commence une sonate.*) Non, non, il faut aussi chanter. Elle a une voix, Mr. Verteuil! Vous allez l'entendre. Si vous saviez combien d'applaudissemens elle a reçus dans le dernier concert! Mais elle a un peu d'amour-propre, et il faut la prier beaucoup.

Mr. VERTEUIL.—J'espère bien que j'obtiendrai quelque chose sans cette cérémonie. N'est-il pas vrai, Léonor?

LÉONOR.—Vous n'avez qu'à ordonner, monsieur.

Mr. VERTEUIL.—Non, cela n'est pas dans mon caractère, je vous en prie seulement.

LÉONOR, *bas à sa tante, en ouvrant son cahier avec dépit.*—Je vous suis bien obligée, vraîment!

Mme. BEAUMONT, *bas à* LÉONOR.—Au nom du Ciel, ma chère, obéissez; votre fortune en dépend.

Mr. VERTEUIL.—Si elle n'est pas en voix aujourd'hui, je puis attendre.

LÉONOR *chante en s'accompagnant sur le piano.*

Vermeille rose,
Que le zéphyr, &c.

(*Et à peine a-t-elle fini, que* Mme BEAUMONT *s'écrie, en battant des mains.*)—Bravo ! bravo ! bravissimo !

Mr. VERTEUIL.—En effet, ce n'est pas mal pour un enfant de son âge. J'aurais pourtant désiré une chanson plus rapprochée des principes que vous lui inspirez sans doute.

Mme BEAUMONT.—Eh bien ! monsieur, n'en sentez-vous pas la morale ? (*Elle chante :*)

Mais sur ta tige
Tu vas languir
Et te flétrir, &c.

C'est-à-dire qu'une jeune personne doit se produire dans le monde, si elle veut tirer quelque avantage de ses talens, et ne pas mourir ignorée au fond de sa retraite.

Mr. VERTEUIL.—Croyez-moi, madame, c'est-là de préférence qu'un époux digne d'elle viendra la chercher. (*Il aperçoit un dessin suspendu à la muraille, représentant une jeune bergère surprise dans son sommeil par un faune. Il le considère avec étonnement.*)

Mme BEAUMONT.—Ha, ha ! comment le trouvez-vous ?

Mr. VERTEUIL.—Fort bien, si Léonor l'a fait sans le secours de son maître.

Mme BEAUMONT.—Véritablement, il l'a un peu retouché.

Mr. VERTEUIL.—Je crois qu'il aurait pu mieux faire encore, en lui choisissant un sujet plus heureux, quelque trait de bienfaisance, une action vertueuse, qui aurait élevé son âme en perfectionnant son talent.

SCÈNE V.

Mme BEAUMONT, Mr VERTEUIL, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE, *à* Mr VERTEUIL.—Monsieur, vos malles viennent d'arriver. Les ferai-je porter dans votre appartement ?

Mr VERTEUIL, *à* Mme BEAUMONT.—Vous avez donc la bonté de me loger, madame ?

Mme BEAUMONT.—Je m'en fais autant d'honneur que de plaisir.

Mr VERTEUIL.—Je vous en remercie. Je vais donner un coup d'œil à mes affaires, et je reviens. (*Il sort avec* FINETTE.)

SCÈNE VI.

Mme BEAUMONT, LÉONOR.

LÉONOR.—Bon ! le voilà dehors. Je respire.

Mme BEAUMONT.—Doucement, doucement, Léonor ; qu'il ne puisse vous entendre.

LÉONOR.—Qu'il m'entende s'il veut. Je suis si piquée, que je briserais volontiers mon piano, et que je mettrais en pièces tous mes dessins et mes cahiers de musique.

Mme BEAUMONT.—Calmez-vous donc, mon enfant, vous avez besoin ici de toute votre modération.

LÉONOR.—C'est bien assez, je crois, de m'être retenue en sa présence. Ne l'avez-vous pas vu ? Ne l'avez-vous pas entendu ?

Mme BEAUMONT.—Les personnes de son âge ont leurs bizarreries.

LÉONOR.—Pourquoi donc m'y exposer ? Il ne fallait pas me faire chanter devant lui. Je ne le voulais pas. Voilà ce que c'est que d'en faire* toujours à sa tête comme vous. Mais il n'a qu'à y revenir*.

Mme BEAUMONT.—Ma chère Léonor, je vous en conjure. Vous ignorez peut-être que votre fortune dépend absolument de monsieur Verteuil ?

LÉONOR.—Ma fortune ?

Mme BEAUMONT.—Hélas ! oui. Faut-il que je vous avoue ce que vous tenez déjà de ses bontés ?

LÉONOR.—Oh ! je le sais. De petits présens qu'il me fait de loin en loin. Je puis fort bien me passer de ses cadeaux.

Mme BEAUMONT.—Ah ! ma chère enfant, sans lui vous seriez bien malheureuse. Ce que votre père vous a laissé pour héritage est si peu de chose ! De mon côté, je n'ai qu'un revenu très-médiocre. Comment aurais-je pu, avec ces seuls moyens, fournir aux dépenses de votre éducation ?

LÉONOR.—Est-il possible, ma tante ? Quoi ! c'est à monsieur Verteuil que je suis si redevable ? S'occupe-t-il aussi de mon frère ?

Mme BEAUMONT.—C'est lui qui paie également sa pension et ses maîtres.

LÉONOR.—Vous me l'aviez toujours caché.

Mme BEAUMONT.—Pourvu que rien ne manquât à vos besoins, que vous importait cette connaissance ? Vous voyez par-là combien il est important de le ménager, de lui montrer des égards et du respect. Mais ce n'est pas tout ; il a voulu vous voir, votre frère et vous,

avant d'écrire son testament, afin de régler ses dispositions en votre faveur.

LÉONOR.—Oh! que je suis à présent fâchée de lui avoir montré de l'humeur et du dépit!

Mme BEAUMONT.—C'est aussi fort mal de sa part d'écouter froidement votre voix brillante! de ne pas être transporté de plaisir à votre exécution sur le piano! Quoi qu'il en soit, il faut le flatter; autrement toutes ses préférences seront pour Didier.

LÉONOR.—Ah! il les mérite mieux que moi, je le sens.

Mme BEAUMONT.—Que dites-vous, Léonor? Rendez-vous plus de justice. C'est bien peu vous connaître. Et quelle serait votre destinée! Un homme sait toujours faire son chemin dans le monde. Mais une femme, quelle ressource peut-elle avoir?

LÉONOR.—Il est vrai. Vous me faites sentir par-là que j'aurais dû apprendre des choses plus utiles que le dessin, la danse et la musique.

Mme BEAUMONT.—Que vous êtes folle! Avec la fortune que vous pouvez espérer, qu'est-ce qu'une jeune demoiselle doit désirer de plus que des talens agréables pour briller dans la société? Il ne s'agit* que d'intéresser Mr. Verteuil en votre faveur. Avec des attentions et des complaisances, nous en ferons ce qu'il nous plaira.

SCÈNE VII.

Mme BEAUMONT, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE.—Mademoiselle, monsieur Dupas vous attend pour vous donner leçon.

Mme Beaumont.—Dis-lui de monter ici. (Finette *sort.*)

Léonor.—Non, ma tante, renvoyez-le, je vous en prie. Si j'allais encore déplaire à Mr. Verteuil!

Mme Beaumont.—Comment donc! il faut qu'il vous voie danser. Vous dansez avec tant de grâce! Vous lui tournerez la tête, j'en suis sûre. (*Elle va à la porte.*) Entrez, entrez, Mr. Dupas.

Scène VIII.

Mme Beaumont, Léonor, Mr. Dupas.

Mme Beaumont, *à* Mr. Dupas.—N'est-il pas vrai, monsieur, que ma nièce danse à merveille?

Mr. Dupas, *en s'inclinant.*—A merveille, madame, à merveille.

Mme Beaumont.—Son tuteur assistera peut-être à la leçon. Songez, monsieur, à faire briller le talent de Léonor de tout son éclat.

Mr. Dupas.—Oui, madame, et le mien aussi, je vous en réponds. (Mr. Verteuil *paraît.*)

Scène IX.

Mme Beaumont, Mr. Verteuil, Léonor, Mr. Dupas.

Mme Beaumont, *prenant* Mr. Verteuil *par la main.*—Venez vous asseoir à mon côté, Mr. Verteuil. Je veux que vous voyiez danser Léonor. C'est un vrai zéphir. Mr. Dupas, cette allemande nouvelle de votre composition.

Léonor.—Mais je ne la danserai pas toute seule.

Mme Beaumont.—Mr. Dupas la dansera avec vous, je vais la frédonner. N'ayez pas peur ; je vous conduirai bien.

Mr. Verteuil.—Permettez-moi, madame, de demander de préférence un menuet.

Mr. Dupas.—Je ne pourrai y mettre beaucoup de grâces, s'il faut que je joue en même temps.

Mr. Verteuil.—Ce n'est pas de vos grâces qu'il s'agit, monsieur ; c'est de celles de Léonor.

Mr. Dupas.—Comme il vous plaira, monsieur. Allons, mademoiselle. (Léonor *danse le menuet.* Mr. Dupas *la suit en jouant de sa pochette. Il s'interrompt de temps en temps pour lui dire :*) Portez votre tête plus haute. . . . Les épaules effacées. . . . Déployez mollement vos bras. . . . En cadence. . . . Un air noble, voyez-moi.

Mr. Verteuil, *quand le menuet est fini.*—Fort bien, Léonor, fort bien. (*à* Mr. Dupas.) Monsieur, votre leçon est finie pour aujourd'hui. (Mr. Dupas *fait un salut profond à la compagnie, et se retire.*)

Léonor, *bas à* Mme Beaumont.—Eh bien ! ma tante ; vous voyez les grands compliments que j'ai reçus ?

Mme Beaumont.—Quoi ! Mr. Verteuil, vous n'êtes pas enchanté, ravi, transporté ? Vous n'y avez sûrement pas fait attention, ou vous êtes encore si fatigué de votre voyage. . . .

Mr. Verteuil.—Pardonnez-moi, madame, j'ai déjà marqué ma satisfaction à Léonor. Mais voulez-vous que j'aille m'extasier sur un pas de danse ? Je réserve mon enthousiasme pour des perfections plus dignes de l'exciter.

SCÈNE X.

Mme BEAUMONT, Mr. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *s'élançant dans le salon, court vers* Mr. VERTEUIL, *lui saute au cou, et l'embrasse avec tendresse.*— O mon cher Mr. Verteuil, mon tuteur, mon père, quelle joie j'ai de vous voir.

Mme BEAUMONT.—Que veut dire cette pétulance ! Est-ce qu'il faut étouffer ses amis ?

Mr. VERTEUIL.—Laissez-le faire, madame. Les transports de sa joie me flattent bien plus que des révérences froides et compassées. Venez, mon cher Didier, que je vous presse contre mon cœur. Quels doux souvenirs vous me rappellez. Oui, les voilà, ces traits nobles, et cette figure aimable qui distinguaient votre père.

Mme BEAUMONT.—Pourquoi n'avoir pas mis votre habit neuf et votre gilet de velours ? On ne fait pas des visites en gilet rond.

DIDIER.—Mais, ma tante, pour m'habiller il m'aurait fallu perdre au moins un quart-d'heure, et je n'aurais jamais eu la patience d'attendre.

Mr. VERTEUIL.—J'aurais eu bien du regret aussi, je l'avoue, de voir un quart-d'heure plus tard cet excellent enfant.

Mme BEAUMONT.—Eh bien ! monsieur, vous n'avez donc rien à nous dire, à votre sœur ni à moi ? Vous ne nous avez pas seulement souhaité le bonjour.

DIDIER.—Daignez me pardonner, ma chère tante, j'étais si joyeux d'embrasser mon tuteur. (*à* LÉONOR,

en lui tendant la main.) Tu ne m'en veux pas, Léonor !

LÉONOR, *sèchement.*—Non, monsieur.

Mr. VERTEUIL.—Veuillez l'excuser, madame, à ma considération. Je serais fâché d'être pour lui un sujet de reproche.

Mme. BEAUMONT, *à part.*—Je n'y saurais tenir* plus long-temps. (*à* Mr. VERTEUIL.) Voulez-vous bien permettre, monsieur ? J'aurais quelques ordres à donner à la maison.

Mr. VERTEUIL.—Ne vous gênez pas, madame, je vous en supplie.

Mme. BEAUMONT, *bas à* LÉONOR.—Est-ce que vous voulez être témoin de leur insupportable entretien ! (*Haut.*) Suivez-moi, Léonor ; j'ai besoin de vous.

LÉONOR.—Non, ma tante, je resterai avec Mr. Verteuil, s'il a la bonté de me le permettre.

Mr. VERTEUIL.—Très-volontiers, mon enfant. (Mme. BEAUMONT *sort avec un air de dépit.*)

SCÈNE XI.

Mr. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

Mr. VERTEUIL.—Eh bien ! mon cher Didier, est-on content de vous dans votre pension ?

DIDIER.—C'est à mon maître de vous le dire. Je ne me crois pourtant pas mal dans son amitié.

Mr. VERTEUIL.—Quelles sont à présent vos études ?

DIDIER.—Le grec et le latin, d'abord ; ensuite la géographie, l'histoire et les mathématiques.

LÉONOR, *à part.*—Voilà bien des choses dont je savais à peine le nom.

Mr. VERTEUIL.—Et y faites-vous quelques progrès ?

DIDIER.—Oh ! plus j'apprends, plus je vois que j'ai encore à m'instruire. Je ne suis pas le dernier de mes camarades, cependant.

Mr. VERTEUIL.—Et le dessin, la danse, la musique ?

DIDIER.—De tout cela un peu aussi. Je m'applique davantage dans cette saison à la musique et au dessin, parce que notre maître dit qu'il ne faut pas faire trop d'exercice dans l'été. En revanche, pendant l'hiver, je pousse plus vigoureusement la danse, parce que l'exercice convient mieux alors.

Mr. VERTEUIL.—Voilà qui me paraît fort bien entendu.

DIDIER.—D'ailleurs je ne peux pas y donner beaucoup de temps. Je ne m'en occupe guère que dans mes heures de récréation, ou après avoir fini mes devoirs. L'essentiel, selon notre maître, est de former mon cœur et d'enrichir mon esprit de belles connaissances, pour vivre honorablement dans le monde, me rendre utile à mon pays et à mes semblables, et devenir heureux moi-même par ce moyen.

Mr. VERTEUIL, *le prenant dans ses bras.*—Embrassez-moi, mon cher Didier.

LÉONOR, *à part.*—Si c'est là l'essentiel, ma tante l'a bien négligé.

DIDIER.—Oh ! mon cher Mr. Verteuil, je ne suis pas tout-à-fait si bon que vous l'imaginez peut-être.

Mr. VERTEUIL.—Comment cela, mon ami.

DIDIER.—Je suis un peu étourdi, un peu dissipé. Par exemple, je brouille quelquefois mes heures, et je fais dans l'une ce que j'aurais dû faire dans l'autre. J'ai de la peine à me corriger de quelques mauvaises habitudes; et je retombe par légèreté dans des fautes qui m'ont causé dix fois du repentir.

Mr. VERTEUIL.—Et y retomberez-vous encore?

DIDIER.—Vraiment non, si j'y pense; mais j'oublie presque toujours mes bonnes résolutions.

Mr. VERTEUIL.—Je suis fort aise, mon ami, que vous remarquiez vous-même vos défauts. Reconnaître ses défauts est le premier pas vers le bien. Qu'en pensez-vous Léonor?

LÉONOR.—Je pense que je ne suis ni étourdie ni dissipée; et que je n'ai pas les défauts de mon frère.

Mr. VERTEUIL.—D'autres, peut-être?

LÉONOR.—Ma tante ne m'en a jamais rien dit.

Mr. VERTEUIL.—Elle devrait être la première à les apercevoir. Mais la tendresse nous aveugle quelquefois sur les imperfections de nos amis. Je ne dis pas cela pour vous fâcher.

LÉONOR, *à part.*—Quel homme détestable! il flatte mon frère; et il n'a que des choses désagréables à me dire.

Mr. VERTEUIL.—Restez ici, mes enfans, je vais voir si mon domestique a tiré mes effets de la valise. J'ai quelque chose pour vous, et je serai bientôt de retour. (*Il sort.*)

DIDIER.—Oui, oui, nous vous attendrons. Ne tardez pas long-temps.

SCÈNE XII.

LÉONOR, DIDIER.

LÉONOR.—Il peut garder ses cadeaux. Ce sont de belles choses, je crois, qu'il nous apporte.

DIDIER.—Que dis-tu, Léonor ? Tout ce que tu as dans ton appartement et sur ta personne ne te vient-il pas de notre cher bienfaiteur ? Ah ! quand il ne me donnerait qu'une bagatelle, je serais toujours sensible à sa bonté.

LÉONOR.—Non, je suis si dépitée contre lui, contre moi, contre ma tante ! . . . . je crois que je battrais tout l'univers.

DIDIER.—Comment ! et moi aussi ? Qu'as-tu donc, ma pauvre sœur ? (*Il lui prend la main.*)

LÉONOR.—Si tu avais été aussi maltraité !

DIDIER.—Toi, maltraitée ? Et par qui ? Ma tante ne te laisse pas prendre l'air de peur de t'enrhumer, et je crois qu'elle mettrait volontiers la main sous tes pieds, pour t'empêcher de toucher la terre.

LÉONOR.—Oui, mais Mr. Verteuil. C'est un homme si grossier !

DIDIER.—Comme tu parles, ma sœur ? Il est, au contraire, si indulgent, si bon !

LÉONOR.—Je n'ai rien fait à sa fantaisie : mon chant, mon dessin, ma danse, tout cela n'est rien pour lui ; il méprise ce que je sais, et me parle de choses essentielles que j'aurais dû apprendre.

DIDIER.—Et bien, ma sœur, je crois qu'il a raison.

LÉONOR.—Il a raison ? Et ma tante, elle a tort,

n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il entend par ses choses essentielles ?

DIDIER.—Je puis te le dire sans être bien savant.

LÉONOR.—Oh oui ! toi, qu'est-ce donc ?

DIDIER.—Dis-moi, Léonor, lis-tu quelquefois ?

LÉONOR.—Sans doute, quand j'ai le temps.

DIDIER.—Et que lis-tu alors ?

LÉONOR.—Des comédies pour aller au spectacle, ou un gros recueil de chansons pour les apprendre par cœur.

DIDIER.—Vraiment, voilà de bonnes lectures pour ton âge ! Crois-tu qu'il n'y ait pas de livres plus instructifs ?

LÉONOR.—Quand il y en aurait, où trouver un moment pour les lire ? ma toilette du matin et mon déjeuner m'occupent jusqu'à dix heures. Ensuite, vient le maître de danse jusqu'à onze ; après lui le maître de dessin. Nous dînons. A quatre heures ma leçon de musique ; puis je m'habille pour le soir ; puis nous allons faire des visites, ou nous en recevons ; et puis nous voilà au bout de la journée.

DIDIER.—Est-ce tous les jours la même chose ?

LÉONOR.—Sans contredit.

DIDIER.—Oh bien ! mon maître a des filles, grandes à-peu-près comme toi ; mais leur temps est tout autrement partagé que le tien.

LÉONOR.—Comment donc, mon frère ?

DIDIER.—D'abord à six heures, l'été, à sept heures l'hiver, elles sont habillées pour toute la journée.

LÉONOR.—Elles ne dorment donc point, ou elles sont assoupies dans la journée

DIDIER.—Elles sont plus éveillées que toi. C'est qu'elles se couchent à neuf heures.

LÉONOR.—A neuf heures au lit ?

DIDIER.—Sûrement, pour se lever de bonne heure le lendemain. Tandis que tu dors encore, elles ont déjà reçu des leçons de géographie, d'histoire et de calcul. A dix heures, elles prennent l'aiguille jusqu'à diner, ou elles s'occupent avec leur mère de tous les détails de la maison.

LÉONOR, *d'un air de mépris.*—Est-ce qu'on en veut faire des femmes de charge ou des couturières ?

DIDIER.—J'espère qu'une si bonne éducation leur procurera un sort plus heureux. Mais ne doivent-elles pas savoir commander aux domestiques, ordonner un repas, conduire un ménage ?

LÉONOR.—Et l'après-midi s'occupent-elles encore ?

DIDIER.—Pourquoi non ? Elles ont leur écriture et leur musique. Le soir, on se rassemble autour d'une table, et l'une d'elles lit à haute voix "*les Conversations d'Émilie,*" *ou* "*le Théâtre d'Éducation,*" tandis que les autres travaillent au linge du ménage, ou à leurs ajustemens.

LÉONOR.—Elles ne prennent donc jamais de récréation ?

DIDIER.—Que dis-tu ? Elles s'amusent mieux que des reines. Tous ces travaux sont entremêlés de petits jeux, d'entretiens agréables. Elles rendent aussi et reçoivent quelquefois des visites ; mais toujours leur sac à ouvrage à la main. Je ne les ai jamais vues oisives un moment.

Léonor.—Ah ! c'est apparemment ce qu'entendait Mr. Verteuil. Ma tante dit cependant que c'est une éducation commune, qui ne convient qu'à des enfans de bourgeois.

Didier.—Oui, comme nous le sommes. Mais même si elles possédaient une fortune immense ; ces instructions-là ne leur seraient pas inutiles. Il faut bien qu'elles connaissent le travail d'une maison, pour le faire exécuter par leurs domestiques. Si elles n'y entendent rien, tout le monde s'accordera pour les tromper ; et plus elles seront riches, plutôt elles seront ruinées.

Léonor.—Tu m'épouvantes, mon frère. J'ignore absolument tout cela. A peine sais-je manier une aiguille. Cependant, je viens d'apprendre que nous n'avons rien que ce que nous tenons de Mr. Verteuil.

Didier.—Tant pis, ma chère Léonor ; car s'il venait à nous abandonner, ou si nous avions le malheur de le perdre. . . . Mais peut-être que ma tante est riche ?

Léonor.—Oh ! non, elle ne l'est pas, elle me l'a dit tout-à-l'heure. A peine aurait-elle de quoi vivre elle-même. Que deviendrions-nous tous les deux ?

Didier.—Je serais un peu embarrassé d'abord. Mais je mettrais ma confiance en Dieu, et j'espère qu'il ne m'abandonnerait pas. Il se trouve toujours des personnes généreuses dont nous gagnons l'amitié par nos talens, et qui se font un plaisir de nous employer. Par exemple, dans quelques années, lorsque je serais un peu plus avancé dans ce que j'apprends, je pourrais montrer à des enfans moins instruits que moi, ce que je saurais.

Je m'instruirais tous les jours davantage; et avec du courage et de la conduite, l'habitude du travail et de l'application, on s'ouvre tôt ou tard un chemin pour arriver à la fortune.

Léonor.—Et moi, à quoi me serviraient mon chant et ma musique, mon dessin et ma danse ? Je mourrais de misère avec ces vaines perfections.

Didier.—Voilà pourquoi notre tuteur demandait si l'on ne t'avait pas fait apprendre des choses plus utiles que celles qui ne servent qu'au plaisir et à l'agrément.

Léonor.—Oui, et quelquefois au chagrin ; car lorsque je danse, ou que je fais de la musique dans la société, si l'on ne me donne pas autant de louanges que je m'en crois digne, je suis d'une humeur. . . . .Je t'avouerai que je m'y ennuie aussi fort souvent.

Didier.—Et de quoi vous entretenez-vous donc ?

Léonor.—De modes, de parure, de comédies, de promenade, d'histoires de la ville. Nous répétons dans une maison ce que nous avons appris dans l'autre; mais tout cela est bientôt épuisé.

Didier.—Je le crois. Ce sont des sujets bien pauvres, quand on pense à tout ce que la nature offre d'admirable à nos yeux, et à tout ce qui se passe autour de nous dans la grande société de l'univers. Voilà les objets dignes de nous occuper, et qui peuvent nous apprendre à réfléchir sur nous-mêmes.

Léonor.—Tu viens de m'en convaincre. Quoique plus jeune de deux ans, tu es déjà bien plus formé que moi. Oh ! combien ma tante a négligé de choses utiles dans mon éducation !

SCÈNE XIII.

Mme BEAUMONT, LÉONOR, DIDIER.

Mme BEAUMONT, *qui a entendu les dernières paroles de* LÉONOR.—Et quelles sont donc les choses utiles que j'ai négligées dans votre éducation, petite ingrate? Mais je m'aperçois que c'est ce vaurien de Didier. . . .

DIDIER.—Votre serviteur très-humble, ma chère tante; je vais rejoindre Mr Verteuil dans son appartement. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

Mme BEAUMONT, LÉONOR.

Mme BEAUMONT.—Ce petit coquin! Son tuteur une fois parti, qu'il s'avise de remettre le pied dans ma maison! Mais qu'est-ce donc qu'il vous a conté pour vous faire croire que votre éducation était négligée.

LÉONOR.—Cela est pourtant vrai, ma tante. Les connaissances essentielles qu'une jeune personne bien élevée doit posséder, m'en avez-vous fait instruire?

Mme BEAUMONT.—Eh! ma chère Léonor! que manque-t-il à vos perfections; vous qui êtes la fleur de toutes nos jeunes demoiselles?

LÉONOR.—Oui, je sais les choses qui ne sont propres qu'à inspirer de la vanité; mais celles qui ornent l'esprit, la géographie, l'histoire, le calcul, en ai-je seulement une idée?

Mme BEAUMONT.—Tout cela n'est que pédanterie, mon enfant. Je serais au désespoir de vous avoir fait rompre la tête de ces balivernes; elles ne sont bonnes

tout au plus, que pour un écolier de latin. Avez-vous jamais entendu rien de pareil dans les cercles de femmes où je vous mène ?

LÉONOR.—J'en conviens. Mais pourquoi du moins ne m'avoir pas fait connaître les travaux dont une personne de mon sexe doit s'occuper ? Sais-je manier l'aiguille ? Serais-je en état de conduire un ménage ?

Mme BEAUMONT.—Aussi n'ai-je pas voulu faire de vous une marchande de modes, ni une cendrillon.

LÉONOR.—Mais si nous venions* à perdre Mr. Verteuil, si je tombais dans la misère, quelles seraient mes ressources pour gagner ma vie ?

Mme BEAUMONT.—Oh ! s'il ne tient* qu'à cela, je puis d'un seul mot calmer vos inquiétudes. L'argent ne vous manquera jamais. Vous nagerez dans l'abondance. J'ai si bien tourmenté Mr. Verteuil pour qu'il vous fît son héritière, qu'il va faire aujourd'hui son testament en votre faveur. Mais le voici qui vient lui-même. Je vous laisse avec lui. Il veut vous instruire de ses dispositions. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

Mr. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *courant à* LÉONOR.—Tiens, tiens, ma sœur ! regarde. (*Il lui fait voir une montre.*)

LÉONOR.—Comment ! une montre d'or !

DIDIER.—Oui, comme tu vois. O Mr. Verteuil ! je suis transporté de plaisir. Permettez-vous que j'aille la faire voir à mon maître ? Je cours, et je reviens comme le vent.

Mr. Verteuil.—Je le veux bien. Dites-lui que je ne vous l'ai pas donnée pour flatter puérilément votre vanité, mais pour vous apprendre à distinguer les heures de vos exercices, et vous empêcher de les confondre.

Didier.—Oh ! cela ne m'arrivera plus maintenant.

Mr. Verteuil.—Demandez-lui congé pour la journée, et annoncez-lui ma visite dans l'après-midi.

Didier.—Fort bien, fort bien. (*Il sort en courant.*)

Scène XVI.

Mr. Verteuil, Léonor, *qui paraît triste et pensive.*

Mr. Verteuil.—Qu'avez-vous donc, ma chère Léonor ? Pourquoi cet air abattu ?

Léonor.—Ce n'est rien, monsieur, rien du tout.

Mr. Verteuil.—Êtes-vous fâchée de ce que votre frère a une montre ?

Léonor.—Elle lui durera long-temps, je crois ! Il saura bien comment la gouverner !

Mr. Verteuil.—Je viens de lui en apprendre la manière, et ce n'est pas difficile. Vous savez qu'il en avait grand besoin.

Léonor, *d'un ton ironique.*—Certainement je n'en ai pas besoin, moi.

Mr. Verteuil.—Je l'ai pensé. Il y a une pendule dans la maison.

Léonor.—Cependant mes égales ont aussi des montres dans notre société.

Mr. Verteuil.—Tant mieux, vous pourrez leur demander l'heure qu'il est.

LÉONOR.—Et quand les autres me le demanderont à moi, je pourrai leur dire que je n'en sais rien.

Mr. VERTEUIL.—Léonor! Léonor! vous êtes une petite envieuse; mais pour vous faire voir que je ne vous ai pas oubliée. . . . (*Il lui donne un étui.*)

LÉONOR, *en rougissant.*—O monsieur Verteuil!

Mr. VERTEUIL.—Eh bien! vous ne savez pas l'ouvrir! (*Il l'ouvre lui-même, et en tire des boucles d'oreilles de diamans.*) Êtes-vous contente à présent?

LÉONOR.—Oh! si vous étiez aussi content de moi!

Mr. VERTEUIL.—Je ne puis vous cacher que je ne le suis pas tout-à-fait. Nous voilà seuls. Il faut que je vous parle avec franchise. Votre chère tante n'a rien épargné pour vous procurer des talens agréables. Je reconnais, à ces soins, son goût et sa tendresse. J'aurais seulement désiré qu'elle se fût occupée de vous en donner en même temps de plus solides.

LÉONOR.—Mon frère me l'a déjà fait sentir; mais qui pourrait m'instruire de ce que j'ignore?

Mr. VERTEUIL.—Je connais une digne personne qui prend en pension de jeunes demoiselles, pour les former dans tout ce qui convient à votre âge et à votre sexe.

LÉONOR.—Ma tante m'a pourtant dit que vous me mettriez en état de n'en avoir pas besoin.

Mr. VERTEUIL.—J'entends! Eh bien! je vous laisse la liberté de suivre le genre de vie qu'elle vous a fait prendre, puisqu'il s'accorde avec vos goûts. Reposez-vous sur ma tendresse. Après ma mort vous posséderez tous mes biens.

LÉONOR.—Tous vos biens, monsieur Verteuil?

Mr. Verteuil.—Oui, Léonor. Hélas! je crains qu'ils ne puissent encore suffire pour vous empêcher de vivre dans la misère.

Léonor.—Que me dites-vous?

Mr. Verteuil.—Êtes-vous en état de vous rendre à vous-même le plus léger service? de travailler de vos mains, et je ne dis pas à la moindre partie de votre parure, mais à vos premiers vêtemens?

Léonor.—Je ne l'ai jamais appris.

Mr. Verteuil.—Il vous faudra donc sans cesse autour de vous une foule de personnes pour suppléer à votre ignorance, et à votre paresse. Êtes-vous assez riche pour les soudoyer?

Léonor.—Vous m'avez dit que non, monsieur Verteuil.

Mr. Verteuil.—D'ailleurs, quand viendra l'âge de vous établir, quel est l'homme raisonnable qui vous prendrait pour des talens frivoles, inutiles à son bonheur? Vous ne pourrez être recherchée que par rapport à la fortune dont vous apporterez la possession avec votre main. Ainsi je me vois de plus en plus dans la nécessité de vous assurer la mienne.

Léonor.—Mais, mon frère?

Mr. Verteuil.—Il faudra bien qu'il se contente de ce que je ferai pour lui pendant ma vie, et de ce que vous voudrez bien faire vous-même en sa faveur après ma mort. Qu'il s'instruise dans tous les moyens honorables de se former un état. Je lui en ai donné un exemple; il n'a qu'à le suivre. Je vous laisse réfléchir sur mes intentions. Je veux les communiquer à votre frère aussitôt qu'il sera de retour. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

LÉONOR.

LÉONOR, *seule.*—Oh ! quelle joie ! héritière de tous les biens de Mr. Verteuil ! Voilà ce que ma tante désirait avec tant d'ardeur. Je voudrais bien savoir ce que va dire mon frère. Il sera jaloux. Mais je ne l'oublierai pas certainement, pourvu qu'il me reste encore quelque chose après tous mes besoins. J'entends Mr. Verteuil qui revient avec lui. Je vais me cacher dans ce cabinet pour les écouter. (*Elle sort sans être aperçue de* Mr. VERTEUIL *ni de son frere.*)

SCÈNE XVIII.

Mr. VERTEUIL, DIDIER.

Mr. VERTEUIL.—Votre maître est donc bien aise que je vous aie fait ce cadeau ?

DIDIER.—Oui, mon cher tuteur, il en est enchanté ; mais pour moi, cela me fait de la peine à présent.

Mr. VERTEUIL.—En quoi donc, mon ami ?

DIDIER.—La pauvre Léonor ! Elle est peut-être fâchée de ce que j'ai une montre, et de ce qu'elle n'en a point. Je ne voudrais pas vous paraître indifférent pour vos bienfaits ; mais si j'osais vous prier. . . .

Mr. VERTEUIL.—Généreux enfant ! soyez tranquille. Elle a reçu des boucles d'oreilles qui valent deux fois votre montre.

DIDIER.—O mon cher Mr. Verteuil ! combien je vous remercie !

Mr. Verteuil.—Et je ne bornerai pas à ces bagatelles les témoignages de mon amitié.

Didier.—Ah, tant mieux ! tant mieux !

Mr. Verteuil.—Je vois avec regret que son éducation n'est propre qu'à lui préparer des chagrins.

Didier.—Oui, ma chère tante imagine qu'un peu de dessin, de danse et de musique est tout ce qu'il y a de nécessaire dans le monde pour être heureux.

Mr. Verteuil.—C'est à ces frivoles agrémens qu'elle sacrifie le soin de cultiver son esprit, et d'inspirer à son cœur les vertus qui peuvent seules lui attirer une véritable considération. Comme la raison de Léonor a été négligée, elle se contente aujourd'hui de quelques malins applaudissemens par lesquels on se joue de sa vanité. Mais lorsque, dans le progrès des années, elle verra combien d'instructions utiles, et quel temps précieux elle a perdus, c'est alors qu'elle rougira d'elle-même, et qu'elle maudira ses lâches flatteurs, qui paieront sa haine par leurs railleries et leurs mépris.

Didier.—Oh, Monsieur, vous me faites frémir pour elle.

Mr. Verteuil.—Et puis, qui voudra se charger d'une femme remplie d'orgueil et dépourvue de connaissances ; qui, loin de pouvoir établir l'ordre et l'économie dans une maison, renverserait la fortune la mieux assurée, par le goût du luxe et une profonde incapacité ; également indigne de l'estime de son époux, de l'attachement de ses amis et du respect de ses enfans ? Il faudra donc qu'elle demeure sur la terre, étrangère à tout ce qui l'entoure. Que deviendra-t-elle alors sans mes secours !

DIDIER.—Oh ! je vous en conjure, ne lui retirez pas vos bontés !

Mr. VERTEUIL.—Non, je veux au contraire assurer dès aujourd'hui son destin.

DIDIER.—Oui, mon cher Mr. Verteuil, procurez-lui une éducation plus soignée. Elle ne manque point d'intelligence, et j'ose vous répondre de la bonté de son cœur.

Mr. VERTEUIL.—Je le voudrais ; mais dans son amollissement pourra-t-elle adopter des principes plus sévères ? Non, je vois qu'il vaut mieux m'occuper d'elle pour le temps où je ne serai plus.

DIDIER.—Ne me parlez point de ce malheur, je vous prie ; les larmes me viennent aux yeux d'y penser. Non ; vous vivrez encore long-temps pour notre avantage. Le Ciel ne voudra pas nous ravir si tôt un second père.

Mr. VERTEUIL.—Je suis sensible à votre tendresse ; mais la prévoyance de la mort n'en avance point le moment fatal. Le sort de votre sœur me cause de plus vives inquiétudes. Enfin, j'ai résolu de lui laisser tout ce que je possède, pour qu'elle ait au moins de quoi se préserver de l'indigence.

DIDIER, *lui prenant la main.*—Oh ! je vous en remercie mille et mille fois. Combien je me réjouis ! Irai-je lui annoncer cette heureuse nouvelle ? Mais non, il vaut mieux qu'elle l'ignore. Qu'elle apprenne d'abord des choses utiles, comme si elle devait vivre de son travail. Elle en saura gouverner plus sagement sa

fortune. O ma chère sœur, je puis donc espérer de te voir héureuse!

Mr. Verteuil.—Vous êtes un bien digne enfant! Votre raison ne me charme pas moins que votre générosité. Venez, mon cher Didier, que je vous embrasse. Moi, ne vous rien laisser, et donner tout à votre sœur! Comment pourrais-je commettre une telle injustice? Cette pensée était loin de mon esprit. Je voulais seulement vous mettre à l'épreuve. C'est vous qui serez mon héritier universel; et je cours faire mon testament à votre avantage.

Didier.—Non, non, monsieur Verteuil, gardez vos premières intentions. Laissez tout à ma sœur. J'en deviendrai plus studieux et plus appliqué. J'acquerrai des talens utiles; je serai honnête homme. Avec cela, je ne suis pas inquiet de mon avancement.

Mr. Verteuil.—Rassurez-vous quant à Léonor: je lui laisserai un petit legs, pour qu'elle ne manque jamais du nécessaire.

Didier.—Eh bien, faisons un échange. Le petit legs à moi, comme un souvenir de votre amitié, et le reste pour ma sœur.

Scène XIX.

Mr. Verteuil, Didier, Léonor, *qui s'élance hors du abinet, et court se jeter au cou de son frère.*

Léonor.—O mon frère! mon cher Didier! ai-je mérité de ta part?....

Didier.—Tout, ma chère Léonor, si tu veux répondre à mes souhaits et à ceux de notre digne bienfaiteur.

LÉONOR.—Oui, je le ferai, je le ferai. Je vois combien la différence de notre éducation a élevé ton âme au-dessus de la mienne, quoique je sois l'aînée. Disposez de moi, monsieur Verteuil, selon votre amitié. Je veux aussi m'instruire, et prendre mon frère pour modèle.

Mr. VERTEUIL.—Vous ferez votre bonheur si vous persistez dans cette sage résolution. Mais d'où naît ce changement dans vos idées?

LÉONOR.—Ah! je viens d'entendre les vœux de Didier. Son noble désintéressement, son sacrifice généreux; j'ai tout entendu. Je n'ai plus contre lui aucun sentiment de jalousie. Il sera toujours mon guide et mon meilleur ami.

DIDIER.—Oui, ma sœur, je veux l'être: j'en ferai toute ma gloire, tout mon plaisir.

Mr. VERTEUIL.—De quels doux sentimens vous me pénétrez l'un et l'autre! O mes chers amis! je ne sens plus de regret d'être privé d'enfans. Vous m'en tiendrez lieu désormais, car j'éprouve pour vous l'affection la plus tendre. Je crois voir votre père qui, du haut du ciel, tressaille de joie de m'avoir laissé ces gages de sa tendresse. (LÉONOR *et* DIDIER *lui serrent les mains, et les arrosent de larmes.*)

LÉONOR.—Ne perdons pas un moment, mon cher bienfaiteur. Où est la personne dont vous m'avez parlé pour une meilleure éducation?

Mr. VERTEUIL.—Je vous la ferai bientôt connaître. Je me propose de passer encore quelques jours auprès de vous, pour préparer de loin l'esprit de votre tante à

seconder mes desseins. Il faut être bien attentifs à ne pas l'offenser : elle mérite toujours vos respects et votre reconnaissance. Elle s'est méprise, Léonor, sur le véritable objet de votre bonheur ; mais ses plus vifs désirs n'en étaient pas moins de vous rendre heureuse.

Léonor.—Oui, je le sens ; mais je renonce dès aujourd'hui à toutes les futilités dont elle m'avait occupée. Plus de musique, de danse, ni de dessin.

Mr. Verteuil.—Non, ma chère amie ; cultivez toujours ces talens aimables. Songez seulement qu'ils ne forment pas tout le mérite d'une femme. Ils peuvent la faire recevoir avec agrément dans la société, la délasser des travaux de sa maison, et lui en faire aimer le séjour, ajouter un lien de plus à l'attachement de son mari, la guider dans le choix des maîtres qu'elle donne à ses enfans, et accélérer leur progrès. Ils ne sont dangereux pour elle que lorsqu'ils lui inspirent une vanité ridicule, qu'ils lui donnent le goût de la dissipation et du mépris pour les fonctions essentielles de son état. Ce sont des fleurs dont il ne faut pas ensemencer tout son domaine, mais qu'on peut élever, pour ses plaisirs, à côté du champ qui produit d'utiles moissons.

CHARLES SECOND.

PERSONNAGES.

CHARLES (STUART) II.
LE COMTE DE DERBY.
LORD WINDHAM.
LADY MARIE, *sa mère.*
LADY SOPHIE, *sa femme.*
HENRI, *son fils.*
ELIZABETH, *sa fille.*
CROMWELL, *général de l'armée du parlement.*
LUKE, *capitaine de l'armée du parlement.*
PEMBEL, TALGOL, *soldats.*
POPE, THOMAS, JACQUES, *domestiques de* LORD WINDHAM.

ACTE I.

Le théatre représente une forêt. Il n'est pas encore jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES *vêtu de simples habits de paysan, est caché dans le feuillage d'un chêne.* LE COMTE DE DERBY, *déguisé sous le même habillement, sort du milieu des broussailles, et s'avance vers le roi.*

DERBY.—Sire, le temps n'est pas encore venu de quitter votre retraite. Les soldats du parlement continuent de rôder autour de la forêt. Nous pourrions a chaque pas tomber entre leurs mains.

CHARLES.—Derby, je me sens assez de courage pour

résister à la douleur ; mais je suis brisé de fatigues et de souffrances. J'ai déja passé vingt heures dans cette situation déplorable. Il m'est impossible de la supporter plus long-temps.

Derby.—Sire, je vous en conjure, souffrez ces incommodités passagères, plutôt que de devenir la proie de vos ennemis. Ils seraient impitoyables. Notre malheur, en les enivrant de leurs succès, n'a fait qu'irriter leur barbarie. Elle se déchargerait tout entière sur vous. Bientôt, je l'espère, nous irons chercher un asile plus commode et moins dangereux.

Charles.—Le soleil ne doit pas tarder à paraître. Si les ténèbres vous ont semblé si peu favorables pour nous sauver, la lumière du jour nous sera bien plus contraire. Et comment pourrai-je attendre la nuit prochaine dans l'état où je suis ? L'âme s'arme en vain de ses forces, quand le corps perd les siennes.

Derby.—Je sens doublement tous les maux que vous devez souffrir. Je voudrais pouvoir vous les épargner au prix de ma vie ; mais la destinée est au-dessus de nos volontés. Elle impose des lois ; le courage est de s'y soumettre. Je m'immolerais moi-même pour vous conserver ; cependant, vous l'avouerai-je, sire ? il m'en coûterait moins de vous perdre ici sous mes yeux, que de vous voir tomber au pouvoir des rebelles, pour orner leur triomphe insolent. J'entends venir des soldats. Dérobez-vous à leurs regards. Dès qu'ils seront passés, je reviendrai près de vous. (*Il retourne dans les broussailles.*)

Charles.—Eh bien ! fidèle Derby, je suivrai vos conseils. Je saurai souffrir, dût l'épuisement de mes

forces me faire tomber sans vie au pied de cet arbre. (*Il se cache entre les branches.*)

Scène II.

Talgol, Pembel, *soldats de* Cromwell.

Talgol.—Ne serait-il pas mieux de nous reposer ici jusqu'au jour ?

Pembel.—Pourquoi s'arrêter ? Nous serons bien plus à notre aise, les coudes sur la table, dans la première auberge.

Talgol.—Prenez les devans, si vous voulez. Tout le monde est encore dans le sommeil. Au lieu d'aller perdre mon temps à frapper aux portes, je vais m'étendre ici. (*Il se couche sous le chêne où le roi se tient caché.*)

Pembel.—Du haut de cet arbre, vous pourriez voir le jour prêt à poindre là-bas entre les collines. Entendez-vous les premiers chants du coq, le réveil-matin du paysan ? nons trouverons toutes les maisons prêtes à s'ouvrir. Allons, levez-vous, marchons.

Talgol.—Ce que j'ai une fois résolu, je l'exécute.

Pembel.—Il ne tiendrait qu'à moi d'en dire autant, et il faudrait nous séparer. Je ne change pas plus que vous dans mes résolutions ; ma barbe le témoigne. Jusqu'à ce que Stuart soit entre nos mains, j'ai juré que le rasoir n'y toucherait pas. Voyez comme elle est déja longue.

Talgol.—Une barbe est plus facile à supporter que la fatigue.

Pembel.—N'avez-vous pas de honte d'être fatigué dans une poursuite qui peut faire votre fortune.

TALGOL.—Je n'en voudrais pas à ce prix.

PEMBEL.—C'est que vous n'êtes pas encore tout-à-fait éclairé. Je puis vous prouver, moi, qu'il est impie à des élus de se laisser abattre par un peu de lassitude, lorsqu'il s'agit des ordres du Ciel.

TALGOL.—Il ne m'a rien ordonné. Je n'ai pas juré par ma barbe de livrer Stuart. S'il faut le dire, quel droit avez-vous sur lui ?

PEMBEL.—Le droit de la bonne cause. Comment un profane peut-il dominer sur les élus ? Nous marchions hors des voies du ciel. Il nous a donné, dans sa colère, un tyran armé d'une verge de fer. Maintenant que nous sommes éclairés, il nous donne la puissance de briser la verge dont il nous a châtiés si long-temps.

TALGOL.—Je dirai toujours que c'est une injustice de nous ôter les rois que Dieu nous a donnés.

PEMBEL.—Dieu ne veut de roi que lui-même pour gouverner son peuple. Il ne veut de spectacles que toute l'armée en prières. Voilà ce qui nous a fait avancer dans le bon parti.

TALGOL.—Beaucoup trop loin. Passe* pour extirper l'épiscopat, et le papisme ; je ne m'étais armé que pour cela. C'est dans ce grand dessein que nous vous avons pris pour auxiliaires ; mais vous avez si bien fait, que vous nous avez ravi le pouvoir, et vous l'exercez selon vos erreurs. Vous avez déjà fait mourir votre roi. Il vous en coûtera cher.

PEMBEL.—Vous n'avez qu'à entendre Cromwell. Il vous apprendra ce que vous devez penser. Voici ce

qu'il dit : " Lorsque je voulus parler pour le rétablissement du roi, je sentis ma langue se coller dans ma bouche. Réponse manifeste du ciel, qui rejetait le prince endurci." Mais répondez vous-même, ce roi était-il digne de nous commander ? N'avait-il pas le premier attaqué votre parti ?

TALGOL.—Oui, sans doute. Il voulait asservir nos consciences à sa pensée.

PEMBEL.—Qui s'est d'abord élevé contre ses entreprises ? N'est-ce pas vous ?

TALGOL.—Ce n'était pas à lui qu'en voulaient nos armes, c'est à ses méchans conseillers.

PEMBEL.—Il en était inséparable. Leur laisser faire le mal, n'était-ce pas le faire lui-même ?

TALGOL.—Il est vrai. C'était sa faute.

PEMBEL.—Et quel était votre objet ?

TALGOL.—La liberté de nos âmes.

PEMBEL.—Vous l'a-t-il donnée ?

TALGOL.—Non.

PEMBEL.—L'auriez-vous jamais eue, si le parlement ne vous eût soutenus ?

TALGOL.—Jamais, j'en conviens.

PEMBEL.—Et le parlement n'est-il pas la voix de la nation ?

TALGOL.—Sans doute, puisqu'il la représente.

PEMBEL.—C'est donc au parlement, c'est à la nation qu'il nous faut obéir, surtout quand nous en sommes si bien payés.

TALGOL.—Vos raisons commencent à me paraître plus fortes.

Pembel.—Voyez comme vous étiez aveugle. Dieu voulait punir un tyran, et il vous a d'abord choisis pour commencer sa vengeance. Il fallait d'autres instrumens pour la consommer, et nous sommes venus achever ce grand ouvrage. N'agissons-nous pas en société avec vous ? La bonne cause n'est-elle pas notre objet aussi bien que le vôtre ? Fallait-il souffrir un profane qui voulait nous écraser, nous qui sommes les enfans du Seigneur ?

Talgol.—Je commence à voir.

Pembel.—Patience. La lumière va descendre encore plus sur vous. Débarrassés du premier tyran, pourquoi sommes-nous allés à main armée à Worcester ? N'était-ce pas dans la vue d'empêcher son fils de renverser les fondemens que nous avions établis pour la sûreté de nos consciences et de nos libertés ? Le Ciel n'a-t-il pas approuvé nos actions, par la victoire éclatante que nous avons remportée ? Stuart était venu contre nous avec une armée nombreuse. Ne l'avons-nous pas chassé comme le vent chasse la paille légère ? Quand Dieu parle, est-ce à nous de résister à sa voix ?

Talgol.—Vous avez raison, il a fait éclater visiblement sa volonté.

Pembel.—Il demande que nos consciences soient pures. Stuart veut les souiller de ses erreurs, et nous pourrions cesser de le poursuivre ?

Talgol.—Le ciel nous en préserve ! Le fils n'est pas encore assez lavé des impiétés de son père, pour commander à des élus comme nous le sommes. Nous

devrions l'arrêter, de crainte de désobéir nous-mêmes au Seigneur.

PEMBEL.—Peut-être aurions-nous eu déjà le bonheur de le prendre, si votre cœur, par ses doutes, n'eût offensé le Ciel. D'autres, avec des cœurs plus dociles, nous auront enlevé ce bonheur. Nous allons sûrement trouver Stuart près de Cromwell.

TALGOL.—Que me dites-vous ? Je ne me consolerais jamais de le voir arrêter par d'autres mains que les nôtres. Partons sans délai, et cherchons notre proie de tous les côtés. Je ne me sens plus de fatigue.

PEMBEL, *d'un air hypocrite.*—Si le Ciel ne m'eût prêté de la patience et des lumières, vous ne seriez pas encore éclairé. (*Ils partent.*)

SCÈNE III.

CHARLES, *un moment après qu'il les a vus s'éloigner.* —Perfide Cromwell, voilà bien ton génie. Ce n'est pas assez d'armer contre moi l'ambition par l'attrait du pouvoir, l'audace par la licence, et la cupidité par la rapine ; tes lâches émissaires vont armer, par le fanatisme, l'ignorance et la faiblesse. Ton hypocrisie fait descendre du ciel même l'impiété, pour étouffer dans les consciences les derniers sentimens de droiture. Je me plaignais des maux qui m'accablent : c'est sur mon peuple qu'il faut gémir. Il ne voit pas les fers que lui forge ta main scélérate. Je ne perds que ma couronne et peut-être la vie, lorsqu'il perd la liberté, le repos, l'honneur, et la vertu.

Scène IV.

Le soleil est près de paraître.

Charles, Pope.

Pope, *en habit de messager. Il s'arrête sous le chêne, et regarde le soleil levant.*—Un nouveau jour commence. Dieu de bonté ! je t'implore. Que notre roi se dérobe encore aujourd'hui à ses persécuteurs. Daigne le prendre sous ta protection et veiller sur sa vie. Il est assez de fidèles sujets pour soupirer après son rétablissement ; mais il en est trop peu pour oser s'armer en sa faveur. Il ne lui reste que toi pour le secourir. Grand Dieu, fais éclater ta puissance. Rends-lui sa couronne ; rends-nous le repos et notre jeune roi !

Charles.—Je puis enfin compter sur un sujet fidèle. Je veux le voir et lui parler. (*Il écarte entièrement le feuillage et se découvre.*)

Pope, *tournant de tous côtés la tête.*—J'entends du bruit, je crois. (*Il veut s'en aller.*)

Charles, *descendant de l'arbre.*—Mon ami, attendez un moment, je vous en conjure.

Pope, *d'un air soupçonneux.*—Que faites-vous-là ?

Charles, *allant vers lui.*—Vous me paraissez un honnête homme. . . .

Pope.—Je le suis. Eh bien ?

Charles.—J'ai un service à vous demander.

Pope.—Qui êtes-vous d'abord ?

Charles.—Je suis un paysan fugitif des environs de Worcester. J'ai passé la nuit sur cet arbre pour échapper aux soldats du parlement, parce que je suis du parti

royal. Je viens de comprendre à votre prière touchante que vous êtes du même parti. Voilà pourquoi j'ai osé vous appeler.

Pope.—Si vous dites vrai, vous n'avez rien à craindre de ma part. Mais qu'attendez-vous de moi ?

Charles.—A qui appartenez-vous ?

Pope.—A lord Windham, qui demeure dans le voisinage.

Charles.—Windham ! J'ai entendu parler de lui.

Pope.—En bien, je l'espère. Il est vrai que ce que j'appelle *bien*, est criminel aux yeux du plus grand nombre ; mais je lui dois toujours son vrai nom.

Charles.—Il m'est revenu que ce lord vivait en paix à l'écart.

Pope.—Il est vrai : mais savez-vous pourquoi ? Il servait avec sa famille dans l'armée du roi décapité. A la bataille de Naseby, il perdit son fils ainé, l'espérance de sa maison. Après la déroute de l'armée royale, et la prise du roi, il vint dans cette contrée pour y pleurer le sort cruel de son maître. Il jura de ne point retourner à Londres, avant que le peuple ne se fût soumis au fils du légitime souverain. Il tient rigoureusement sa parole. Depuis la malheureuse bataille, il n'a pas quitté son chateau.

Charles, *à part.*—Dieu soit loué ! je trouve un asile.

Pope.—Maintenant, dites-moi quel est votre dessein.

Charles.—Je voudrais vous prier de me conduire auprès de milord. Il sera touché de mes malheurs, et

sans doute il ne me refusera pas une retraite de quelques jours dans sa maison.

Pope.—J'y retourne en ce moment. J'ai marché toute la nuit pour ses dépêches. Je vous emmènerais volontiers avec moi, si j'étais sûr que vous fussiez du bon parti; car autrement, il serait inutile de vous présenter devant ses yeux. Vous vous étonnez peut-être de ce que j'ose découvrir avec tant de liberté ce que je pense. Mais, malgré toute la tyrannie du parlement, nous ne craignons pas de parler. Nous sommes trop faibles pour nous élever contre la rébellion; la force peut nous contraindre à rester en repos, mais non à trahir, ou même à déguiser nos sentimens.

Charles.—Je suis charmé de vous voir dans ces dispositions. Il y a près de vingt-quatre heures que je me tiens caché sur cet arbre, pour me dérober aux soldats de Cromwell. J'ai versé des larmes de sang sur la bataille de Worcester que nous avons perdue. Mon cœur est tout royal, et quelle que soit ma destinée, jamais on ne me verra changer.

Pope.—Ni moi, ni mon maître non plus. Ah! cette funeste bataille nous a tous plongés dans la douleur. Que sera devenu notre jeune roi? O Dieu! puisse-t-il être encore vivant, et échapper à ses ennemis!

Charles.—Avez-vous appris de ses nouvelles?

Pope.—Aucune, si ce n'est qu'il erre dans la contrée avec un petit nombre des siens. Il n'aurait eu qu'à tomber la nuit dernière entre les mains du parlement! Mais non, j'espère que ma prière l'en aura préservé.

Charles.—Mon brave ami, il se trouverait bien

heureux de pouvoir reconnaître un attachement si fidèle !

Pope.—Et qui sait s'il est en état de pourvoir à ses propres besoins ? Il est sans doute plus embarrassé que je ne le suis. Ce serait à moi de l'aider du peu que je possède.

Charles, *avec un soupir.*—Ah ! tant de générosité ne peut manquer tôt ou tard de recevoir le prix qu'elle mérite.

Pope.—Que me parlez-vous de récompense ? Que l'Angleterre ait seulement son roi, je suis payé de reste. Mais si vous voulez me suivre, venez ; il est temps que je rentre à la maison.

Charles, *le retenant par la main.*—Encore un instant, mon ami. (*Il fait un signal.*)

Pope, *avec surprise.*—Que faites-vous ? je crois que vous êtes un traître ! Eh bien ! je ne démentirai pas ce que j'ai dit. Je n'ai ni femme, ni enfans ; et ma simple personne ne vaut pas la peine que je m'en embarrasse. Ce n'est encore que trop d'honneur pour moi, de périr sous la hache qui a fait tomber la tête du roi et de tant de grands seigneurs. Faites venir votre bande ; je n'ai pas à rougir, car je n'ai dit que la vérité.

Charles.—Non, mon ami, vous jugez mal de mes sentimens. J'appelle un compagnon de ma fuite qui s'est caché dans ces broussailles. Nous mettons en vous la plus entière confiance. Je n'aurais à souhaiter que de voir à toute l'Angleterre une manière de penser aussi noble que la vôtre.

Scène V.

Charles, Derby, Pope.

Derby, *embarrassé.*—Que vois-je ?

Charles.—Rassurez-vous. Je veux suivre ce brave homme. Il appartient à lord Windham, qui ne demeure pas loin d'ici.

Derby.—Milord Windham ! en sommes-nous si près ?

Pope.—Nous n'avons que pour une heure de chemin.

Charles.—Voyez-vous quelque danger à lui demander un asile ?

Derby, *avec des marques de respect.*—Non. Milord est un fidèle partisan du roi.

Pope.—Oui, je répondrais de lui sur ma tête : qui pense autrement ne doit pas venir dans sa maison. Nous faisons tous les jours des prières pour le salut du prince. Je ne conseillerais pas au fils unique de milord de les faire avec moins d'ardeur que son père. Je le servais à la bataille de Naseby ; le cadavre sanglant de son fils ainé était sous ses yeux, et je ne sais si ses larmes étaient plus amères sur cette perte que sur la défaite du roi.

Charles, *bas à* Derby.—Ainsi donc nous irons chez lui ?

Derby, *bas au roi.*—C'est mon avis, si j'ose vous le proposer, sire.

Pope, *qui entend le dernier mot.*—Sire ! . . . . Eh mais, je crois que c'est lui-même ! Oui, mon cœur me le fait sentir. (*Il se jette à ses pieds.*) Sire, par-

donnez-moi de vous avoir parlé un moment avec tant de rudesse. Et comment imaginer qu'un roi d'Angleterre fût caché sous ces misérables habits ? Mais je dois trouver grâce devant vous, puisque, sans vous faire connaître, vous avez connu le fond de mon cœur. Que vous dirai-je encore ? Je ne puis parler, tant je suis enivré de ma joie. Quel bonheur, que le maître de trois royaumes tombe précisément en de pauvres mains comme les miennes !

Charles.—Que faites-vous, mon ami ? Vos transports vous égarent. Je ne suis pas ce que vous dites.

Pope.—Oh ! vous l'êtes à la face de la terre et des cieux. Pourquoi vous déguiser ? votre front vous découvre. Et moi qui vous appelais un traître ! Autant je me trompais tout-à-l'heure, autant je dis vrai maintenant. Daignez porter la main sur mon cœur. Battrait-il avec tant de violence, si je n'étais si près de mon roi ?

Charles.—Relevez-vous, mon ami. Votre erreur peut causer notre perte.

Derby.—Est-ce que le roi n'aurait pas une suite ?

Pope.—Il devrait au moins en avoir une, voulez-vous dire ? Mais, hélas ! ce maudit Cromwell lui en a-t-il laissé ? Il n'en a pas besoin pour être toujours mon prince. Dites-moi, de grâce, que vous l'êtes. Vous ne daignez pas me répondre ? Je vois que vous craignez de vous fier à moi. Cependant, sire, j'ose vous attester vous-même, après ce que vous avez entendu de ma bouche, pouvez-vous me refuser votre confiance ? S'il

y a dans toutes mes veines une goutte de sang déloyal, qu'elle se répande sur mon cœur et l'étouffe.

CHARLES.—Je suis persuadé que vous êtes un honnête homme, et c'est pour cela que je ne veux pas vous tromper.

POPE.—Eh bien ! sire, il suffit. On ne suit pas un guide de qui l'on se défie. Voilà le chemin qui conduit chez milord. Allez-y sans moi. Mais auparavant, voici mes armes, cassez-moi la tête. Je n'ose répondre de moi-même, puisque vous avez des soupçons sur mon honnêteté. (CHARLES, *d'un signe, demande conseil à* DERBY, *qui lui témoigne son approbation.*)

CHARLES, *à* POPE.—Vous êtes digne de me connaître. Je suis le malheureux roi d'Écosse.

POPE, *avec chaleur.*—Et d'Angleterre, et d'Irlande aussi ! Vous l'êtes toujours, aussi vrai que j'embrasse vos genoux.

CHARLES.—Vous voyez le péril où nous sommes. Hâtez-vous de nous conduire chez milord ; mais je vous en conjure, ne dites à personne qui je suis, pas même à votre maître.

POPE.—Sire, je ne suis qu'un pauvre paysan, mais je sais que la prière d'un roi est un ordre sacré pour un sujet fidèle ; et je ne veux pas aujourd'hui surtout en perdre le nom.

CHARLES.—Vous possédez le secret le plus important de l'État ; mais je crois votre cœur assez grand pour le contenir.

POPE.—Ah ! sire, je braverais des supplices affreux pour mériter cette louange.

CHARLES.—Derby, mes pieds n'ont pas la force de me traîner pour aller joindre nos chevaux.

POPE, *avec empressement.*—Où sont-ils ? où sont-ils ?

DERBY.—Là-bas, dans les broussailles ; je vais les chercher.

POPE.—Non, non, nous sommes ici trop près du chemin, on pourrait nous surprendre. Permettez, sire, je vais vous porter jusque-là. Nous pourrons ensuite aller en pleine forêt jusqu'à la maison.

CHARLES.—Je ne vous donnerais pas cette peine, si je pouvais me soutenir.

POPE, *le prenant dans ses bras.*—Venez, sire, venez. *En marchant.*) Que l'on me fasse voir un homme de mon importance ! Le plus grand secret de l'état dans le cœur, et le destin de trois royaumes sur les épaules ! (*Ils sortent.*)

ACTE II.

Le théâtre représente un salon dans le chateau de LORD WINDHAM.

SCÈNE PREMIÈRE

WINDHAM, HENRI.

WINDHAM *est assis près d'une table, dans une attitude triste et rêveuse.* HENRI, *son fils, entre un moment après, le salue, et lui baise la main.* WINDHAM *paraît toujours enseveli dans sa profonde rêverie.*

HENRI.—Mon père, je vous en conjure, arrachez-vous à ces tristes pensées.

WINDHAM, *le regardant d'un air abattu.*—Mon fils, la bataille est perdue, cette bataille sur laquelle reposait notre dernière espérance. On ignore la destinée du roi. Je tremble qu'il n'ait succombé sous le poids de ses malheurs. Qui pourrait alors arrêter la furie des rebelles, ou s'opposer à leurs entreprises ? Et vous ne voulez pas que je pleure sur le sort de mon pays ?

HENRI.—Votre douleur est juste, mais elle attaque vos jours. Que deviendraient votre mère et vos enfans, s'ils avaient le malheur de vous perdre dans ces circonstances orageuses.

WINDHAM.—La mort serait peut-être le bien le plus désirable pour nous. Voyez quelle est notre situation. Tout ce que le temps avait épargné d'une antique noblesse a perdu la vie dans les tortures, ou languit dans la proscription hors du royaume; des aventuriers, encore plus méprisables par leurs vices que par leur obscurité, ont remplacé nos pairs dans le parlement; au lieu de nos braves généraux, on ne voit plus que de vils intrigans occuper les premiers postes de l'armée; le fanatisme le plus abominable règne à la place de la religion ; des prédicans forcenés, divisés en mille sectes, étouffent la voix des dignes ministres de l'Évangile; sous l'apparence de la piété, l'hypocrisie s'abandonne à des excès scandaleux ; elle justifie ses crimes par des blasphêmes atroces ; les vrais amis de la patrie sont poursuivis comme des scélérats ; l'infamie est assise sur le trône de la justice. La vie doit-elle avoir quelque prix dans le spectacle de ces horreurs ?

HENRI.—Non, mon père ; elle serait odieuse, si ces

maux devaient durer toujours. Mais pourquoi laisser abattre notre courage ? Qui sait . . . .

WINDHAM.—Et sur quels fondemens pourrait s'appuyer notre espoir ? L'armée royale est détruite. Quand le prince vivrait encore, où trouverait-il des forces pour rétablir sa fortune ? Ses partisans, rebutés par une longue suite de disgrâces, loin d'oser résister au torrent, vont peut-être en grossir le ravage. Notre dernière ressource n'est que dans le comble de la tyrannie qui se prépare. Le fier Anglais, trouvant alors sa tête courbée sous un joug trop pesant, s'armera de toute l'énergie de son caractère pour le secouer. Mais combien de troubles et de désordres amèneront cette heureuse révolution ! Je ne vivrai pas assez pour en être témoin. Mais vous, mon fils, vous qui devez me survivre, demeurez toujours ferme dans les sentimens que j'ai su vous inspirer ; n'embrassez jamais la cause d'un parlement despotique ; il deviendra le fléau le plus épouvantable de la patrie. Restez plutôt dans une sage inaction, jusqu'à ce que le peuple, revenu de ses fatales erreurs, en soit réduit à soupirer après le gouvernement qu'il vient de proscrire.

HENRI.—Je jure entre vos mains que ces instructions sacrées ne sortiront jamais de ma mémoire, ni de mon cœur.

SCÈNE II.

WINDHAM, HENRI, POPE.

POPE.—Milord, miladi votre sœur se trouve beaucoup mieux ; mais elle désire avec ardeur de voir aujourd'hui

sa mère. Le colonel Lane vous présente ses respects. Il va s'embarquer.

WINDHAM.—Pour quel pays!

POPE.—Pour la France. J'ai vu ses bagages que l'on transportait dans le vaisseau, parce qu'il doit mettre à la voile demain dès le point du jour.

WINDHAM, *avec un soupir.*—Encore un brave citoyen qui s'exile de sa patrie! L'État verra bientôt ses membres les plus sains dispersés loin de lui. N'avez-vous rien appris de la destinée du roi.

POPE.—Il vit toujours, milord, il erre dans ces campagnes, suivi d'un courtisan fidèle.

WINDHAM.—Réduit à se cacher dans ses propres états! Quelle déplorable condition! Mais Dieu soit loué de ce qu'il respire encore! Courez sur-le-champ porter cette nouvelle à ma mère.

POPE.—Je vous amène deux fugitifs de Worcester, qui demandent un asile pour quelques jours.

WINDHAM. — Qu'ils se présentent devant moi. (POPE *sort.*)

SCÈNE III.

WINDHAM, HENRI.

HENRI.—Quoi! mon père, recevrez-vous ces étrangers sans les connaître? Si c'étaient des ennemis déguisés?

WINDHAM.—Qu'importe, mon fils? Quel mal peuvent-ils nous faire? Témoigner que nous sommes fidèles au roi? Toute l'Angleterre le sait. Je n'ai jamais désavoué des sentimens qui me sont plus chers que la vie.

Scène IV.

Charles, Derby, Windham, Henri, Pope.

Windham.—Bonjour, mes amis; je viens d'apprendre que vous cherchez une retraite dans mon château.

Charles.—Oui, milord, nous sommes venus avec confiance nous jeter dans vos bras.

Windham.—Je suis prêt à vous y recueillir, quand je saurai qui vous êtes.

Charles.—De zélés partisans du roi. Vous ne devez pas ignorer que son armée a été mise en déroute, il y a trois jours; nous avons été séparés de sa suite. La crainte de tomber entre les mains des rebelles nous a forcés de prendre ce déguisement; nous vous prions de nous donner une sauve-garde, jusqu'à ce que les chemins soient plus sûrs pour nous en retourner.

Pope, *bas à* Windham, *après leur avoir avancé des fauteuils.*—Ils sont fatigués, milord.

Windham.—Asseyez-vous, et prenez du repos. Je veux bien m'en rapporter à votre simple parole. Quel serait votre objet en cherchant à m'en imposer? Le parlement a vaincu le roi, mais il n'a pu changer le cœur de tous ses fidèles sujets. Je fais profession d'être de ce nombre. Si vous n'êtes venus que pour m'épier, vous avez mon aveu, et votre mission est remplie. Un plus long séjour ne vous en apprendrait pas davantage. Cependant je vous accorde l'asile que vous me demandez; et si vous êtes ce que vous dites; c'est avec bien de la joie.

Charles.—Recevez, milord, nos remerciemens, et

croyez que nous sommes incapables de vous en imposer. Nous étions de l'armée Écossaise.

WINDHAM.—En ce cas, je me réjouis de pouvoir être utile à de braves gens. Disposez de ma maison. Mais avant tout, (*d'une voix attendrie*,) hâtez-vous de m'apprendre tout ce que vous savez du roi.

CHARLES.—Après la funeste bataille, il quitta Worcester vers six heures du soir, suivi d'une escorte de cinquante hommes. Il courut vingt-six milles sans s'arrêter. Il crut alors devoir se séparer de sa suite ; et seul avec le comte Derby, il se jeta dans la forêt prochaine. Depuis ce temps, il n'est rien de nouveau dans sa destinée.

WINDHAM.—Que la faveur du ciel accompagne tous ses pas ! Mon cœur est soulagé d'une grande tristesse, en le sachant du moins hors du premier danger. Nous ignorions encore s'il était sorti vivant du champ de bataille. (*En s'essuyant les yeux.*) Heureux Derby, le Ciel a remis en tes mains le gage du bonheur de l'État ! Conserve-nous, même au prix de ta vie, ce dépôt sacré. Ton cœur a toujours été ferme dans son devoir ; sois digne de ta première vertu.

DERBY, *avec chaleur.*—Il le sera, milord, il le sera. Je le connais assez pour le jurer en son nom.

WINDHAM, *regardant fixement* DERBY.—Mon ami, vos traits ne me sont pas étrangers.

DERBY.—Je serais bien changé, Windham, si vous ne me reconnaissiez plus.

WINDHAM.—Eh quoi ! serait-ce Derby lui-même.

DERBY.—Vous le voyez.

WINDHAM, *se jetant à son cou.*—Brave Derby! (*Apres l'avoir tenu quelque temps dans ses bras, il le voit inquiet en regardant le roi qu'* il *regarde lui-même, et il s'écrie avec un mouvement de surprise.*) Oserai-je en croire mes yeux.

DERBY.—Ils sont aussi fidèles que votre cœur. Voilà mon dépôt sacré. Je le remets sous votre garde.

WINDHAM, *saisissant la main du roi et la baisant avec transport.*—Ah! sire, quelle est ma félicité! Recevez dans ces larmes le premier hommage de mes sentimens. Je vois le ciel se déclarer en votre faveur, puisqu'il m'a choisi pour vous recevoir.

CHARLES.—Milord, je connais assez votre loyauté; c'est pourquoi je me livre à vous sans crainte.

WINDHAM.—Sire, je ne chercherai donc pas à vous rassurer. Voici mon fils unique, je l'ai nourri dans mes principes. Il brûle déjà de répandre son sang pour la cause de son roi?

HENRI.—Oui, sire, j'en ai fait souvent le vœu dans mon cœur. Avec quel transport je le renouvelle sur votre main. (*Il baise la main du roi.*)

CHARLES.—J'accepte vos services pour un temps plus heureux.

WINDHAM.—Votre majesté me permettra-t-elle de lui présenter le reste d'une famille entièrement dévouée à ses intérêts.

CHARLES.—Vous m'inspirez une forte envie de la connaître. J'allais vous demander le plaisir de la voir.

WINDHAM, *à* POPE.—Courez appeler ma mère, ma femme, ma fille; qu'elles viennent sur l'heure. Mais

je vous défends de les instruire de ce que vous venez d'entendre.

Pope.—Milord, je savais tout, et j'ai été discret même envers vous. Jugez si d'autres auront mon secret.

Scène V.

Charles, Derby, Windham, Henri.

Windham.—Nous n'avons pas laissé passer un seul jour sans adresser au ciel des prières ardentes pour votre conservation. Sire, elles ont été sans doute exaucées. Vous daignez vous confier à ma foi : c'est la récompense la plus flatteuse dont il puisse honorer mon zèle.

Charles.—Et moi je regarde ce noble témoignage comme un adoucissement à mes malheurs. Sans vous, je n'étais pas même sûr de trouver un asile.

Windham.—Pourquoi le sort n'a-t-il pas mis dans nos mains la même force que dans nos âmes ! votre destin serait bientôt décidé. Mais, hélas ! je n'ai à vous offrir que des vœux impuissans, une famille faible et désarmée. Quand nous voudrions payer de tout notre sang l'honneur de vous rétablir sur le trône glorieux de votre père, nous sommes réduits à ne pouvoir disposer pour vous que d'une retraite obscure.

Charles.—C'est tout ce que nous avons à désirer pour le moment. Le torrent des revers nous entraîne ; il est violent, mais il passera. Le sang de mes sujets m'est trop cher pour que j'oppose à la fortune impérieuse une résistance inutile. Gardons-nous des mouvemens

d'un désespoir aveugle, et restons armés de notre seul courage. Le temps viendra de nous en servir avec plus de prudence et de dignité.

Scène VI.

Charles, Derby, Windham, Lady Marie, Lady Sophie, Henri, Élisabeth, Pope.

Lady Marie.—Mon fils, pour quel sujet si pressant nous avez-vous fait appeler ?

Windham, *au roi, en lui présentant sa famille.*—Voilà ma mère, voici mon épouse, cette jeune personne est ma fille ; j'ai l'honneur de vous les présenter. Elles pensent toutes comme moi. Votre majesté n'a pas de cœurs plus fidèles.

Lady Marie.—Sa majesté ! Qu'entends-je ?

Lady Sophie *et* Élisabeth.—Ciel !

Windham, *les yeux baignés de larmes.*—Oui, c'est votre roi.

Lady Marie, *se précipitant à ses pieds.*—Ah ! sire, laissez-moi embrasser vos genoux, laissez-moi m'assurer que vous respirez encore.... Mes enfans, il est toujours notre souverain sous ces habits. Suivez mon exemple recevez-le selon sa royauté ; tombez à ses pieds pour lui jurer le respect, l'obéissance, et le dévouement.

Charles.—Relevez-vous, mes amis ; ces hommages ne conviennent guère à ma situation. Je suis bien loin de mon trône. (*Il relève* lady Marie, *et les autres se relèvent.*) Windham, est-ce là toute votre famille ?

Windham.—Oui, sire. Je la voudrais plus nom-

breuse, pour avoir un plus grand nombre de partisans à vous offrir.

CHARLES, *se plaçant entre* LADY MARIE *et* LADY SOPHIE, *et leur prenant la main.*—Milord et son fils viennent de me promettre leurs services, mais c'est sous votre protection particulière que je veux être. La joie qui se peint dans vos yeux me persuade que je n'aurai pas beaucoup de peine à l'obtenir.

LADY MARIE.—Nous serions trop heureuses de pouvoir signaler notre attachement à votre couronne, en des circonstances moins tristes. J'ai perdu, dans la défense de votre parti, trois fils et un petit-fils ; mais leur mort ne m'a point fait rougir de mes regrets, puisqu'ils l'ont reçue en faisant leur devoir. Vous voyez, à l'exception d'une fille que j'ai encore, tout ce qui reste de notre maison. Il n'est aucun de nous qui ne soit prêt à donner sa vie pour défendre la vôtre. Nous brûlons tous à l'envi du zèle de vous servir. Vos malheurs et ceux de votre père ont fait le tourment de ma vieillesse ; il semble que le ciel veuille en adoucir la rigueur, en offrant à mes yeux l'objet de mes plus tendres alarmes, et en me donnant les moyens de conserver ses jours sacrés.

CHARLES, *lui serrant la main entre les siennes.*—Je ne suis point étonné de voir régner de si nobles vertus dans votre famille ; mais j'admire que vous ayez conservé tant de constance, et que les disgrâces, qui m'ont fait perdre mes derniers amis, n'aient pas abattu votre fermeté.

WINDHAM.—Sire, nous avons hérité ces sentimens

de nos ancêtres. Peu de jours avant sa mort, mon père nous fit venir devant lui, et d'une voix que sa faiblesse rendait plus frappante, il nous dit, " Mes enfans, l'Angleterre a vu luire pendant les trois derniers règnes des jours tranquilles et sereins ; mais je vois de tous côtés s'élever des nuages qui nous annoncent de violentes tempêtes. Préparez-vous à les soutenir. Tout le royaume en sera ébranlé. Demeurez fermes au milieu des orages ; aimez toujours votre pays ; soyez fidèles au prince, et supportez sa couronne, le plus sûr appui de la liberté." Ces paroles firent sur nos esprits une impression si profonde, que tous les bouleversemens dont nous avons été témoins n'ont pu l'en effacer.

Charles.—Windham, vous êtes digne de posséder l'héritage de vertu que vous a laissé votre père.

Lady Sophie.—Mon époux aurait perdu mon estime, s'il ne l'avait cultivé pour ses enfans.

Henri.—Pour moi, je ferai ma gloire de le transmettre à tous les miens.

Élisabeth.—Sire, je ne suis rien encore dans le monde ; mais, à l'exemple de mes parens, je me sens capable de tout entreprendre pour votre service.

Charles.—Respectable famille, quels doux transports j'éprouve au milieu de vous ! Après avoir essuyé tant d'ingratitude et de perfidies, mon cœur respire ici en liberté en recevant les tendres témoignages de votre attachement.

Derby.—Maintenant, mes amis, il est temps de s'occuper de la sûreté du roi. La prudence nous défend

de prolonger ici notre séjour. Toute la contrée est remplie de soldats du parlement. Je ne sais même s'il est un seul coin dans les trois royaumes qui puisse nous offrir une retraite assurée, dans la fermentation générale où sont les esprits. Il s'agit donc de délibérer sur les moyens de quitter l'Angleterre par la voie la moins périlleuse.

Charles.—Mon dessein est de m'embarquer pour la France dans le premier vaisseau. Windham, vous connaissez le pays ; il vous est facile de favoriser ce projet.

Windham.—Le ciel paraît avoir tout disposé pour le faire réussir. Un messager que j'avais envoyé chez ma sœur à Shoreham, m'a rapporté que demain, dès le point du jour, un vaisseau doit partir de ce port, et faire voile pour la Normandie. Le colonel Lane, attaché à vos intérêts, profite de cette occasion pour échapper aux poursuites de Cromwell.

Derby.—Ce moyen me paraît assez favorable.

Charles.—Je suis prêt à le saisir, pourvu que nous puissions nous rendre au port sans danger.

Windham.—C'est à quoi je me charge de pourvoir. J'ai des gens affidés qui sont prêts à vous suivre.

Derby.—Nos chevaux ont souffert sur la route. Nous en aurons besoin cette nuit. Milord voudra-t-il bien ordonner qu'on en prenne le plus grand soin ?

Windham.—Pope, allez les visiter, et veillez à tout ce qui leur sera nécessaire.

Pope.—Je vous obéis, milord.

Scène VII.

Charles, Derby, Windham, lady Marie, lady Sophie, Élisabeth, Henri.

Windham.—Il nous faut employer les précautions les plus délicates pour écarter jusqu'au moindre soupçon. Votre majesté ne doit pas ignorer que l'infâme parlement a promis une récompense à ceux qui oseraient porter les mains sur votre personne, et qu'il a menacé d'une punition rigoureuse ceux qui vous donneraient un asile. Je réponds de mes gens ; il sont au-dessus de la crainte et de la corruption : mais nous sommes entourés d'une populace fanatique, dont nous devons nous défier.

Lady Marie.—Il ne s'agit*, sire, que de vous tenir caché durant la journée. Vous partirez à l'entrée de la nuit pour gagner le port avant la naissance du jour.

Charles.—Ces mesures s'accordent à merveille avec mes besoins. Ce sera un vrai bienfait pour moi, ainsi que pour Derby, de nous laisser rétablir de nos fatigues dans un long sommeil. Nous pouvons, de cette manière, échapper à tous les regards.

Lady Sophie.—Votre majesté ne voudrait-elle pas d'abord réparer ses forces par quelque nourriture ?

Charles.—Je vous avouerai, milady, que le sommeil l'emporte sur la faim. Le repos est pour nous le besoin le plus pressant.

Lady Sophie.—Je vais donner mes ordres pour vous le procurer. Élisabeth, suivez-moi.

Scène VIII.

Charles, Derby, Windham, lady Marie, Henri.

Windham. — Il me vient une idée. Ma sœur fait inviter sa mère à lui rendre une visite ce soir. . . .

Lady Marie. — Mon fils, laissez-moi l'honneur d'avoir arrangé notre plan pour le salut du roi, comme j'aurai la gloire de l'exécuter. Je partirai dans l'ombre de la nuit; et nos hôtes sacrés, à la faveur des ténèbres, pourront venir sans péril à ma suite, sous quelque déguisement.

Charles.—Mon salut me deviendra plus cher, si c'est à vous que je le dois.

Windham.—Dans l'intervalle, je vais envoyer chez ma sœur pour la prier d'annoncer au capitaine du vaisseau deux autres passagers, avant l'arrivée desquels il ne devra point partir.

Derby.—Fort bien, milord: pressez aussi, d'une manière obscure, le colonel Lane de s'occuper du soin de nos places.

Windham.—Henri, courez dire à Jacques de se tenir prêt à partir dans un moment, pour aller en toute diligence chez ma sœur.

Henri.—Oui, mon père, je vais lui porter vos ordres.

Lady Marie.—Permettez, sire, que j'aille aussi faire toutes les dispositions convenables pour notre départ.

Scène IX.

Charles, Derby, Windham.

Windham.—J'espère qu'avec ces précautions, votre majesté pourra se mettre à l'abri des premières fureurs de la tempête.

Charles.—J'en conçois un augure favorable. Mais nous voilà seuls, mes amis, asseyez-vous, et prenez place à mes côtés. Donnons quelques instans à l'examen de ma situation. Supposé que j'arrive heureusement en France, quelles ressources me restent pour l'avenir? Le froid accueil que je reçus, il y a deux ans, à Paris, ne me permet pas d'attendre de grands secours de ce royaume.

Derby.—La France étant à peine revenue du trouble de ses guerres civiles, la politique lui défend de s'armer pour vos intérêts. Mais les descendans du brave Henri ne sauraient manquer d'être généreux. Les droits de l'hospitalité seront sacrés dans votre personne. C'est l'unique objet dont il faille nous occuper dans le moment.

Windham.—Les plaies dont ce pays est déchiré ne peuvent être fermées que de la main des bons citoyens. Le temps seul doit y apporter le remède. Laissez-nous le soin d'en préparer l'effet, et d'en accélérer le succès.

Charles.—Je m'abandonne à votre zèle; mais je frémis des insultes et des persécutions que vous aurez peut-être à souffrir. En débarquant, l'année dernière, en Écosse, le premier spectacle qui s'offrit à mes regards fut la tête sanglante du généreux Montrose, dont le

seul crime était son inviolable fidélité. Cette image affreuse me poursuit jusque dans mon sommeil; elle me tourmente plus que mes propres périls. Combien de sang précieux peut me coûter encore le rétablissement de ma fortune! Vous-mêmes, dont je ne saurais trop récompenser l'attachement, qui sait si vous n'en serez pas les tristes victimes? Il manquait à mes malheurs cette idée accablante!

Derby.—De pareils sentimens de votre part, sire, suffiraient pour nous dédommager du sacrifice de nos vies. Le devoir de la noblesse est de soutenir les droits de votre couronne, et son honneur est de braver tous les périls auxquels ce grand dessein peut l'exposer.

Windham.—Oui, sire, il n'est rien que je n'ose attendre de nos efforts, si vous les secondez par votre constance, La situation violente où nous sommes ne peut durer long-temps. La plus saine partie de la nation soupire après le calme dont votre aïeul et votre père l'ont fait jouir. La populace, surchargée des impôts accumulés sur sa tête pour l'entretien d'une soldatesque meurtrière, se soulèvera bientôt contre des exactions devenues chaque jour plus tyranniques. La discorde est près d'éclater entre le parlement et l'armée. Cromwell qui la fomente, démasquant tout-à-coup ses projets ambitieux, irritera contre lui jusqu'à ses partisans. Objet de l'exécration générale, il voudra la dompter par la violence et la terreur; mais un peuple encore ébranlé d'une longue agitation ne reçoit pas en silence le joug qu'on lui impose. La vie du tyran se passera dans les difficultés. Épuisé de ses anciennes

débauches, dévoré de crimes, et bourrelé de remords, il finira bientôt ses jours, sans avoir affermi son usurpation, et ne laissera pour la consommer que deux fils accablés du poids de leur fortune, et dépourvus de son audace et de son génie. C'est alors que la noblesse, libre enfin d'élever sa voix, et la soutenant de ses armes, fera reconnaître en vous à la nation un chef qui sera d'autant plus digne de la régir qu'il aura mûri ses vertus à l'école de l'adversité.

Charles.—Sage Windham, avec quelle joie j'accepte cet augure !

Windham.—Sire, comme fidèle sujet, j'ai cru devoir vous présenter ces espérances, pour vous témoigner notre zèle, et pour soutenir votre courage. Mais je croirais trahir mon attachement inviolable à notre constitution, si je ne vous parlais aussi de ce que le peuple a droit d'attendre de vous. En détestant le crime atroce commis sur la personne de votre père, j'oserai dire, avec la noble liberté d'un Anglais, qu'il a souvent violé nos priviléges pour donner plus d'étendue à sa prérogative, et qu'un prince doit être le premier à respecter les lois de son pays.

Charles.—Les malheurs et les fautes de son règne seront une leçon frappante pour ma vie entière. Mais, Windham, vous savez si c'est à lui qu'il faut les attribuer. Son caractère ne respirait que la douceur et l'indulgence ; ses derniers sentimens attestent son courage et sa magnanimité. Plaise au Ciel que je lui ressemble dans ces vertus ! Je ne connais aucun reproche dont on puisse charger sa mémoire, que celui

d'avoir mis sa confiance en des personnes indignes de la posséder, et qui en ont abusé contre son peuple et contre lui-même. Le choix des vrais amis est bien difficile dans la vie privée ! De sages ministres sont-ils plus faciles à distinguer pour un prince entouré de tant de courtisans intéressés à le séduire par des qualités affectées ? Plus il aime son peuple, et moins il peut soupçonner que de pareils sentimens soient étrangers à ceux qui l'approchent. Le malheur de mon père, commun à tant de rois, fut d'avoir vécu long-temps dans la prospérité. J'aurai sur lui l'avantage de l'épreuve utile de l'infortune. Peut-être le Ciel ne veut-il me donner qu'à ce prix l'instruction nécessaire pour governer avec sagesse. Je ne croirai pas l'avoir payée trop cher, si je la fais servir au bonheur de la nation, et si je puis faire oublier à l'Angleterre, dans un règne de justice et de paix, les troubles dont elle a été si long-temps désolée. Je prendrai pour modèle ce Henri dont le nom sera toujours si cher aux Français, et que nous sommes forcés de révérer nous-mêmes. Je vais dans sa patrie recueillir la mémoire de toutes ses vertus. Ferme comme lui dans l'adversité, j'imiterai sa clémence et sa modération en montant sur le trône. Voilà les engagemens que je prends avec mon peuple ; et vous qui le représentez en ce moment à mes yeux, recevez le serment que je fais de respecter et de défendre ses droits jusqu'à mon dernier jour.

Windham.—Oui, sire, nous le recevons avec transport, ce vœu sacré. Votre propre bonheur y tient autant que celui de la nation.

DERBY.—Et le mien sera de consacrer les derniers instans de ma vie à vous mettre en état de l'accomplir.

SCÈNE X.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, LADY SOPHIE.

LADY SOPHIE.—Sire, tout est disposé pour vous faire jouir des douceurs du repos.

CHARLES.—Vous ne pouviez, milady, m'annoncer en ce moment, une nouvelle plus agréable. J'ai le corps tellement appesanti de lassitude et de sommeil, que je le sens succomber sous son poids. Mon cher Derby, j'ai besoin de votre secours. A peine ai-je la force de me soutenir. (LADY SOPHIE *et* DERBY *le soutiennent.*) Milord, j'espère qu'à mon lever vous trouverez mes esprits plus fermes, et mes sens moins abattus.

WINDHAM.—Nos cœurs veilleront autour de votre majesté.

CHARLES.—Ainsi je vais reposer avec autant d'assurance que si j'avais une garde nombreuse à ma porte. (LADY SOPHIE *et* DERBY *le conduisent hors du salon.* WINDHAM *veut le suivre, lorsqu'il voit entrer* JACQUES *et* POPE.)

SCÈNE XI.

WINDHAM, JACQUES, POPE

JACQUES.—Milord, me voilà prêt à partir.

WINDHAM.—Jacques, écoutez-moi. Je vais vous charger d'une commission importante. Je ne vous

l'aurais pas confiée, si je ne savais que vous êtes un homme plein d'honneur. Vous ne pouvez, de votre vie, acquérir autant de gloire que dans cette occasion. C'est l'occasion la plus éclatante de signaler votre intelligence et votre fidélité.

JACQUES.—Milord, en fidélité, je ne le cède à personne au monde; et pour l'intelligence, j'espère que vous n'aurez pas à vous repentir de votre choix.

WINDHAM.—Eh bien! prenez mon propre cheval, et courez à toute bride* chez ma sœur. Vous lui direz que ma mère ira la trouver cette nuit. Il faut qu'à l'instant de votre arrivée elle fasse retenir deux places dans le vaisseau qui doit faire voile demain pour la Normandie. C'est pour deux personnes à qui toute notre famille est dévouée. Vous trouverez chez ma sœur le colonel Lane; conjurez-le de ma part de vouloir bien se charger de ce soin, et de ne pas laisser lever l'ancre avant que mes deux passagers ne soient dans le vaisseau. C'est une grâce que je lui demande au nom de notre ancienne amitié. Je vous donnerais une lettre pour lui, si je n'avais à craindre que vous ne fussiez peut-être arrêté par les soldats du parlement, et que cette lettre ne découvrît notre projet.

JACQUES.—Milord, je parlerai tout aussi bien que votre écriture.

WINDHAM.—Si l'on vous demande d'où vous venez, où vous allez, prenez garde de ne pas montrer un air embarrassé, et forgez d'avance votre réponse.

JACQUES.—Elle est prête. Votre sœur est malade; je vais de votre part savoir des nouvelles de son état.

Je lui dirai même d'exagérer dans la maison sa maladie, comme je vais le faire ici dans le village, pour que sa mère ait un juste motif de partir dans la nuit pour se rendre auprès d'elle.

WINDHAM.—Très-bien ; mais ne vous arrêtez pas sur la route.

JACQUES.—Milord, vous serez satisfait de ma conduite.

WINDHAM.—Afin que vous sachiez pourquoi je vous parle d'une manière si pressante, apprenez que c'est le salut du roi qui est l'objet de votre commission.

JACQUES.—Je vous remercierai jusqu'à mon dernier jour de m'avoir jugé digne de l'exécuter.

WINDHAM.—Il n'y a que les âmes sensibles à l'honneur qui puissent connaître le prix de la confiance. Courez remplir votre message, et que le ciel veille sur vous.

SCÈNE XII.

JACQUES, POPE.

JACQUES *est prêt à sortir*, POPE *l'arrête.*

POPE.—Jacques, c'est le roi.

JACQUES, *d'un air joyeux.*—Est-ce que je ne l'ai pas entendu ?

POPE, *d'un ton grave.*—C'est le roi, te dis-je.

JACQUES.—Eh bien !

POPE.—Je l'ai fait entrer sans danger dans le chateau ; songe à l'en faire sortir avec autant de sûreté.

JACQUES.—Est-ce que je t'ai jamais cédé l'avantage dans aucune occasion ?

POPE.—Dans celle-ci je souhaite que tu me surpasses.

JACQUES.—Il ne tiendra pas à mon zèle.

POPE.—Songe à la gloire qui nous attend, lorsqu'on dira dans le monde entier : Pope et Jacques, au service de lord Windham, pouvaient disposer de la vie du roi, et ils l'ont sauvée. De simples domestiques ont pensé aussi noblement que leur maître.

JACQUES.—Camarade, je ne serai pas noirci dans l'histoire.

POPE, *l'embrassant.*—Nous y serons inscrits tous les deux en lettres d'or.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

POPE, THOMAS.

THOMAS.—Je viens de prêter l'oreille à la porte du roi. Il dort du plus profond sommeil. En vérité, Pope, depuis que je le sais en sûreté, mon cœur se trouve à l'aise, comme si je sortais d'une longue prison. Cependant je tremblerai toujours jusqu'à ce qu'il soit débarqué sur les terres de France. Si ces maudits rebelles allaient se saisir de sa personne ! Ils ne lui feraient pas plus de grâce qu'à son père.

POPE.—Mes cheveux se dressent sur ma tête à cette pensée. Que le Ciel nous préserve d'un si grand malheur !

THOMAS.—Nous voulons le bien, nous autres, tout

simplement, et avec religion, au lieu que ces sectes nouvelles outragent le Seigneur par leur orgueil. L'année dernière, avant la bataille de Dunbar, l'armée Écossaise ne se regardait-elle pas comme une armée de saints ? N'entendait-on pas ses ministres dire tout haut à Dieu, que s'il ne les sauvait pas de leurs ennemis, ils ne le reconnaîtraient plus pour leur maître ? Les insensés ! comme s'il était en leur pouvoir de s'en faire un autre !

Pope.—Cet orgueil les perdit. Je n'en suis pas fâché. Ils ne serviraient pas sincèrement le parti du prince. Il s'était jeté dans leurs bras, et ils le traitaient comme un prisonnier. Ils l'avaient éloigné de l'armée, parce qu'ils le voyaient gagner l'affection du soldat par sa valeur. Ils voulaient pour eux seuls la gloire de soumettre Cromwell. Ils l'avaient réduit à l'extrémité. C'en était fait de lui, s'ils avaient continué de rester sur les hauteurs, comme le voulait leur général. Mais leurs fougueux ministres dirent qu'ils avaient lutté avec le Seigneur dans leurs prières ; qu'ils l'avaient forcé de leur accorder la victoire, et de livrer l'ennemi entre leurs mains. Ils descendirent comme des forcenés dans la plaine, et furent battus. Ils le méritaient bien pour leur aveuglement ; ils parlaient d'un entretien avec le Seigneur, comme d'une conversation familière avec un ami. S'ils avaient été victorieux, ils n'auraient peut-être pas traité le roi mieux que n'aurait fait Cromwell lui-même.

Thomas.—J'aime encore mieux le savoir dans notre chateau que dans leur camp.

Scène II.

Windham, Pope, Thomas.

Windham.—Thomas, montez à cheval, traversez la forêt et allez vous poster sur la colline. Prenez bien garde que les soldats du parlement n'approchent d'ici sans que j'en sois prévenu. Aussitôt que vous en verrez venir quelqu'un de ce côté, descendez, et venez à toute bride m'en apporter la nouvelle.

Thomas.—Il suffit, milord; je vous remercie de vou loir bien m'employer.

Scène III.

Windham, Pope.

Windham.—Thomas est un honnête garçon. On voit sur sa physionomie la joie qu'il ressent de la sûreté du roi.

Pope.—Ma physionomie est bien trompeuse, si vous n'y lisez pas les mêmes sentimens.

Windham.—Oh ! je ne suis pas inquiet sur votre compte. Vous avez, le premier, donné l'exemple de la fidélité. Mais qu'est-ce donc, mon ami ? vous avez l'air rêveur.

Pope.—C'est qu'il me revient tout-à-coup un souvenir, milord. Le maréchal à qui j'ai donné le cheval du roi à ferrer, l'a regardé très-attentivement. S'il avait quelques soupçons, et qu'il vint à répandre l'alarme ?

Windham.—Pourquoi nous former de vaines terreurs ? On ne devine pas, à l'aspect d'un cheval, quel en est le maître. Cependant il ne faut rien négliger.

Allez faire sentinelle devant la porte du chateau, et ayez l'œil ouvert sur tout ce qui pourrait se passer au dehors.

Pope.—Faudra-t-il nier que nous avons ici des étrangers ?

Windham.—Non, sans doute ; puisqu'on les a vus descendre au chateau. Ce serait exciter la défiance que d'en disconvenir. Il faut seulement nous accorder tous à dire qu'ils viennent de Dorcester.

Pope.—Il est triste d'avoir besoin du mensonge pour éviter le mal, et pour remplir son devoir. (*Il sort.*)

Scène VI.

Windham, lady Marie, lady Sophie.

Lady Marie.—Mon fils, vous me voyez agitée d'une inquiétude mortelle. Une foule de paysans et d'étrangers est attroupée devant le chateau. Je tremble que l'on n'ait découvert la retraite du roi.

Windham.—Rassurez-vous, ma mère. Vous savez que dans ces jours de trouble, le peuple abandonne son travail, et se rassemble sur les chemins pour s'entretenir des nouvelles publiques. Le bruit le plus confus suffit pour l'agiter. A-t-on recueilli quelque chose de leurs discours.

Lady Marie.—Rien de fâcheux encore. Ils se contentent de regarder stupidement les murailles ; mais ils branlent la tête d'un air mystérieux, comme s'ils soupçonnaient ici quelque évènement extraordinaire.

Windham.—S'ils avaient le moindre soupçon, ils auraient déjà franchi l'entrée. Cette populace aveugle

est livrée à toute sorte de caprices. Il lui plaît aujourd'hui de s'assembler en cet endroit plutôt que dans un autre.

Lady Sophie.—Mais, mon cher époux, ne peut-on pas nous avoir trahis ?

Windham.—La trahison ne pourrait venir que de nos gens ; et c'est leur faire injure que de les soupçonner. Ils sont tous aussi dévoués à leur prince que nous-mêmes.

Lady Marie.—Ah ! mon fils, si nous étions assez malheureux pour avoir rendu cet asile plus funeste à la vie du roi que les périls mêmes de sa fuite ! ce serait le dernier coup que la douleur pût porter à ma vieillesse.

Windham.—Non, ma mère, épargnez-vous ces vaines terreurs. Encore quelques heures et le roi est sauvé. Il faut qu'à l'entrée de la nuit vous vous mettiez en route avec lui. On sait, depuis quelques jours, que la santé de ma sœur est dérangée. J'ai fait répandre aujourd'hui le bruit qu'elle demandait instamment à vous voir. Votre visite est assez naturelle pour n'inspirer aucun soupçon ; et j'espère que, sous la garde du Ciel, vous arriverez en sûreté à Shoreham.

Scène V.

Charles, Derby, Windham, lady Marie, lady Sophie, Henri, Élisabeth, Pope.

Charles.—Milord, je viens de reprendre mes forces. Grâces à vos soins, je n'ai jamais si bien goûté les douceurs du repos. A mon réveil j'ai trouvé votre fils en sentinelle à ma porte. Je le remercie de son attention.

Lui et moi sommes à-peu-près du même âge ; je n'oublierai de ma vie cette garde officieuse.

WINDHAM.—Mon fils n'a fait que remplir son devoir envers votre majesté.

CHARLES.—Un devoir, dans la situation où je suis, a tout le mérite d'un service ; et c'est sous ces couleurs que je me plais à l'envisager.

HENRI.—Ah ! sire, je suis si fier d'avoir commencé près de votre personne sacrée le premier apprentissage de mon état !

LADY SOPHIE, *voyant* POPE *qui s'avance pour annoncer le diner.*—L'ardeur de vous témoigner nos sentimens nous fait oublier que vous devez avoir une faim pressante à satisfaire. Votre majesté veut-elle être servie ?

CHARLES.—Milady, vous prévenez toujours ma demande.

POPE.—Nous voici tout prêts à l'exécuter. (*On apporte une table avec deux couverts.* HENRI *veut les arranger.* POPE *le retenant par le bras.*) Mon jeune maître, pardonnez ; mais chacun son service. Je ne vous céderais pas aujourd'hui le mien pour toute votre fortune.

ÉLISABETH, *courant se saisir d'un flacon de vin et d'une coupe.*—Sire, mon frère a eu l'honneur d'être votre capitaine des gardes ; permettez-moi d'être votre échanson.

CHARLES, *avec un sourire.*—Vous voulez donc me traiter comme Jupiter dans l'Olympe ?

WINDHAM.—Sire, tous nos désirs, en ce moment,

seraient de vous former une cour moins indigne de vous.

CHARLES.—Le sort, au comble de ses faveurs, ne pourra jamais m'en offrir une sur laquelle mes yeux se reposent avec une plus vive satisfaction. Au milieu de la pompe du trône, les hommages que je reçois sont le fruit de l'ambition ou de l'intérêt : ici, pauvre et abandonné, je ne les dois qu'aux sentimens personnels que j'inspire. (*Il les regarde tour à tour avec des yeux baignés de larmes ; et s'efforçant tout-à-coup de les cacher.*) Allons, mon cher Derby, savourons bien les douceurs du seul instant de calme que nous ayons pu goûter depuis trois jours. (*Ils vont se mettre à table.* THOMAS *rentre brusquement et d'un air effaré.*)

SCÈNE VI.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, LADY MARIE, LADY SOPHIE, HENRI, ÉLISABETH, POPE, THOMAS.

THOMAS.—Alarme ! alarme ! le capitaine Luke, avec deux soldats. Ils viennent tout droit au chateau. A peine ai-je pu les devancer. Ils sont sur mes pas.

LADY MARIE *et* LADY SOPHIE.—Ciel !

ÉLISABETH.—Nous sommes perdus. Dieu puissant, daigne nous secourir !

HENRI.—Ils ne sont que trois hommes. Nous pouvons leur tenir tête*.

DERBY, *avec feu.*—Windham, sauvez d'abord le roi : qu'il s'éloigne. Nous soutiendrons ici la première attaque pour favoriser sa retraite.

WINDHAM.—Non, Derby, ne quittez pas un moment sa personne. Henri, conduisez-les par cette porte secrète.

HENRI.—Oui, sire, daignez vous confier à moi ; tant qu'il me restera une goutte de sang, ils ne vous enleveront pas de mes mains.

WINDHAM.—Élisabeth, suivez-les avec votre mère. (*Ils sortent par une porte dérobée.*)

SCÈNE VII.

WINDHAM, LADY MARIE, POPE, THOMAS.

WINDHAM.—Ma mère, je vous en conjure, gardez-vous de vous trahir par quelques signes de trouble et d'agitation. Peut-être est-ce le hasard seul qui les amène ici. Mettons-nous à table, pour prévenir leur curiosité sur la destination de ces deux couverts. Je les entends dans la cour. Thomas, courez à leur rencontre, pour les amener directement devant moi.

THOMAS.—Il suffit, milord.

SCÈNE VIII.

WINDHAM, LADY MARIE, POPE.

WINDHAM.—Et vous, Pope, vous veillerez à ce que personne ne sorte du chateau, afin que toutes nos forces puissent se rassembler au besoin. Ayez soin de tenir deux chevaux prêts à la petite porte du parc.

POPE.—Je vais remplir vos ordres.

WINDHAM.—Non, attendez. Restez un moment avec nous. Je vous avertirai d'un signe, lorsqu'il en sera temps.

Scène IX.

Windham, lady Marie, Pope, Thomas, le capitaine Luke, Pembel, Talgol.

Luke.—Que le Ciel vous éclaire, profanes ! Le soir nous a surpris en route. Nous venons prendre ici notre logement pour la nuit, moi et ces deux braves soldats qui soutenons la bonne cause.

Windham.—Tous les appartemens du chateau sont occupés par ma famille. La place me manque pour vous recevoir.

Luke.—Au nom du parlement, il faut pourtant nous loger.

Windham.—Vous êtes gens de guerre, endurcis à la fatigue. Si vous vous accommodez d'un réduit étroit, je vais vous y faire conduire.

Luke.—Nous sommes gens de guerre, et notre épée nous fera trouver la place qui nous convient. Pour qui cette table est-elle dressée ?

Lady Marie.—Pour mon fils et pour moi. Nous étions absens à l'heure du diner.

Luke.—Et nous aussi, parbleu ! Ainsi, même fortune. Faites apporter trois couverts de plus. Nous mangerons ensemble.

Windham.—Prenez cette table pour vous. De peur de vous troubler, nous irons manger ailleurs.

Luke.—A la bonne heure. Nous sommes les maîtres ici ; point de gêne pour les étrangers. (A Thomas.) Un couvert encore, et qu'on nous serve.

LADY MARIE, *à* THOMAS *qui paraît embarrassé.*— Faites ce qu'on vous ordonne.

WINDHAM, *à* POPE.—Restez pour les servir, et vous viendrez ensuite me trouver. (*Il sort avec* LADY MARIE.)

SCÈNE X.

LUKE, PEMBEL, TALGOL, POPE.

LUKE.—Allons, allons, à table, enfans du ciel.

PEMBEL.—Gobergeons-nous pour la santé de la bonne cause.

(THOMAS *apporte un troisième couvert.*)

TALGOL, *le prenant de ses mains.*—Donne, que je sois aussi de la partie.

(*Ils se mettent à table, et commencent à manger avec une extrême voracité.*)

LUKE, *à* POPE, *la bouche pleine.*—Eh bien! garçon, quelles nouvelles!

POPE.—Vous devez le savoir mieux que moi. Il court tant de bruits! il n'y a personne qui sache le fond de ces choses. Est-il vrai que le roi soit arrêté. (*Il le regarde fixement en face.*)

LUKE.—Il ne l'est pas, puisque je n'ai pas su le prendre. Il y a trois jours et trois nuits que je bats* toute la contrée; il ne me serait pas échappé. Il faut qu'il soit resté mort sur le champ de bataille.

POPE.—Que me dites-vous?

LUKE.—Ce que je dis? Du vin! (*A* THOMAS, *en lui jetant un plat vide.*) Va nous chercher autre chose. (THOMAS *sort.*)

Pope, *à part, en leur apportant des bouteilles.*—Dieu soit loué ! ils ne savent pas qu'il est ici.

Pembel.—Cette nouvelle vous confond, coquins.

Luke.—Allez faire sonner vos cloches de deuil. Mais je vous conseille de le faire si doucement que le parlement ne puisse les entendre, ou bien je les ferai sonner pour vous-mêmes.

Pembel.—Ce qui doit vous consoler, c'est que votre roi ne sera pas seul dans l'autre monde. Il y retrouvera la moitié de son armée. Nous avons dépêché à sa suite ses plus fidèles sujets.

Luke.—Cette canaille qui s'avisait de me demander quartier, à moi ! De mon sabre je leur coupais ce mot en deux dans le gosier.

Thomas, *apportant un autre plat.*—Voici tout ce qu'il y a de prêt pour l'heure.

Luke.—C'est assez. Du vin seulement ! M'entendez-vous ?

Pembel, *à* Pope.—Que fais-tu-là à branler la tête ? Il semble que tu nous souhaites du mal.

Luke.—Mettez-nous six bouteilles sur la table, et allez-vous-en jusqu'à ce qu'on vous appelle. (*On apporte le vin.*)

Pope, *à part, en sortant.*—Voilà des drôles qui font honneur au parlement.

Scène XI.

Luke, Pembel, Talgol.

Pembel, *à* Talgol.—Qu'en dites-vous, camarade, n'êtes-vous pas bien aise à présent de vous trouver illuminé ?

Luke.—Voyez s'il manque quelque chose aux enfans du Seigneur. Tout ce qui se trouve sur la terre nous appartient de bonne prise.

Talgol.—Je ne croyais pas qu'il fût permis à des élus de prendre leurs repas dans la maison des profanes.

Luke.—C'est que vous ne savez pas encore interpréter nos principes. Ils nous ordonnent de nous faire tout le bien que nous pouvons, aux dépens des enfans des ténèbres ; et rien assurément ne remplit mieux cet objet, que de leur couper les vivres à la bouche, et de les gober à leur place.

Talgol.—Voilà qui me paraît fort bien expliqué.

Luke.—Quand pourrez-vous connaître les avantages infinis que le Seigneur accorde à ses élus. Tous les engagements que nous prenons avec les profanes, même quand ils seraient appuyés d'un serment, sont nuls de plein droit, dès qu'ils tournent à notre préjudice. Aussi voyez quelle fut notre conduite devant le chateau de Pendennis ! Ne reçûmes-nous pas l'ordre exprès de Dieu de passer les assiégés au fil de l'épée, malgré les articles de la capitulation ?

Pembel.—Il ne s'agit que de bien entendre le point fondamental de notre doctrine. C'est que nous sommes amis du Ciel, et que tout doit être en notre faveur contre ses ennemis ; et ce serait l'outrager, que de refuser les dons qu'il nous accorde ; et que toutes nos actions sont légitimes et saintes, puisque nous n'agissons que par le secours de sa grâce. N'est-ce pas lui qui inspirait aux femmes même un zèle tout divin pour la bonne

cause ? N'a-t-on pas vu les plus distinguées se défaire avec transport de leurs joyaux les plus précieux, et jusqu'aux simples domestiques nous apporter le prix de leurs gages, pour lever des troupes à la gloire du Ciel, et forcer l'Angleterre entière à marcher dans les voies du salut ! N'entendons-nous pas tous les jours le Seigneur nous déclarer sa volonté sacrée dans nos révélations.

Talgol.—Cependant les Écossais en avaient eu, disaient-ils, à Dumbar, qui prophétisaient que s'ils descendaient de leurs montagnes, ils battraient Cromwell.

Pembel.—Il est vrai ; mais Cromwell eut aussi les siennes, qui lui prophétisaient qu'il battrait les Écossais, s'ils descendaient de leurs montagnes. Les prières des deux partis étaient un appel au jugement de Dieu, qui déclara, par la victoire, celui qu'il jugeait digne de prospérer, comme il vient de le témoigner encore par de nouvelles bénédictions.

Luke.—Allons, c'en est assez. Buvons, mes amis. (*Ils boivent.*)

Pembel.—Mon capitaine, irons-nous voir maintenant si l'on a traité nos chevaux comme il convient ?

Luke.—Oui, mon enfant ; et nous irons ensuite visiter tous les coins du chateau, pour voir s'il n'est rien qui puisse y convenir aux favoris du Seigneur.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

POPE *et* THOMAS, *entrant ensemble et s'empressant de desservir la table.*

THOMAS.—Il semble que ces coquins soient venus tout exprès pour nous manger le dîner du roi.

POPE.—Sois tranquille, le roi en a eu sa part. Je lui avais mis en réserve ce qu'il y avait de meilleur.

THOMAS.—Oui, mais tandis qu'ils étaient ici tranquillement à se goberger, il n'a pu faire son repas qu'au milieu du trouble et des inquiétudes.

POPE.—Moi, qui me faisais tant d'honneur de pouvoir le servir à table, me voir forcé de servir au contraire ses plus grands ennemis.

THOMAS.—Il m'est venu cent fois dans la pensée de leur donner de ma bouteille sur la tête, quand ils me demandaient à boire.

POPE.—Et moi, je les ai suivis, lorsqu'ils ont fureté dans tout le château pour butiner. Je te l'avoue, s'ils étaient parvenus jusqu'à la chambre secrète du roi, j'avais mes pistolets tout prêts, et je leur faisais sauter la cervelle.

THOMAS.—Il est heureux pour nous qu'ils soient si persuadés de sa mort. Mais de quel ton ils en parlaient! Je n'ai jamais vu d'insolence pareille.

POPE.—Le capitaine en était encore plus pourvu que les autres.

THOMAS.—C'est qu'il se souvient de son premier

état. Sais-tu que je l'ai vu autrefois garçon boucher à Bristol ?

Pope.—Je ne m'étonne plus qu'il ait un air si tranchant.

Thomas.—Et Mr. Pembel, son ami, ce garçon tailleur, l'orateur de son quartier, qui s'est fait soldat théologien de Cromwell ! je parierais qu'il a perverti plus de monde par sa maudite langue, qu'il n'en a tué de son épée.

Pope.—Connais-tu le troisième ?

Thomas.—Non ; mais à sa mine enfumée, je le croirais un de ces misérables chaudronniers qui courent les campagnes. On l'aura recruté sur les grands chemins.

Pope.—Il faut convenir que voilà une espèce de héros bien choisie.

Scène II.

Lady Marie, Windham, Pope, Thomas.

Windham.—Eh bien ! Pope, les soldats où sont-ils ?

Pope.—Je les crois tous appesantis déjà de sommeil. Je leur ai porté dans leur chambre quatre bouteilles de vin, qu'ils ont vidées en se mettant au lit. Je vous garantis que milady peut être arrivée à Shoreham avant qu'ils ne se réveillent.

Windham.—Il faut profiter de ce moment précieux. Que tout se dispose dans le plus grand silence pour le départ de ma mère.

Lady Marie.—Thomas, allez donner un coup d'œil à mes équipages, et presser les préparatifs. Henri fait prendre au roi le déguisement nécessaire pour venir à

ma suite. Quand tout sera prêt, vous viendrez nous avertir.

THOMAS.—Je cours remplir vos ordres.

SCÈNE III.

POPE.—Milord, accompagnerai-je le roi ?

WINDHAM.—Non. Je veux que mon fils soit du voyage ; et moins la suite sera nombreuse, moins elle fera naître de soupçons.

POPE.—Mais s'il arrivait par malheur qu'on eût besoin de le défendre, pouvez-vous armer trop de bras pour son secours ? Il me semble que je pourrais aller un peu en avant à la découverte sur la route, sans paraître appartenir à la voiture de milady.

WINDHAM.—Je chargerai Thomas de ce soin.

POPE, *tristement*.—Thomas, milord ! Est-ce que vous doutez de mon courage ou de ma fidélité ?

WINDHAM.—Non, mon ami ; je crois l'un et l'autre à toute épreuve ; mais j'ai besoin ici de votre prudence pour en imposer aux soldats dans la maison, et aux paysans du village, en cas d'un évènement imprévu. Soyez persuadé que s'il était question de quelque manœuvre importante, c'est vous que l'on choisirait le premier. Je vous en donne ma parole.

POPE.—Ce témoignage me console un peu ; cependant, il faut que je le dise, j'aurais mieux aimé suivre le roi, pour le sauver, ou mourir avec lui.

WINDHAM.—Je vous reconnais à ces sentimens. Mais le temps nous presse. Allez voir si sa majesté

est prête, et dites à mon fils, qu'il peut l'amener ici en sûreté.

Pope, *en sortant.*—Oui, milord.

Scène IV.

Lady Marie, Windham.

Lady Marie.—Je suis enchantée de la conduite de Henri près du roi. Ses hommages sont empressés, sans avoir rien de servile. Ses discours ont un caractère mêlé de respect, d'affection et de générosité. Il console, il anime le prince, il lui jure de le servir aux dépens de ses jours. On découvre déjà dans sa jeunesse le sens et la fermeté de l'expérience.

Windham.—Mon fils vous sera redevable de ses vertus. C'est en nous frappant sans cesse de l'exemple des grandes qualités de mon père, que vous en faites naître l'émulation dans le cœur de vos enfans.

Lady Marie.—Voici des temps orageux, où se présentera souvent l'occasion de les exercer. J'aime à croire que dans une grande épreuve, votre fils ne serait pas indigne de son nom.

Windham.—O ma mère, que vous me rendez fier par cette espérance ! C'est peu de vous devoir la vie, je vous dois l'honneur de tous ceux en qui je respire.

Scène V.

Charles, Derby, lady Marie, Windham, Henri.

Charles.—Windham, reconnaissez-vous ces habits ? (*Il écarte le manteau qui l'enveloppe, et laisse voir l'habit de livrée dont il est revêtu.*)

WINDHAM.—O mon prince, quelle douleur de vous voir réduit à cette affreuse nécessité !

LADY MARIE, *les yeux baissés.*—Je n'ose porter sur vous mes regards ; je crains qu'ils ne vous offensent.

CHARLES, *avec dignité.*—Non, milady, rassurez-vous : ils ne me verront point rougir. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le sort me condamne à d'étranges métamorphoses. Contraint, il y a peu de jours, à manier la cognée dans la profondeur des forêts, pourquoi m'étonnerais-je de ce nouveau travestissement ? Ce n'est qu'un trait de plus de l'inconstance de la fortune. Plus elle m'accable de ses caprices, plus je mets d'orgueil à les mépriser. C'est de l'abaissement où elle me plonge que je veux m'élever au-dessus d'elle et de moi-même. Un roi, sous ces habits, reçoit une grande leçon de la destinée, pour la donner au reste des souverains.

DERBY, *se détournant, et levant les yeux vers le Ciel.*—Ah, sire !

CHARLES.—Derby, vous ne voyez que de l'abjection dans ce vêtement ; moi, je sais m'en faire une parure triomphale. Le bandeau royal sur mon front n'en imposerait pas à l audace de mes ennemis ; et sous la livrée de la servitude, j'ai la gloire de régner encore sur des cœurs fidèles. Voilà les hommages qui m'élèvent bien plus haut que les trônes de la terre. Milord, j'ai vu régner dans votre maison des vertus qui ne suivent pas toujours le diadème, et qui en effacent l'éclat. Si l'amour de mon peuple et les lois de l'honneur ne me faisaient un devoir de maintenir ma couronne, c'est dans

la paix de cette retraite, et dans la jouissance de votre amitié que j'aspirerais à vivre.

Lady Marie.—Par pitié, sire, cachez-nous de pareils sentimens; ils mêleraient trop d'amertume à nos regrets.

Windham.—Hélas! telle est notre situation. Quoique votre aspect me pénètre de la joie la plus vive, je me trouve réduit à désirer de vous voir manquer bientôt à nos regards.

Charles.—Milord, ma présence a produit le désordre et le trouble dans votre maison; mais je jure de ne jamais oublier, ni le danger où je vous expose, ni votre fermeté généreuse à le braver.

Windham.—Ah! sire, dans le sentiment profond qui nous anime pour l'intérêt de la patrie, tout ce qui nous est personnel est d'une bien faible considération. Ce n'est ni ma sûreté, ni celle de ma famille qui fait naître mes inquiétudes. C'est la vôtre dont je suis occupé tout entier. La fortune nous a mis hors* d'état de pouvoir nous rendre utiles à notre pays. Mais vous, sire, vous pouvez encore faire son bonheur.

Charles.—En travaillant à ce grand ouvrage, je me rappellerai sans cesse que vous m'en avez fourni les moyens. Si je parviens à l'accomplir, je ne vous en laisserai pas demander le prix à l'État, c'est moi qui me chargerai d'acquitter sa reconnaissance.

Windham.—Que je voie mon pays heureux, et je serai assez récompensé! Mais, hélas! mes forces épuisées par de longs services ne me permettent guère cet espoir. Je le laisse du moins à mon fils dans l'héri-

tage de mes sentimens. Permettez-moi, sire, de le recommander, ce seul fils qui me reste, à votre souvenir. Je ne vous demande pour lui que de l'employer utilement au service de sa patrie. J'ose vous répondre qu'il ne fera tort ni à votre choix, ni à l'honneur de ses ancêtres.

CHARLES.—Milord, je vous en donne pour gage ma parole. Et si j'étais assez malheureux pour l'oublier, (*il prend* HENRI *par la main*) digne fils de mon bienfaiteur, venez vous placer devant mon trône, et dites-moi en face : "Je suis Windham ;" mon cœur me dira ce que j'aurai à faire.

SCÈNE VI.

CHARLES, DERBY, LADY MARIE, WINDHAM, ÉLISABETH, HENRI, POPE, THOMAS.

POPE *et* THOMAS *en entrant.*—Milord, tout est prêt pour le départ de sa majesté.

DERBY.—Il n'y a pas un instant à perdre.

LADY MARIE, *levant les bras vers le ciel.*—Dieu, protecteur des rois, daigne nous prendre sous ta sauvegarde ! (WINDHAM *paraît enseveli dans une profonde rêverie.*)

CHARLES, *allant vers lui.*—Windham, vous ne me dites rien ?

WINDHAM.—Sire, je voudrais vous dérober les agitations qui troublent mon cœur en ce moment.

CHARLES.—Et moi, je voudrais pouvoir exprimer tout ce qui se passe dans le mien. Je suis entré dans votre maison en fugitif ; vous m'y avez traité en roi, j'en sors votre ami. (WINDHAM *veut se précipiter à ses pieds,*

CHARLES *le retient, et lui tendant les bras :*) Que faites-vous ? Je ne veux recevoir que vos embrassemens. (*Il l'embrasse avec transport.*) Mon ami, le destin ne sera pas assez cruel pour me ravir le bonheur de vous revoir. J'emporte avec moi cette espérance. (WINDHAM, *sans pouvoir lui répondre, lui saisit une main, qu'il arrose de ses larmes.* CHARLES *le regarde avec attendrissement.* POPE, *dans cet intervalle, s'avance pour baiser le bas de son manteau,* CHARLES *l'aperçoit, lui prend la main, et lui dit :*) Je vous dois le salut de ma vie : de pareils services ne se paient que par l'honneur, et je ne vous en offre pas d'autre récompense. Mais, veillez avec soin sur les jours de vos dignes maîtres ; c'est un bienfait que je saurai payer, à mon retour, de la plus brillante fortune. (*Il s'avance vers* LADY MARIE.) Milady, je suis à vos ordres. (HENRI *s'élance au cou de son père.*)

WINDHAM, *avec feu.*—Mon fils, je vous confie la personne sacrée de votre roi. Vous me répondez de sa sûreté. Sachez, s'il le faut, mourir pour le défendre.

HENRI, *vivement.*—J'engage devant vous et devant le Ciel ma vie à le sauver.

SCÈNE VII.

LADY MARIE, LADY SOPHIE, CHARLES, DERBY, WINDHAM, ÉLISABETH, HENRI, POPE, THOMAS.

LADY SOPHIE, *entrant d'un air consterné, suivie d'*ÉLISABETH.—Ah ! sire, arrêtez ! ma mère, vous le conduisez à la mort.

LADY MARIE.—D'où vient l'égarement où je vous vois, ma fille ?

LADY SOPHIE.—Tout est perdu.

CHARLES.—Comment ! daignez vous expliquer, milady.

LADY SOPHIE.—Aurai-je la force de vous le dire ?

WINDHAM.—Tâchez de recueillir vos sens, chère épouse. Au nom du Ciel, tirez-nous du trouble où vous nous jetez.

LADY SOPHIE, *d'une voix entrecoupée.*—Le maréchal qui a ferré le cheval du roi s'est glissé furtivement dans le chateau. . . . Il est monté à la chambre des soldats. . . . Il les a réveillés ; . . . . il leur a dit que le roi était dans la maison. . . . Je l'ai vu sortir pour aller ameuter les paysans, tandis que les soldats s'habillent pour venir se saisir ici de sa majesté.

CHARLES, *avec fermeté.*—Il faut céder à la destinée. Mais elle ne disposera de moi, qu'après la perte de tout mon sang.

DERBY.—Ah ! si je puis sauver vos jours aux dépens des miens ! Qu'avons-nous à craindre, lorsqu'il nous reste encore notre épée ?

WINDHAM.—Non, brave guerrier, la résistance serait inutile. Tout le village est peut-être déjà sous les armes. Sire, daignez ne pas vous abandonner encore aux mouvemens d'un aveugle désespoir. Je vous en conjure, mon cher Derby, remmenez le roi dans son appartement secret, et ne vous éloignez pas un instant de sa personne. S'il faut en venir à la force ouverte, j'irai me joindre à vous avec mon fils, et nous combat-

trons tous ensemble jusqu'au dernier soupir. (*Il les conduit vers un escalier dérobé.*) Thomas, courez faire lever le pont-levis du chateau, pour empêcher la populace d'y pénétrer. (THOMAS *sort.*) Et vous, mon fils, je crains la bouillante audace de votre jeunesse; retirez-vous avec Pope dans la chambre voisine. Je vous défends d'en sortir sans mes ordres.

HENRI, *avec chaleur.*—Quoi ! mon père . . . .

WINDHAM.—J'entends venir les soldats. (HENRI *s'élance pour voler à leur rencontre.* WINDHAM *le retenant, lui lance un regard sévère, et lui dit d'un ton plus impérieux :*) Obéissez. (HENRI *passe avec* POPE *dans la pièce voisine.*)

WINDHAM, *à* LADY MARIE.—O ma mère, c'est en ce moment que j'ai besoin d'être soutenu par votre courage ! (*Il se tourne vers* LADY SOPHIE *et vers* ÉLISABETH.) Pardonnez, chère épouse, et vous, ma fille, si je ne puis me résoudre à vous éloigner de mes yeux.

SCÈNE VIII.

LADY MARIE, LADY SOPHIE, ÉLISABETH, WINDHAM, LUKE, PEMBEL, TALGOL.

Les soldats se précipitent dans le salon.

LUKE, *d'une voix tonnante.*—Où sont-ils ? où sont-ils ?

WINDHAM, *avec calme.*—Qui cherchez-vous ?

LUKE.—Stuart, et le compagnon de sa fuite.

WINDHAM.—Stuart ? Je ne connais de ce nom que le roi d'Angleterre, et on ne le prononce devant moi qu'avec respect.

LUKE.—Nous n'avons point de roi. C'est Stuart que je vous demande.

PEMBEL.—Il est dans votre chateau. Ne vous avisez pas de le céler, ou il vous en coûte la vie.

WINDHAM.—Je la mépriserais, si je la croyais à votre merci.

LUKE.—Moins de paroles, et répondez. Où sont les deux hommes qui sont venus ici ce matin ?

PEMBEL.—Le maréchal à qui vous avez envoyé leurs chevaux a reconnu les fers pour avoir été forgés dans le nord. D'autres marques prouvent que l'un des deux est le roi d'Écosse.

LADY MARIE.—Et l'avez-vous jamais vu pour le reconnaître ?

LUKE.—Non ; mais qu'importe ? Cromwell le reconnaîtra bien.

WINDHAM, *bas à* LADY MARIE.—L'entendez-vous, ma mère ? Ah ! Si....

LADY MARIE.—Mon fils, je vous comprends.

LUKE, *les interrompant.*—Allons, finissez vos discours. Qu'on nous livre à l'instant les deux étrangers. (*Il tire son épée, et la lève sur* WINDHAM.) Qu'on nous les livre, ou vous êtes mort.

LADY SOPHIE, *s'élançant au devant du capitaine.*—Que faites-vous, barbare ?

LADY MARIE.—Arrêtez, arrêtez. Je vais vous les amener.

LUKE, *baissant son épée.*—Hâtez-vous, milady, si vous tremblez pour ses jours.

Scène IX.

Windham, lady Sophie, Élisabeth, Luke, Pembel, Talgol.

Lady Sophie, *bas à* Élisabeth, *avec un air consterné.*—Quel est donc le dessein de ma mère ?

Élisabeth.—Je n'ose le pressentir. (*Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre.*)

Luke.—Milord, ignorez-vous les peines prononcées par le parlement, contre ceux qui refuseraient de remettre Stuart en sa puissance ?

Windham.—Ignorez-vous l'infamie attachée à ceux qui violent les droits de l'hospitalité ?

Luke.—Vous êtes rebelle à la loi de la nation.

Windham.—Je n'en connais point qui puisse me faire oublier celles de l'honneur.

Luke.—Comment l'honneur peut-il vous engager envers un proscrit, déclaré l'ennemi de la patrie ?

Windham.—L'ennemi de la patrie est à mes yeux celui qui en renverse le gouvernement, et qui ravit au peuple son roi légitime. Quand une erreur de mon esprit m'aurait entraîné dans les principes abominables dont vous faites profession, si Charles était venu me demander un asile, j'aurais cru devoir respecter son malheur. Jugez maintenant si je suis capable de le trahir, moi qui le regarde toujours comme mon souverain, et sa personne comme sacrée. La violence peut l'arracher de mes bras ; mais l'aspect d'un échafaud dressé pour mon supplice, n'eût jamais pu me porter à le trahir lâchement.

LUKE.—Vous reconnaissez donc que Stuart est l'un des deux hommes que l'on va nous amener ?

WINDHAM.—Lorsqu'ils seront en votre présence, vous le saurez de leur propre bouche, s'ils daignent vous l'apprendre.

LUKE.—Il faudra bien qu'ils le confessent, ou ce fer me fera* raison de leur refus.

WINDHAM.—Qu'osez-vous dire ? N'attendez pas que je vous laisse impunément exercer votre rage. Ce chateau est, depuis trois cents ans, la demeure de l'honneur ; vous ne le souillerez point par un meurtre exécrable. Craignez de me pousser au désespoir. Vous voyez un soldat moins vieilli par l'âge que par les fatigues de la guerre, et qui, pour vous punir, peut retrouver un moment les forces de sa première jeunesse.

SCÈNE X.

LADY MARIE, WINDHAM, LADY SOPHIE, ÉLISABETH, LUKE, PEMBEL, TALGOL.

LUKE, *à* LADY MARIE *qui s'avance.*—Où sont mes prisonniers ?

LADY MARIE.—Ils me suivent. Avant de les remettre en vos mains, j'ai voulu d'abord vous déclarer combien je déteste l'action que vous me forcez de commettre. Je sens qu'elle outrage l'humanité. Le Ciel voit le fond de mon cœur. C'est à vous qu'il demandera compte du sang que j'expose à votre furie. (*En leur tendant des mains suppliantes.*) Mais si vous êtes encore sensibles à la voix de la nature, ne rejetez pas mes tendres

supplications en faveur de ces infortunés. Je leur ai promis que vous respecteriez leur misère.

LUKE.—C'est trop long-temps écouter de vaines lamentations. Où sont-ils ?

SCÈNE XI.

LADY MARIE, WINDHAM, LADY SOPHIE, ÉLISABETH, LUKE, TALGOL, PEMBEL, HENRI, POPE.

HENRI, *s'avance fièrement, enveloppé, ainsi que* POPE, *d'un grand manteau.*—Je n'attendrai pas que vous veniez me chercher.

LADY SOPHIE, *reconnaissant la voix de* HENRI.—Ciel ! qu'entends-je ? (*d'une voix étouffée.*) Mon fils ! (*Elle tombe évanouie dans les bras d'*ÉLISABETH, *qui la conduit vers un fauteuil.*)

WINDHAM, *s'empressant de lui donner des secours ; bas à* ÉLISABETH.—Gardez-vous de nous trahir : (LUKE, PEMBEL *et* TALGOL *considèrent un moment* HENRI *avec un air de surprise et d'irrésolution.*)

LUKE, *s'avançant enfin vers lui.*—Qui êtes-vous ?

HENRI, *avec fierté.*—Avez-vous eu l'audace de croire que je m'abaisserais jusqu'à vous répondre ?

LUKE, *insolemment.*—Qui êtes-vous, vous dis-je ?

HENRI.—De quel droit osez-vous m'interroger ?

LUKE.—Au nom du parlement, dont je vous apporte les ordres.

HENRI.—Moi ! reconnaître un parlement dominé par un rebelle ?

LUKE.—Cromwell saura bien vous y contraindre. Il

n'est qu'à dix milles d'ici. C'est en sa présence qu'il vous faudra parler.

HENRI.—Vous n'aurez donc plus qu'un mot de ma bouche. Conduisez-moi devant lui.

PEMBEL.—Hâtons-nous avant que les paysans ne se rassemblent, et ne viennent peut-être nous disputer notre capture.

LUKE.—Marchons. (*Il fait un mouvement pour entraîner* HENRI.)

HENRI, *lui en imposant d'un signe d'autorité.*—Un instant. (*à* WINDHAM.) Milord, j'espérais rendre mes jours utiles à la patrie. Si ma mort peut lui épargner un sang précieux, je m'y dévoue sans regret, et même avec joie. Recevez, et vous aussi, milady, ma profonde reconnaissance pour les sentimens que vous m'avez témoignés, et surtout pour la haute opinion que vous avez eue de mon courage. (WINDHAM *et* LADY MARIE *s'efforcent d'étouffer leur douleur,* HENRI *cherche des yeux sa mère, et la voit évanouie. Il se précipite sur sa main, qu'il couvre de baisers.*) Dans quel état affreux la jette un intérêt trop tendre ! Faut-il que je sois contraint de l'abandonner dans une si déplorable situation ? Milord, milady, et vous, Élisabeth, au nom du ciel, je vous en conjure, prodiguez-lui tous les soins de votre tendresse. Parlez-lui souvent de moi. Peignez-lui l'effort que je fais sur moi-même pour me séparer d'elle. Je n'oserais répondre de ma résolution, si je voyais un moment ses larmes, si j'entendais sa voix gémissante. (*Il se relève, presse tendrement la main d'*ÉLISABETH, *pousse un profond soupir, en jetant*

pour la dernière fois les yeux sur sa mère ; et tout-à-coup enfonçant son chapeau sur ses yeux, et s'enveloppant le visage de son manteau, de peur d'être reconnu par les paysans, en traversant le village, il s'éloigne à grands pas, et fait signe aux soldats de le suivre.)

LUKE, *l'accompagnant, l'épée nue sur l'épaule, crie aux soldats :*—Allons, amis.

PEMBEL, *à* POPE *qui s'enveloppe de son manteau.*—Marchez, Cromwell va bien savoir aussi qui vous êtes.

POPE.—Je ne craindrai pas de vous le dire tout haut à vous-même : un serviteur fidèle du roi, qui se fait gloire de mourir pour lui. (*Les soldats les entraînent, et sortent avec des cris confus.*)

SCÈNE XII.

LADY MARIE, WINDHAM, LADY SOPHIE, ÉLISABETH.

WINDHAM.—Je puis donc enfin me livrer en liberté à ma douleur. O ma mère, quel sacrifice !

LADY MARIE.—C'est pour moi qu'il est le plus douloureux, moi, que le sort a forcée de préparer et de conduire les victimes.

WINDHAM, *se penchant vers* LADY SOPHIE.—Chère épouse ! hélas ! dois-je désirer de la voir sortir de ce paisible évanouissement. Ah ! s'il pouvait se changer en un long et profond sommeil ! Le cœur déchiré de mes propres blessures, comment pourrai-je soutenir encore son désespoir ?

LADY SOPHIE, *reprenant peu-à-peu ses esprits, d'une voix affaiblie :*—Mon fils !

WINDHAM.—C'est en vain que vous l'appelez, ce fils si cher! C'est lorsqu'il se montre le plus digne de notre amour, que nous sommes condamnés à le perdre.

LADY SOPHIE, *se ranimant, d'une voix plus forte.*—Mon fils! (*Elle promène de tous côtés ses regards.*) Où est-il? (*Elle se lève avec précipitation.*) Qu'avez-vous fait de mon fils? (WINDHAM *abattu ne peut encore répondre.*)

LADY MARIE, *avec un effort violent sur elle-même.*—Un héros, l'honneur de notre nom, le sauveur de son roi, le gage du salut de sa patrie!

LADY SOPHIE, *avec l'accent du désespoir.*—Barbares! vous avez pu l'immoler?

WINDHAM.—Vouliez-vous me voir me déshonorer par une lâche trahison, et livrer aux bourreaux une tête sacrée? Réduite à choisir d'un époux vivant pour l'infamie, ou d'un fils mourant pour la gloire, parlez, quel choix auriez-vous fait?

LADY SOPHIE.—Que puis-je vous répondre? Mais mon fils!

WINDHAM.—Il était aussi le mien. Je le voyais seul échappé des ruines d'une nombreuse famille, pour en relever la gloire. Il annonçait dès sa première jeunesse, les espérances les plus flatteuses. Il les a toutes surpassées en un moment. Avec tant de droits à mon amour, croyez-vous que la nature me laisse gémir moins vivement que vous sur sa perte? Prenez donc aussi pitié de mes souffrances. Vous me croyez insensible, parce que je veux adoucir votre douleur. Que vous dirai-je? Ce n'est pas une âme comme la vôtre que

l'on aouse par de vaines consolations. Mais il en est que l'on peut vous offrir. Voyez votre fils, déjà plein de vertus à la fleur de son âge, acquérir un renom immortel en sauvant son prince et son pays. Occupez un moment votre tendresse de ces nobles pensées. Quand il faudra le regretter, je vous offre une grande espérance que la férocité de Cromwell ne rendra pas vaine; c'est d'être enveloppés tous à la fois dans la même proscription.

Lady Sophie.—Je l'embrasse avec ardeur, cette espérance horrible. Que ferais-je de la vie, s'il me fallait survivre à mon fils? (*Plus vivement.*) Mais où est-il? je veux le voir. Ramenez-le-moi, que je reçoive au moins ses derniers embrassemens.

Windham.—Il vient de s'arracher de vos bras. Il craignait l'excès de votre tendresse.

Lady Sophie.—Il ne l'a point connue, s'il n'a vu que mon évanouissement. La frayeur d'une femme à l'aspect de farouches soldats pouvait le causer. C'est du désespoir de sa mère qu'il me fallait le rendre témoin. A-t-il vu ruisseler mes larmes brûlantes? A-t-il senti mon cœur palpiter contre le sien, dans mes étreintes maternelles? Vous voulez qu'il expire sans savoir à quel excès il m'est cher! Non, cruels, laissez-moi le suivre; j'irai, je traverserai la foule de ses satellites et de ses bourreaux; je veux l'embrasser mille fois; je veux m'étouffer contre son sein, et mourir de douleur devant lui. (*Elle s'élance d'un pas égaré;* Windham *la retient. Elle ne peut que tendre et agiter ses bras, en s'écriant d'une voix douloureuse:*) Mon fils! mon

fils! (CHARLES *accompagné de* DERBY, *rentre en ce moment. Il s'arrête dans une muette surprise.* WINDHAM *l'aperçoit, et s'avance vers lui.* LADY SOPHIE *s'efforce de calmer ses mouvemens en présence du roi; et pour éviter sa vue, elle se détourne sur le sein d'*ÉLISABETH.)

SCÈNE XIII.

CHARLES, DERBY, LADY MARIE, WINDHAM, LADY SOPHIE, ÉLISABETH.

CHARLES.—Windham, que vient-il donc de se passer? J'entends de toutes parts des voix tumultueuses répéter en longues clameurs: "Le roi est pris." Les soldats entraînent deux hommes. Je les ai vus s'éloigner dans la campagne, suivis d'une populace bruyante, à la clarté de mille flambeaux. Je descends, je vous trouve dans une profonde consternation; je vois votre épouse noyée dans les pleurs, et cherchant à fuir mes regards. Quel est ce mystère que je crains d'approfondir?

WINDHAM.—N'avez-vous pas entendu les cris de cette mère désolée?

CHARLES.—Que dites-vous? Votre fils . . . .

WINDHAM.—Il vous avait juré de sauver votre vie aux dépens de ses jours. Il remplit son serment.

CHARLES.—Et vous croyez que je le laisserai mourir à ma place? Non, non. Je me croirais indigne de ce dévouement généreux, si je permettais qu'il s'achevât. Séchez vos pleurs, milady; je vais vous rendre un fils qui mérite si bien vos regrets.

WINDHAM.—Ce serait en vain. Le sanguinaire

Cromwell s'effraie-t-il du nombre des victimes ? C'en est fait de mon fils, et vous péririez sans le sauver.

CHARLES.—Je mourrai du moins avec lui.

WINDHAM.—Non, sire, vous ne mourrez point. Votre vie n'est plus à vous. Elle m'appartient, à moi, qui viens de l'acheter au prix de mon sang. J'ose réclamer tous mes droits sur elle, pour les joindre à ceux de la nation.

CHARLES.—Et que pouvez-vous exiger de moi ?

WINDHAM.—Que notre grand projet s'accomplisse. L'exécution en devient plus favorable. Le faux bruit qui remplit déjà le village, et qui va bientôt se répandre dans tous les environs, vous assure une libre retraite. Hâtez-vous de partir. Le délai d'un seul instant peut vous être fatal. Le tigre, trompé dans sa rage, viendra demain, à la trace de mon sang, chercher sa nouvelle proie. Soyez hors de ses atteintes avant le réveil de sa fureur.

DERBY.—Eh bien, Windham, dérobez-vous avec nous à la vengeance de Cromwell. Chargé de vos effets les plus précieux, venez avec votre mère, votre épouse et votre fille, et suivez notre destinée.

WINDHAM.—Je croyais, Derby, que vous auriez mieux appris à me connaître. J'aurais livré mon fils au glaive des bourreaux, et je voudrais y soustraire ma tête !

CHARLES.—Sauvez du moins ce qui vous reste d'une famille infortunée. Hâtez-vous de la mettre en sûreté.

LADY MARIE.—Moi, sire, abandonner mon fils !

Lady Sophie.—On m'a ravi le mien, on ne m'arrachera point mon époux.

Windham.—Vous voyez que la mort n'a rien qui puisse nous effrayer. La moitié de ma maison a péri pour la défense de votre père, l'autre moitié saura périr pour votre salut.

Charles.—Non, je n'accepte point cette offrande sanglante. Quel est donc le sort qui me poursuit ? Le ciel ne donne les rois aux peuples que pour faire leur bonheur, et moi, il ne m'a fait naître que pour la ruine des miens. Ma vie est un sujet de discorde entre mes sujets. Je vois les uns prostituer leur conscience et leur honneur pour me la ravir ; les autres, pour me la conserver, sacrifient un sang trop généreux. C'est le mien, le mien seul que les furies demandent. Délivrez-moi de cette vie maudite ; je la déteste, je l'abhorre.

Windham.—C'est pour cela qu'il est d'un grand courage de la supporter. Le ciel, en secondant mon projet, nous a marqué nos devoirs ; à vous de vivre, à nous de mourir. Laissez-nous remplir cette glorieuse destinée. Si de mon échafaud j'apprends votre salut, je mourrai trop heureux.

Charles.—Et moi, vivrai-je heureux sur un trône, où je ne serai monté qu'en vous immolant ?

Windham.—Qu'importe votre bonheur ou le mien ? C'est celui de toute une nation dont il faut occuper votre pensée. Égarée par la violence de ses passions, mais toujours prête, par son grand caractère, à revenir à la justice et à l'honneur, c'est à vous seul qu'elle peut avoir recours pour l'y ramener. Elle vous redemandera bientôt.

Revenez alors, non en conquérant, mais en père. Mon sang ne vous criera point vengeance, il vous criera clémence, amour et liberté.

Charles.—Ce peuple ingrat qui me proscrit, vaut-il a mes yeux un citoyen tel que vous ? Sur l'espoir douteux de son retour, faut-il que je laisse périr de si nobles victimes ? Non, Windham, je vous l'ai dit, je n'accepterai point une offrande de sang, quand je puis la racheter du mien. De quel droit prétendez-vous me forcer à la recevoir ?

Windham.—De quel droit, sire ? Vous me faites oublier les devoirs d'un sujet, pour prendre sur vous l'autorité de mon âge, et, s'il faut le dire, de mes services. Quand je vous ai ouvert ici un asile, au risque de ma fortune et de ma vie, l'honneur de vous sauver pouvait être ma récompense; mais quand je vous immole mon fils, de quel prix pouvez-vous me payer ? Et vous voudriez à présent me ravir jusqu'au fruit de ce sacrifice, et me réduire au regret de me l'être imposé ? Non, sire, vous êtes roi, mais j'étais père, et c'est pour vous que je ne le suis plus. Rendez-moi donc dans votre personne un fils que j'avais élevé pour l'espérance de la patrie. Vous demandez mes droits. Vous m'en avez donné sur vous, que je veux exercer dans tout leur empire. Partez.

Charles.—Généreux, mais cruel Windham. . . .

Windham.—Je n'entends plus rien. Éloignez-vous, sauvez en vous la nation. Suivez-nous, ma mère ; et vous, Derby, aidez-moi à l'entraîner. (*Il se tourne vers* lady Sophie.) Pardonnez, chère épouse, je vais goûter

la dernière joie qui puisse me rester sur la terre, celle de servir mon pays, et je reviens dans vos bras me livrer tout entier à notre douleur. (*Avec le secours de* DERBY *il entraîne le roi.* LADY MARIE *les suit.* ÉLISABETH *ramène* LADY SOPHIE *dans son appartement.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

WINDHAM.

WINDHAM.—Quelle nuit affreuse je viens de passer ! Ah ! je n'en aurai point d'autres dans le peu de temps qu'il me reste à traîner la vie ! Tremblant pour mon roi, pour ma patrie et pour mon fils, quels maux peuvent manquer à ma douleur ? Encore si j'étais seul à souffrir ! Le désespoir de ma chère épouse m'accable plus que le mien ! Tantôt me serrant dans ses bras, tantôt m'en repoussant avec horreur, épuisée de larmes, étouffée de sanglots, passant tour-à-tour des convulsions les plus terribles à un calme effrayant, et d'un silence morne à des cris douloureux, combien de fois mon cœur s'est déchiré dans cette longue nuit à l'aspect de ses tourments ! Un sommeil trompeur vient d'appesantir enfin ses paupières, et me donne un moment pour gémir seul en liberté. O mon fils, mon fils ! jamais un vice en lui n'avait fait couler mes larmes paternelles : mais fallait-il qu'il ne montrât tant de vertus que pour combler l'excès de notre malheur ? (*Il verse un torrent de larmes, en se cachant la tête dans les mains.*)

Scène II.

Windham, Jacques.

Jacques, *le regardant d'un air attendri, et n'osant l'interrompre.*—Devais-je m'attendre à le trouver dans cette désolation ? Quel prix il reçoit de ses vertus ! (*Il s'approche, et l'appelle en tremblant.*) Milord !

Windham, *sortant tout-à-coup de sa rêverie, le reconnaît et d'une voix empressée.*—Ah ! mon ami, que venez-vous m'annoncer ? A-t-on un vaisseau pour le roi ?

Jacques.—Oui, milord. Le colonel Lane, à mon départ, en tenait un tout prêt à mettre à la voile au premier instant de son arrivée.

Windham, *avec un rayon de joie qui perce à travers ses larmes.*—Grâce au ciel, je sens du moins une partie de mes peines adoucies.

Jacques.—Je ne sais s'il faut encore vous livrer à la joie.

Windham.—Que dites-vous ?

Jacques.—En revenant ici, je n'ai trouvé qu'à trois milles du port la voiture de milady. . . .

Windham.—Eh bien ?

Jacques.—Mais en m'avançant sur la route, j'ai vu des soldats courant de tous côtés avec de nouveaux ordres de Cromwell.

Windham.—Il est donc déjà détrompé sur sa victime. O Dieu ! s'ils allaient atteindre le roi !

Jacques.—Je crains qu'ils n'aient poursuivi leur route vers le bord de la mer, et peut-être vers Shoreham.

WINDHAM.—Ainsi, me voilà replongé dans de plus cruelles alarmes !

JACQUES.—Milady m'a chargé de vous prévenir qu'elle vous dépêcherait Thomas, ou qu'elle viendrait elle-même, aussitôt que le roi serait embarqué.

WINDHAM.—Qu'ils viennent donc me tirer de cette affreuse incertitude ! Allez, laissez-moi, je vous prie, si vous n'avez rien de plus à m'apprendre.

JACQUES.—Pardonnez, milord ; mais je ne puis vous abandonner ainsi à vous-même. Je n'ai que trop de regrets de m'être éloigné de vous. Je ne vous aurais pas laissé sacrifier mon jeune maître. J'aurais rempli sa place ; trop heureux de vous conserver un fils digne de tant d'amour. Je m'en revenais si content d'avoir rempli mon message ! L'espoir de vous trouver satisfait des bonnes nouvelles que je vous rapportais, me rendait si joyeux ! Ah ! milord, que suis-je devenu quand j'ai appris ce qui s'était passé en mon absence ? Et maintenant que je vous vois souffrir, vous qui me traitiez avec tant de douceur et de bonté, je ne sais comment je puis résister à ma douleur.

WINDHAM.—Par pitié, mon ami, n'aggravez point les maux que j'endure.

JACQUES, *lui baisant la main.*—Mon maître, mon digne maître !

WINDHAM.—Je vous remercie de votre attachement ; mais ce témoignage que j'en reçois, ne sert qu'à m'affliger davantage. Pourquoi me parler de moi-même ? J'ai besoin de n'être occupé tout entier que de mon fils. (JACQUES *sort, en levant les bras vers le ciel, et en regardant* WINDHAM *avec tristesse.*)

Scène III.

Windham.

Windham.—Voici l'instant où ce fils si cher venait ous les matins me demander ma bénédiction. Avec quel transport je le serrais contre mon cœur ! Au lieu de recevoir ces embrassemens du père le plus tendre, peut-être essuie-t-il maintenant les menaces du féroce Cromwell, entouré de bourreaux, le fer levé sur sa tête ! Peut-être qu'il expire en ce moment sous leurs coups ! O Dieu ! ma patrie, mon fils, ma famille entière, tout perdre et ne pouvoir mourir !

Scène IV.

Windham, lady Sophie, Élisabeth.

Lady Sophie, *tout échevelée, s'avance d'un pas irrégulier, soutenue par* Élisabeth. *Elle crie d'une voix éteinte.*—Windham !

Windham, *se retourne, et l'aperçoit.*—Ciel ! quel trouble dans ses sens ! quel égarement dans ses yeux !

Lady Sophie, *l'œil hagard.*—Où suis-je ? Est-il jour encore ? Je n'ai pas vu Henri. Il n'est pas venu m'embrasser, ce cher fils ! il sait pourtant que ses caresses font le bonheur de ma vie ! (*Elle envisage* Windham *d'un regard fixe.*) Ah ! je le vois. (*Elle sourit.*) Il est dans les bras de son père. Laissez-le donc aussi venir sur mon sein. (*Elle tend ses mains raidies.*) Il ne vient pas ! Il ne m'aime plus ! (*Elle se détourne, et ramenant bientôt sa vue vers* Windham.) Barbare !

un poignard dans tes mains ! Qu'a-t-il donc fait pour que tu l'égorges ? Ah ! je le défendrai contre toi. (*Elle veut s'élancer*, ÉLISABETH *l'arrête.*) On me charge de fers pour te priver de mes secours. (*Avec un mouvement d'horreur.*) D'où vient ce sang que je vois couler à grands flots ? Est-ce mon sang, ou celui de mon fils ? (*Elle retombe dans les bras d'*ÉLISABETH, *la tête penchée en arrière.*)

WINDHAM.—Il manquait ce dernier coup à mon désespoir. (*à* ÉLISABETH.) Je venais de la laisser si tranquille !

ÉLISABETH.—Voilà l'état dans lequel elle s'est trouvée à son réveil.

WINDHAM.—Que lui dirai-je ? Il ne me reste pas même d'espérance pour tromper sa douleur. (*Se penchant vers elle, et lui prenant les mains.*) Sophie ! ma chère Sophie !

LADY SOPHIE, *d'une voix étouffée.*—Il n'est plus de Sophie. C'était la mère de Henri. Elle l'a perdu. (WINDHAM *reste abîmé dans sa désolation. Moment de silence, pendant lequel on n'entend que les sanglots d'*ÉLISABETH.)

SCÈNE V.

LADY SOPHIE, WINDHAM, ÉLISABETH, JACQUES.

JACQUES, *entrant d'un air effaré.*—Milord, toute la cour est pleine de soldats ; et Cromwell lui-même s'avance.

LADY SOPHIE, *se ranimant.*—Cromwell ! Qui est

ce Cromwell ? N'est-ce pas un autre assassin de mon fils ? (*Ell s'évanouit.*)

WINDHAM, *après lui avoir donné les premiers secours.*—Élisabeth, entraînez votre mère. (ÉLISABETH *emmène* LADY SOPHIE.) Que le barbare ne repaisse pas sa vengeance de ce spectacle. Ciel, donne-moi la force de vaincre ma douleur, pour le confondre et l'accabler ! (*Il se raffermit et attend* CROMWELL.)

SCÈNE VI.

CROMWELL, WINDHAM.

CROMWELL.—Milord, vous me voyez entrer chez vous pénétré d'une sainte indignation. Que vous ayez voulu me tromper en me livrant votre fils au lieu de Stuart, je ne m'offense point de cette injure : mais trahir la nation, et prétendre vous jouer des volontés du Ciel, comment vous pardonnerais-je cet excès d'audace et d'impiété ?

WINDHAM.—Et vous n'en voyez point à vous donner, vous, Cromwell, pour le vengeur de leur querelle ?

CROMWELL.—Je sais que l'homme n'est rien aux regards de l'Être suprême. Apprenez aussi qu'il peut servir d'instrument entre ses mains pour signaler sa puissance.

WINDHAM.—Et c'est pour la faire mieux éclater, sans doute, qu'il est allé vous choisir au sein de la bassesse et de la crapule, perdu de dettes et d'honneur, noirci de plus de crimes qu'il n'y eut jamais de mouvemens pervers dans l'âme du dernier scélérat.

Cromwell.—Le ciel a vu mes faiblesses, mais il voyait mon amour pour la patrie.

Windham.—La patrie! Ce nom est dans votre bouche comme celui de la vertu dans les enfers.

Cromwell.—La nation me traite avec plus de justice. Elle a senti que je venais de lui rendre sa grandeur.

Windham.—Est-ce donc en dégradant ses esprits par le fanatisme et l'hypocrisie? en la livrant aux mépris de ses voisins par son acharnement furieux à se détruire elle-même, et à l'exécration de l'univers par le meurtre abominable de son roi? Osez-vous dire que vous lui avez rendu sa grandeur, lorsque vous la faites servir de jouet à votre ambition! Quand vous ne l'auriez réduite qu'à souffrir lâchement les indignités dont vous l'accablez, ne l'auriez-vous pas assez avilie! Jusques à quand sera-t-elle la dupe de votre imposture? Que ne peut-elle vous voir, non comme je vous vois, car la profondeur de votre scélératesse me dérobe encore des abîmes de forfaits, mais tel que vous vous verriez vous-même, si l'affreuse lueur du remords pouvait pénétrer jusqu'à votre cœur ténébreux.

Cromwell.—La servitude osa toujours ainsi calomnier les nobles efforts du courage. Il fallait, pour vous plaire, laisser gémir un peuple généreux sous le joug de la tyrannie?

Windham.—Monstre! croyez-vous m'avoir dérobé la marche perfide de votre ambition? Je ne suis point l'esclave des rois, j'ai détesté toutes leurs entreprises contre notre liberté. Quelles malédictions ne vous dois-je donc pas, à votre parlement et à vous, les deux plus

cruels oppresseurs du peuple ? Sous quel tyran couronné le peuple a-t-il répandu plus de larmes et de sang ? Des mœurs féroces, des erreurs frénétiques, des proscriptions vengeresses, la licence, les déprédations, et les massacres ; voilà ce que vos fourbes républicains donnent pour liberté à une populace aveuglée, dans le même temps qu'ils l'écrasent de taxes accablantes, et qu'ils punissent ses murmures comme des rébellions. Ce chaos monstreux est l'ouvrage de votre sombre politique. Je vous ai vu caché dans la secte des Indépendans, incapable de la dominer par la vigueur de l'éloquence, l'entraîner par la fougue d'une imagination en délire ; vous envelopper de voiles religieux, pour tromper l'ambition personnelle de vos rivaux, les pousser tous ensemble au plus haut degré d'usurpation du pouvoir arbitraire, pour y parvenir sur leurs traces et les en précipiter ensuite par la violence et l'audace de votre génie. Resté seul à cette hauteur, confondant à vos pieds les armes et les lois, vous tourmentez aujourd'hui la nation des tempêtes de l'anarchie, pour la faire tomber de fatigue sous votre despotisme. Venez me parler maintenant de grandeur et de liberté.

Cromwell.—Homme charnel, c'est bien à vous de juger l'empire des saints, et de sonder les décrets impénétrables de la Providence !

Windham.—Allez porter ces mystiques déclamations à vos soldats énergumènes. Allez jouer des extases, et répandre des larmes hypocrites dans votre parlement. Ils sont bien dignes d'être condamnés à la honte de les applaudir.

Cromwell.—Je déplore l'aveuglement de votre cœur ; il est trop profond pour que je puisse y porter la lumière. Il n'est donné qu'au ciel de vous éclairer, si vous méritiez cette grâce. Rendez-moi seulement Stuart, qu'il vous demande par ma voix.

Windham.—Puisqu'il vous a fait son organe, il vous aura révélé, sans doute, où vous devez trouver votre victime.

Cromwell.—Il m'a révélé de la faire chercher dans votre chateau et dans toute la contrée.

Windham.—Eh bien ! que tardez-vous à suivre des inspirations si manifestes ?

Cromwell.—C'est à quoi mes soldats sont employés en ce moment, tandis que vous me croyez uniquement occupé à répondre à vos vains discours.

Windham.—Attendez donc en silence l'effet de vos recherches.

Cromwell.—Songez-vous que votre vie en dépend ?

Windham.—Je vous ai livré celle de mon fils : pensez-vous que je tremble pour la mienne ?

Cromwell.—Vous périrez avec votre fils, et avec vous vous verrez périr votre famille entière. Vous l'avez entraînée dans votre rébellion, vous l'entraînerez dans votre supplice.

Windham.—Nous brûlons tous d'y marcher et de braver votre vengeance. La mienne est déjà satisfaite, en vous forçant de m'estimer autant que je vous méprise. Voyez, Cromwell, quelle est la différence du crime à l'honneur. A force de violences et de fourberies vous pouvez trouver un parlement assez vil pour

vous déférer le rang suprême : mais, revêtu d'un pouvoir auquel vous n'aspirez que par l'attrait des forfaits qu'il doit vous coûter, il vous lassera bientôt, quand vous n'en trouverez plus de nouveaux à commettre. Il ne vous restera que les terreurs d'une conscience intimidée par votre décrépitude précoce. Vos enfans vous maudiront, avec l'héritage d'un trône criminel ; et moi, je mourrai béni de ma famille, en me sacrifiant à la vertu.

Cromwell.—J'ordonnerai que votre nom soit flétri comme celui d'un traître.

Windham.—Il ne l'est pas, même en passant par votre bouche infâme ; jugez si rien peut le souiller. C'est de mon supplice qu'il doit tirer son plus grand éclat. Ce nom va s'attacher au vôtre pour le couvrir d'opprobre jusque dans la postérité la plus reculée. J'attends encore de ma mort un effet plus glorieux. De nombreuses alliances m'attachent aux premiers lords de ce comté : ils ne verront point froidement couler sous le fer des bourreaux, le même sang qui remplit leurs veines. Il ne pourra jamais naître dans les trois royaumes un monstre pareil à vous ; mais j'honore trop mon pays pour croire qu'il ne lui reste plus de citoyens qui me surpassent en vertus. En voyant une famille entière périr avec enthousiasme pour son devoir, une généreuse émulation saisira leurs grandes âmes. La chûte de ma tête sera le signal qui va les rallier de tous côtés. Je les vois fondre déjà sur la vôtre. Hâtez-vous donc de consommer un meurtre qui doit me délivrer de la vue de vos crimes, et armer tant de vengeurs pour les punir. Venez dresser vous-même mon échafaud. Je me fais

gloire d'y devancer vos pas. (*Il veut sortir. Il aperçoit* LADY MARIE *qui s'avance d'un pas précipité.*)

SCÈNE VII.

CROMWELL, LADY MARIE, WINDHAM.

WINDHAM.—C'est vous, ma mère ! Quels transports je vois éclater dans vos yeux. Qu'allez-vous m'apprendre du roi ?

LADY MARIE, *avec un cri de joie.*—Il est sauvé.

WINDHAM, *dans un excès de ravissement.*—Qu'entends-je !

LADY MARIE.—Oui, mon fils, je n'ai quitté le port que lorsque le vaisseau dérobait ses voiles à ma vue. Un vent favorable a toujours continué de soufler. Il l'aura déjà porté sur les côtes de France.

WINDHAM, *les bras levés vers le ciel.*—Juste ciel ! tu veux donc couronner à la fois tous mes vœux. Tu sauves le roi par mes soins ; tu rends ma vie et ma mort également utiles à la patrie. Eh bien ! Cromwell, vous voilà consterné ! Où sont les espérances dont vos saintes révélations enflaient l'orgueil de votre armée ? Charles devait être chargé de vos fers ? Tremblez, scélérat ; c'est lui qui va vous en préparer. De l'autre bord de l'océan, son nom viendra ranimer le courage des bons citoyens, et vous glacer de terreur. Quelle jouissance à mon dernier soupir, de voir vos projets confondus !

CROMWELL, *avec un sourire amer.*—Windham, vous ne me connaissez point. Vous allez voir si je laisse dépendre ma fortune de l'opinion des hommes, ou des

événemens. (*Il marche vers la porte, et fait signe aux soldats de s'avancer.*)

Scène VIII.

Cromwell, lady Marie, Windham, *troupe de soldats.*

On voit dans l'éloignement Henri *qui tend ses bras à* Windham, *et qui voudrait s'élancer vers lui ; mais* Luke, Pembel, *et* Talgol *le retiennent.*

Cromwell, *aux premiers soldats.*—Entrez, braves défenseurs de la bonne cause ; venez vous réjouir avec moi. Vous voyez dans Windham le libérateur de la patrie.

Les Soldats, *étonnés.*—Windham !

Cromwell.—Oui, mes amis, le parlement avait promis une récompense à ceux qui s'empresseraient de remettre Stuart entre ses mains. Le généreux Windham pouvait la gagner ; il l'a dédaignée. Il m'avait déjà vu renvoyer au-delà des mers le jeune frère du tyran ;[1] il a fait plus, il a chassé le tyran lui-même, pour qu'il ne restât plus rien d'une famille maudite dans la terre des élus.

Windham.—Qu'osez-vous dire, Cromwell ?

Cromwell, *l'interrompant.*—Allez, ne craignez point que je désapprouve votre sage politique. Vous voulez montrer aux derniers partisans du lâche Stuart combien il était indigne de leur attachement. Tremblant pour lui seul, il les livre à notre juste vengeance.

[1] Le duc de Gloucester, le dernier des enfans de Charles I, que Cromwell fit passer en Hollande, après le supplice de son père.

Enfans du Ciel, bénissez le Seigneur! Un tyran exécuté par le glaive vengeur des lois, un autre renvoyé sans retour de cette île sacrée, assurent pour jamais l'empire des saints et le règne de la liberté.

WINDHAM.—Quoi! fourbe! c'est ainsi que vous avez l'impudence d'interpréter mes actions?

CROMWELL.—Taisez-vous, profane. Vous ne voyez pas que le Ciel gouverne votre cœur malgré vous-même. Il manifeste sa puissance et sa protection de la bonne cause, en vous rendant l'instrument aveugle de ses décrets. Je suis juste. Vous avez fait le bien de l'État. Voyez votre fils; je vous le rends. Qu'on le remette entre ses bras. (*On amène* HENRI; *et tandis que* WINDHAM *se livre aux transports muets de sa joie,* CROMWELL, *profitant de son silence, dit à ses soldats.*) Venez, amis, allons rendre grâces au Tout-Puissant. Le prix que le parlement avait mis à la tête de Stuart, va vous être remis, puisque l'Angleterre en est délivrée. Je vais solliciter encore de nouvelles largesses. Il faut que l'armée sainte partage la joie qu'éprouve le Seigneur lui-même dans ce jour de ses bénédictions. (*Il sort avec un air de triomphe, et les soldats le suivent.*)

SCÈNE IX.

LADY MARIE, WINDHAM, HENRI.

Tandis que HENRI *se jette dans les bras de* LADY MARIE, WINDHAM *cherche* CROMWELL, *et ne le voyant plus, il s'écrie :*

WINDHAM.—L'imposteur! Il m'échappe avant que j'aie pu le démasquer.

Henri.—O mon père, ne nous occupons que de la joie de nous voir réunis, et le roi sauvé par nos soins.

Lady Marie.—Me pardonnez-vous le péril où j'exposais vos jours ?

Henri, *vivement*.—Vous pardonner ! Ah ! plutôt recevez les plus vifs transports de ma reconnaissance. Je vous dois d'avoir conservé l'honneur de notre nom, rempli le devoir le plus saint, et témoigné peut-être que je ne suis pas indigne de vous. Mais ma mère, ma sœur, où sont-elles ? Je ne puis résister à mon impatience de les voir.

Windham.—Hélas ! votre pauvre mère ! elle a payé bien cher la gloire que vous venez d'acquérir. Une fièvre brûlante allumée par son désespoir, a porté le trouble et l'égarement dans ses esprits.

Henri.—Ciel ! que m'annoncez-vous ?

Windham.—Rassurez-vous, j'espère que votre présence lui rendra bientôt le calme, en faisant rentrer la joie dans son cœur.

Henri.—Laissez-moi donc voler auprès d'elle.

Windham, *lui prenant les mains*.—Non, demeurez, mon fils ; il faut ménager sa faiblesse. Je vais la disposer à vous recevoir. Mais que vois-je ? Ciel ! c'est elle-même.

Scène X.

Lady Marie, Windham, Henri, lady Sophie, Élisabeth.

Lady Sophie, *se débattant avec force et s'arrachant des bras d'*Élisabeth.—C'est en vain que vous voulez

me retenir. Il faut que je voie ce Cromwell, il faut qu'il me rende mon fils.

Henri, *courant à sa rencontre.*—Le voici ! le voici lui-même, ce fils que vous cherchez.

Lady Sophie, *l'arrêtant les bras tendus, et le considérant d'un regard étonné.*—Qui que tu sois qui me représentes mon cher Henri, je t'en conjure, reste toujours ainsi devant mes yeux.

Henri, *s'élançant à son cou.*—Non, je veux que vous me sentiez sur votre sein. C'est moi, c'est moi que vous tenez dans vos bras.

Lady Sophie, *avec attendrissement.*—Oui, voilà ses traits, ses regards ; c'est ainsi qu'il m'embrassait, ce cher fils, cependant je n'ose le croire. Ma tête en désordre est si remplie de fantômes trompeurs !

Henri.—Non, vous n'êtes point abusée. Serai-je encore long-temps étranger à vos yeux ? O ma mère ! ma mère !

Lady Sophie, *avec l'émotion la plus vive.*—Ah ! je te reconnais à ce doux nom que tu me donnes. Pourquoi ne l'as-tu pas prononcé plutôt ?

Henri.—Eh bien ! je vous le répéterai mille et mille fois. Ma mère, ma tendre mère ! vous me voyez rendu pour toujours à votre amour.

Lady Sophie.—Est-il bien vrai ! quel baume se répand tout-à-coup dans mes veines ! O mon fils, que j'ai souffert pour vous !

Henri.—Toutes vos souffrances étaient dans mon cœur. Mais ne rappelons tant de maux que pour mieux sentir notre félicité.

WINDHAM.—Ma chère Sophie, je puis donc enfin m'offrir sans crainte à vos regards. Henri s'est couvert de gloire : et sans perdre notre enfant, j'ai sauvé notre roi.

LADY SOPHIE.—Puisque c'est ainsi, je vous pardonne. Mon fils et vous, vous m'en devenez plus chers que jamais.

SCÈNE XI.

LADY MARIE, WINDHAM, LADY SOPHIE, ÉLISABETH, HENRI, POPE, JACQUES, THOMAS.

On voit entrer POPE, *que* JACQUES *et* THOMAS *conduisent en triomphe ;* HENRI *l'aperçoit, court le prendre par la main, et l'amène devant* WINDHAM.

HENRI.—Mon père, que je vous présente le généreux compagnon de mon sacrifice. (POPE *veut se jeter aux pieds de* WINDHAM. WINDHAM *lui ouvrant les bras :*) Non, Pope, embrassez-moi. Vous vouliez mourir avec mon fils : Vous ne pouvez vivre désormais que son égal dans mon cœur. (A JACQUES *et à* THOMAS.) Et vous, mes amis, qui nous avez montré tant de zèle et de fidélité, restez toujours avec nous. Ne formons tous ensemble qu'une famille de frères et de bons citoyens. Vivons pour nous aimer, et réunissons nos vœux pour la liberté de la patrie, en attendant l'occasion de verser, s'il le faut, tout notre sang pour la rétablir.

LES JEUNES OFFICIERS A LA GARNISON.

PERSONNAGES.

Mr. LE COMTE DE SAINT-ÉLOY, *colonel.*
Mr. VERNEUIL, *capitaine.*
VERSAC, SAINT ALBAN, NEUVILLE, *lieutenans.*
GERCY, *sous-lieutenant.*
GERMAIN, *valet-de-chambre de* GERCY.
MARTIAL, *ancien soldat.*
Sa FEMME *et ses* ENFANS.
Mr. DUBOIS, *tailleur.*
Mr. DUPRÉ, *sellier.*
Mr. DENIS, *maquignon.*

ACTE I.

La scène est dans une ville de garnison.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERCY, GERMAIN.

GERMAIN.—Dans quel état le voilà ! Quel sommeil agité ! Ah ! mon jeune maître ! Vous qui donniez de si belles espérances ! Tous les officiers sont depuis une heure sur la place d'armes. Jamais il ne sera prêt pour l'exercice. Quand il devrait se fâcher encore, il faut que je l'éveille. (*Il le tire doucement par le bras.*) Monsieur Gercy ! monsieur Gercy !

GERCY, *dormant toujours.*—Sept et le va*.

GERMAIN.—Il croit être encore à son maudit pharaon. Monsieur Gercy ! mon cher maître !

GERCY.—Paroli.

GERMAIN, *le secouant de nouveau.*—C'est bien de paroli qu'il s'agit ! C'est de l'exercice. Voulez-vous le manquer ?

GERCY, *à demi réveillé.*—Laisse-moi donc tranquille. J'aurai tout le temps.

GERMAIN.—Non, vous ne l'aurez pas. Voilà la manœuvre commencée. Entendez-vous le tambour ?

GERCY, *se relevant tout-à-coup en se frottant les yeux, et regardant le jour avec étonnement.*—Quelle heure est-il donc ?

GERMAIN.—Onze heures.

GERCY.—Onze heures ? Ah ! malheureux, pourquoi ne m'avoir pas réveillé plutôt ?

GERMAIN.—Bon ! je vous ai crié vingt fois aux oreilles. Vous ne m'avez répondu que par des injures. Je ne vous ai jamais vu si violent que lorsque vous dormez.

GERCY.—Il fallait me réveiller malgré moi.

GERMAIN.—Oui, de l'humeur dont vous étiez ; vous m'auriez passé votre épée au travers du corps.

GERCY.—Que va dire Mr. Verneuil ? Après tout, ce n'est que le premier exercice où je manque.

GERMAIN.—Il y a bien de quoi se vanter de cette exactitude, depuis un mois que vous êtes au service ! En manquer un, c'est beaucoup. Mr. votre père n'en manquait pas deux en six mois. Combien de fois il lui est arrivé de traîner sa fièvre sous les armes ! C'était un homme, lui ! toujours le premier à son devoir.

GERCY.—Eh bien ! vas-tu me gronder ?

GERMAIN.—Je voudrais en avoir le droit. Je n'ai par malheur que des représentations à vous faire. Oh ! je ne vous les épargnerai pas. Vous en ferez ce que vous voudrez ; mais tant que je serai à votre service, il ne sera pas dit que vous vous soyez perdu faute d'un avis raisonnable.

GERCY.—Je vous prie, monsieur Germain, une fois pour toutes, de ne plus trancher* avec moi du précepteur. Vous devriez savoir que vous ne l'êtes pas.

GERMAIN.—Ah ! si je l'étais, je ne vous aurais pas laissé passer une nuit dehors. Et où l'avez-vous passée ? Si c'était au bivouac, je n'en dirais mot. Comme vous voilà fait* ! Vous ne seriez pas revenu si pâle de la tranchée.

GERCY, *avec humeur.*—Te tairas-tu ?

GERMAIN.—Je n'ai plus qu'un mot. L'exercice est fini, et vous n'y étiez pas.

SCÈNE II.

VERSAC, GERCY, GERMAIN.

VERSAC.—Comment donc, Gercy ! je vous ai cherché de l'œil dans tout le bataillon. Vous n'étiez pas ce matin à l'exercice ?

GERCY.—Il est vrai, Versac. J'ai bien du regret d'y avoir manqué.

VERSAC.—Vous avez sans doute envoyé faire vos excuses au colonel ?

GERCY.—Je n'en ai pas eu le temps.

VERSAC.—Comment cela? Vous ne vous êtes seulement pas couché, à ce qu'il parait.

GERCY.—Savez-vous qu'il était cinq heures du matin lorsque je suis rentré? J'étais si brisé de fatigue, que je n'ai pas eu la force d'ôter mes habits. Je suis tombé tout assoupi sur cette table, où j'ai sommeillé jusqu'à ce moment, sans me douter qu'il fût grand jour.

VERSAC.—C'est que vous n'êtes pas encore fait* à notre manière de vivre. Vous n'aurez pas plutôt passé cinq ou six nuits comme la dernière, que les veilles ne vous coûteront plus rien.

GERCY.—En attendant, je me sens la tête bien pesante ce matin.

VERSAC.—Laissez-nous faire. Nous vous travaillerons une santé de fer. Voyez comme je suis dispos! Il faut s'accoutumer de bonne heure à la fatigue. Un jeune officier doit savoir passer, au besoin, deux ou trois nuits sur pied, et faire son service le troisième jour comme si de rien n'était*.

GERMAIN, *à part.*—Voilà de bonnes leçons qu'on donne à mon jeune maître!

VERSAC.—A propos, est-ce que vous ne vous êtes pas bien amusé cette nuit chez Saint-Alban?

GERCY.—Oui, assez.

VERSAC.—Comme vous dites cela froidement! Excellente chère, des histoires folles, du jeu! Que faut-il de plus pour mener une joyeuse vie?

GERCY.—Oui, vous avez raison.

VERSAC.—Voyez pourtant, si nous vous avions laissé vivre à votre manière d'ours*! Vous souvenez-vous

comme vous faisiez d'abord le philosophe ? Vous vous seriez enterré tout vivant avec vos livres et vos mathématiques. C'est bien de la science qu'il faut à un jeune officier ! Elle n'est bonne tout au plus que pour l'artillerie et le génie. Mais nous, quel besoin en avons-nous pour notre service ? N'a-t-on pas des amis, ou la guerre, pour s'avancer ? Le plaisir, voilà notre devise ! Manier adroitement ses armes et son cheval, supporter sans fatigue la danse, la table et le jeu, que doit savoir de plus un militaire ?

Gercy.—Il me semble que vous rendez nos devoirs bien faciles.

Versac.—C'est qu'on simplifie les choses avec du bon sens. Vous débutiez mal avec vos singularités. Vous voilà maintenant dans la bonne voie. Vous n'avez plus qu'à suivre nos traces.

Germain, *à part, en haussant les épaules.*—En effet, c'est le droit chemin de l'honneur !

Versac.—Voyez Neuville, comme il brille dans le régiment ! Eh bien ! c'est le jeu qui soutient sa dépense. Vous n'avez pas mal fait vos affaires cette nuit, à ce que j'ai vu. Mais vous êtes encore loin de les avoir faites aussi bien que lui.

Gercy.—Comment donc ?

Versac.—Il n'est que lui seul au monde pour ces aubaines-là. Je ne sais comment il a découvert qu'il passait dans cette ville un officier chargé d'or, pour aller faire des recrues sur la frontière. Il s'est trouvé sur son passage, et lui a raflé au piquet la moitié de son argent.

Gercy.—Et combien ?

VERSAC.—Deux cents louis. Il lui donne ce matin sa revanche. Je vous engage à venir voir cette partie. Tous nos camarades y seront. Je parie qu'il va gagner au recruteur jusqu'à sa monture. Cela sera plaisant. Vous serez des nôtres, n'est-ce pas ?

GERCY.—Non, je me sens fatigué.

VERSAC.—C'est pour cela même. Vous avez besoin de vous récréer un peu. Venez nous joindre. Vous vous amuserez, je vous assure.

GERCY.—Je suis censé malade. Il ne faut pas que je sorte.

VERSAC.—Bon ! Qui le saura ? Je me charge de faire porter vos excuses.

GERCY.—Mais, mon ami, cependant. . . .

VERSAC.—Prenez-y garde, Gercy. Vous vous perdez d'honneur ; vos camarades vont vous prendre pour un enfant qui s'effraie de tout.

GERCY.—Eh bien ! comme vous voudrez.

VERSAC.—Vous me le promettez, au moins ?

GERCY.—Vous le voulez donc absolument ?

VERSAC.—Je ne vous quitte pas sans avoir votre parole.

GERCY.—Soit, je vous la donne.

VERSAC.—Il ne vous faut qu'une demi-heure pour vous arranger. Adieu, jusqu'au revoir.

SCÈNE III.

GERCY, GERMAIN.

GERCY.—Allons, Germain, viens me coiffer.

GERMAIN.—Comment, monsieur ! vous êtes à mer-

veille. Je ne vois rien à faire à votre toilette. Vous déshabiller une fois tous les deux ou trois jours, c'est vous épargner un grand embarras, et me faciliter extrêmement mon service.

GERCY.—Te voilà* bien. Tu es toujours à gronder.

GERMAIN.—Ah ! mon cher maître ! est-ce pour mon plaisir ? Vous qui jusqu'à présent avez mené une conduite si réglée, pourquoi voulez-vous en changer pour vous perdre ?

GERCY.—Me perdre ? Tu n'y penses pas, Germain.

GERMAIN.—C'est parce que j'y pense, que je vous le dis. Croyez-vous qu'après avoir servi pendant vingt ans, je ne connaisse pas mieux que vous ce qui arrive à de jeunes officiers ? Prenez-y garde. Ils vous feront donner dans tous leurs travers.

GERCY.—Sois tranquille, Germain. Va*, je ne les crains pas.

GERMAIN.—Tant pis, il faudrait vous en défier. On n'a pas d'expérience à votre âge ; et l'on s'abandonne à qui se met en tête* de nous conduire. Voyez ce qui vous arrive à vous-même ! Vous étiez le premier à condamner la dissipation et l'oisiveté de leur vie : aujourd'hui c'est la vôtre qu'on vous fait trouver ridicule. On va jusqu'à vous faire accroire que vous vous êtes bien amusé dans leurs parties nocturnes, dont vous ne parliez auparavant qu'avec dégoût.

GERCY.—Je serai toujours libre de m'en retirer, si je m'y déplais.

GERMAIN.—Non, mon cher maître ; pour peu* que vous tardiez encore, vous ne le serez plus. Il vous en-

gageront si bien dans leurs filets, qu'il ne vous sera pas possible d'en sortir. Ils commençaient à respecter votre résistance : ils l'ont vaincue une fois, c'en est assez pour la vaincre toujours. Ils ont déjà vu qu'il suffisait de quelques mauvaises railleries pour vous faire changer de résolution : ils ne vous les ménageront plus. Vous serez forcé, malgré vous-même, par une mauvaise honte, de les suivre où ils voudront vous mener. Et qui sait s'ils ne vous feront pas descendre par degrés jusques dans les derniers dérangemens ?

Gercy.—Voilà bien des reproches pour une faute, si même c'en est une !

Germain.—Eh ! c'est la première qui les entraîne toutes. Si on vous avait dit, il y a quinze jours, que vous passeriez une nuit entière au jeu, vous n'auriez pas voulu le croire. Vous l'y avez pourtant passée : vous êtes revenu épuisé de fatigue : vous avez dormi toute la matinée sur une table, comme un homme pris de vin : vous manquez à votre service : vous êtes obligé d'inventer un mensonge pour vous excuser : et tout cela ne vous paraît rien ! Combien faudra-t-il désormais que vos fautes soient grandes pour vous effrayer ?

Gercy.—Tu ne sens pas que tu me fatigues par tes remontrances ?

Germain.—Elles me coûtent bien plus qu'à vous.

Gercy.—Songe en ce cas à nous les épargner désormais à l'un et à l'autre. Comme si je devais, à mon âge, me laisser tenir à la lisière* par un vieux radoteur !

Germain.—Voilà, monsieur, la première dureté que

vous me dites. Elle est sortie bien légèrement de votre bouche. Je crains qu'elle ne puisse jamais sortir de mon cœur.

GERCY.—Mais aussi, pourquoi venir m'attrister de tes discours chagrins ?

GERMAIN.—Vous savez s'ils l'avaient jamais été jusqu'à ce jour. Je ne vous disais rien qui ne fût plein du plaisir que me donnait votre bonne conduite. Comment aurais-je pu vous montrer de l'humeur, en vous voyant vous porter au bien par un penchant si naturel ? Je vous en prends vous-même à témoin ; vous m'en avez vu souvent verser des larmes de joie.

GERCY.—Oui, Germain, je sais que tu m'es attaché.

GERMAIN.—Vous ne le savez pas encore assez, mon cher maître. Daignez m'écouter un moment. Je suis d'un âge où l'on peut sans honte chercher le repos, après avoir mene une vie aussi laborieuse que la mienne. Grâces aux bontés de Mr. votre père, je pouvais vivre dans l'aisance avec ma famille. Eh bien ! ce repos, cette aisance, ma femme et mes petits enfans, j'ai tout quitté pour vous suivre. En voyant que Mr. votre père, forcé de quitter le service par les suites de sa blessure, ne pouvait vous accompagner, je me suis dit : Ta femme l'a nourri ; tu es son second père ; il est si confiant et si bon ! on peut se servir de ses qualités, même pour le tromper, il a besoin de toi. A cette pensée, je n'ai vu que vous seul dans le monde. Je me suis séparé de tout ce que j'avais de plus cher, pour m'attacher à vos pas. Fait-on toutes ces choses sans aimer ?

GERCY.—Je te remercie de ton attachement, et je

veux que tu te ressentes de mon bonheur. (*Tirant sa bourse.*) Tiens, prends ces deux louis.

GERMAIN, *reculant d'un pas.*—Qui ! moi, les prendre ! Vous me connaissez bien ! Je donnerais tout ce que je possède pour que ce maudit or ne fût pas allé dans vos mains. Que le ciel me préserve de le recevoir jamais dans les miennes !

GERCY.—Crois-tu que je ne l'aie pas gagné d'une manière honnête ?

GERMAIN.—Que m'importe ? je n'y toucherai pas plus qu'à un fer brûlant. Je me reprocherais toute ma vie d'avoir été en quelque sorte le complice de votre ruine.

GERCY.—Ainsi donc tu refuses une marque de mon attachement ?

GERMAIN.—Ah ! mon cher maître, je vous aimais bien plus quand vous n'aviez pas de ces cadeaux à me faire.

GERCY.—Mais, prends donc. Ce n'est qu'une bagatelle.

GERMAIN.—Voilà* bien ces prodigues joueurs, qui jettent l'or par les fenêtres, parce qu'il ne leur coûte rien à gagner ! Vous me présentez aujourd'hui deux louis ; demain vous ne serez peut-être pas en état de me payer mes gages.

GERCY.—Je ne reprendrai pas cet argent après te l'avoir offert.

GERMAIN.—Et moi, croyez-vous que je le prenne après l'avoir refusé ?

GERCY.—Que veux-tu donc que j'en fasse à présent ?

GERMAIN.—Puisqu'il vient de mauvaise source, il faut tâcher du moins de la purifier par quelque bonne action. Tenez, il y a ici un vieux soldat retiré, à qui monsieur votre père a donné de quoi commencer un petit établissement : ces deux louis peuvent lui être fort utiles. Voulez-vous que je les lui porte de votre part ?

GERCY.—Oui, c'est à merveille. Viens me coiffer, et tu pourras ensuite aller chez lui.

GERMAIN.—J'aimerais mieux ne lui porter que six francs, et que ce fût de vos économies. Il faut que cet or soit bien impur, puisque je frémis de m'en servir, même pour faire du bien !

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERCY, GERMAIN.

GERMAIN.—Vous me permettez donc, monsieur, d'aller à présent porter ces deux louis au brave Martial ?

GERCY.—Je te l'ai déjà dit ; c'est avec grand plaisir. Mais ne va pas au moins lui confier qu'ils me viennent du jeu.

GERMAIN.—Je m'en serais bien gardé*, sans que vous eussiez besoin de m'en avertir. Je le connais ; il n'en aurait pas voulu plus que moi.

GERCY.—Eh bien ! va donc. Que tardes-tu maintenant ?

GERMAIN.—Je n'ose vous le dire ; mais si vous daignez m'accorder une grâce ?

GERCY.—Voyons. Que veux-tu de moi ?

GERMAIN, *d'un air suppliant.*—Ne sortez pas, mon cher maître, je vous en conjure, pour suivre ce Mr. Versac. J'ai de tristes pressentimens dans l'esprit. Il vous arrivera quelque malheur.

GERCY.—Quoi ! pour aller voir une partie où je ne suis pas intéressé.

GERMAIN.—Qu'importe ? Tenez, voici vos livres. Occupez-vous un peu. Vous savez bien que c'est le temps que vous donnez ordinairement au travail, et qui vous semble toujours passer si vite.

GERCY.—Je me sens la tête trop pesante pour travailler. Il faut que je prenne un peu l'air.

GERMAIN.—C'est l'air du jeu que vous voulez prendre.

GERCY.—Quelle folie !

GERMAIN.—Vous en prendrez aussi la fureur, je vous le prédis.

GERCY, *avec impatience.*—Allons, pars. Ne m'importune plus.

GERMAIN.—Pourquoi faut-il que je vous obéisse ? Non, je ne puis vous le cacher ; je ne m'éloigne qu'avec regret. A quoi me réduisez-vous ? Hélas ! c'est la première fois que les pas me coûtent pour aller au secours d'un honnête homme.

Scène II.

Gercy.

Gercy.—Enfin m'en voilà heureusement délivré. L'attachement de cet homme commence à me devenir insupportable. Il voudrait, je pense, me clouer sur mes livres. Oh! oui, je saurais bien travailler en ce moment! J'ai l'esprit dans une inquiétude. . . . (*Il tire sa bourse.*) Vingt louis d'or gagnés dans une nuit! Voilà ce qui s'appelle un joli commencement de fortune! Pour peu* que le sort continue à me bien traiter, je me vois en passe* d'éclabousser tous mes camarades; oui, Neuville lui-même. Des bijoux, de beaux chevaux, une voiture élégante! Versac avait raison. Tout cela vaut mieux que ces plaisirs monotones de l'étude. On ne connaît guère le monde en restant enseveli dans son cabinet. Je suis jeune. Eh bien! il faut faire comme ceux de mon âge. J'étudierai, s'il le faut, quand la saison des plaisirs sera passée. Allons, allons. (*Il est prêt à partir. On frappe. La porte s'ouvre.*) (*A part.*) Ciel! Mr. Verneuil.

Scène III.

Mr. Verneuil, Gercy.

Mr. Verneuil.—Bonjour, Gercy. J'étais chez le colonel, lorsqu'on est venu lui apporter vos excuses. Je viens savoir comment vous vous trouvez.

Gercy.—Je vous rends mille grâces, monsieur, de cette attention obligeante. Je me sens mieux maintenant.

Mr. Verneuil.—Qui a donc pu vous causer cette indisposition ? Je crains que l'ardeur de l'étude ne vous emporte un peu trop loin.

Gercy.—Non, monsieur, je puis vous assurer que ce dérangement ne vient point d'un excès de travail.

Mr. Verneuil.—A la bonne heure. Tous les excès sont dangereux à votre âge. Par exemple, je connais de jeunes officiers qui ont passé la nuit dernière à table et au jeu. Parmi ceux qui ont pu se trouver à l'exercice, je vous assure que la plupart avaient un air défait et une contenance abattue. Ils ont fort mal manœuvré. J'aurais été bien aise que vous eussiez pu les voir. Que pensez-vous d'une pareille conduite ?

Gercy, *avec embarras.*—Monsieur. . . .

Mr. Verneuil.—Qu'avez-vous donc, Gercy ? je vous trouve aujourd'hui un air bien embarrassé en ma présence. Vous savez pourtant que je suis votre ami.

Gercy.—Oui, monsieur, et cette amitié m'est infiniment précieuse.

Mr. Verneuil.—Je suis flatté de l'opinion que vous en avez. Elle m'encourage à vous presser de vous ouvrir à moi, si vous avez quelque chose sur le cœur, dont le poids vous gêne.

Gercy.—Ce n'est rien du tout.

Mr. Verneuil.—Quoi, rien ? absolument rien ? Il faut vous en croire sur votre parole ? Me la donnez-vous ?

Gercy, *d'un air confus.*—Mais ! monsieur. . . .

Mr. Verneuil.—Je craindrais de vous paraître indiscret, si je devenais plus pressant. Adieu, mon ami. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

GERCY, *courant à lui et le retenant.*—Ah ! monsieur Verneuil. . . .

Mr. VERNEUIL.—Je vois que j'ai besoin d'encourager votre confiance. Voyons. Qu'est-ce qui vous manque ? Ce n'est pas l'argent. Ma bourse est à votre service dans toutes les occasions. Mais vous n'en avez pas besoin aujourd'hui. Vous avez assez gagné la nuit dernière.

GERCY.—Quoi ! vous savez. . . .

Mr. VERNEUIL.—Croyez-vous que je puisse ignorer la moindre chose de ce qui vous intéresse ?

GERCY.—Je n'ai donc rien à vous apprendre.

Mr. VERNEUIL.—J'oublierai tout pour ne le tenir que de votre bouche.

GERCY.—Épargnez-moi, de grâce, cet aveu. Je crains trop vos reproches.

Mr. VERNEUIL.—Des reproches ! mon cher Gercy ! Non ! je n'userai de ce droit de l'amitié que dans ce qui pourrait toucher essentiellement ou votre honneur ou votre devoir. Mais pour des imprudences et des fautes légères, j'ai été jeune comme vous ; j'ai eu comme vous mes faiblesses ; je ne recevrai la confidence des vôtres qu'avec de l'indulgence et de la douceur.

GERCY.—Ah ! mon respectable ami, vous me gagnez entièrement le cœur par cette bonté. Oui, je ne vous cacherai rien de ce qui m'arrive pour m'être une fois écarté de vos sages conseils.

Mr. VERNEUIL.—Asseyons-nous, et contez-moi vos aventures.

GERCY.—Je fus invité à souper hier soir chez un de

mes camarades. Avant de se mettre à table, on fit quelques tours de pharaon. Je refusai constamment de prendre part au jeu. Mais après le repas, je fus si vivement sollicité de me mettre de la partie, que je ne pus résister à toutes ces instances. Je commençai par hasarder très-peu de chose sur une carte. Le hasard me servit. Je puis vous protester que ce ne fut pas l'ardeur du gain qui me fit chercher à profiter de cette veine heureuse. Je ne voulais que ménager la fortune, pour ne rien mettre du mien dans cette partie, et me retirer du jeu comme j'y étais entré. Le sort m'accabla malgré moi de ses faveurs. Et ce matin, à cinq heures, lorsque nous nous sommes séparés, je me suis trouvé, à ma grande surprise, vingt louis de plus dans ma bourse.

Mr. Verneuil.—Et c'est aux dépens de vos camarades que vous vous êtes enrichi. Vous les aimez; vous cherchez dans toutes les occasions à leur rendre service, et vous vous couvrez de leurs dépouilles! Il y en a sans doute quelques-uns parmi eux à qui cette perte cause de vifs regrets, et peut-être de l'embarras.

Gercy.—C'est la première pensée qui m'est venue à l'aspect de cet or.

Mr. Verneuil.—Un sentiment si honnête vous est-il resté long-temps dans le cœur? Ne trouvez pas mauvais, mon ami, que je vous presse de m'exposer avec la plus grande franchise, l'impression qu'a faite sur vous cette première faveur de la fortune.

Gercy.—Je ne saurais vous en rendre un compte bien exact. Le sommeil n'a guère tardé à me surprendre; mais je ne puis vous dissimuler que dans les songes

où il m'a plongé, mon imagination se peignit avec transport les plaisirs que je pouvais espérer de ma nouvelle richesse. Je ne m'étais jamais vu tant d'argent à la fois. Je commençais à ne plus rougir du moyen qui me l'avait procuré. Vous le dirai-je? Il me tardait* d'aller solliciter encore de nouveaux dons de la fortune. Des habits riches, une voiture brillante, des bijoux précieux, tous ces objets se présentaient en foule à mon imagination enchantée. J'ai brusqué durement l'honnête Germain, qui voulait m'arracher à ces rêveries, pour me presser de me rendre à l'exercice, où je n'ai pu me trouver. Un de mes camarades, que je ne vous nommerai point, est venu me replonger dans mes premières illusions par ses peintures séduisantes. Elles flattaient plus que jamais mon esprit au moment où vous êtes entré ; et sans vous peut-être, mon respectable guide....

Mr. Verneuil.—Touchez-là*, Gercy. Combien votre candeur me touche! Il serait bien pénible pour moi de voir corrompre un si heureux naturel!

Gercy.—Oui, j'ose le dire; toutes mes pensées, tous mes sentimens me portent vers l'honneur; mais la facilité de mon caractère m'épouvante moi-même. Si vous saviez combien je souffre d'avoir tous les jours à essuyer les railleries piquantes de mes camarades, sur ce qu'ils appellent dans ma conduite une affectation de me singulariser!

Mr. Verneuil.—Eh quoi! si c'est se singulariser à leurs yeux que de suivre son goût pour l'étude, et de remplir exactement ses devoirs, n'auriez-vous pas bien plus à rougir de leur ressembler davantage? Crain-

driez-vous donc leurs fades plaisanteries plus que vos propres reproches ? Et faut-il vous départir de vos principes par d'indignes ménagemens ? Prenez-y garde, mon ami, c'est dans notre état surtout qu'il importe d'établir d'abord son caractère d'une manière inébranlable. Attachez-vous à vivre en bonne intelligence avec vos camarades, en leur témoignant de l'intérêt et de l'affection. Sacrifiez quelquefois vos goûts à leurs plaisirs, en ce qui ne blesse ni la décence, ni l'honneur. Mais sachez aussi vous défendre avec fermeté de leurs invitations insidieuses, lorsque vous sentirez au fond de votre cœur que sa délicatesse les condamne. La résistance qu'ils auront éprouvée de votre part, en deux ou trois occasions, vous débarrassera bientôt de leurs importunités. Loin de chercher plus long-temps à vous entraîner dans leurs écarts, ils les déroberont à vos yeux ; et vous les forcerez à estimer votre caractère, dès qu'ils le verront s'élever noblement au-dessus de leur opinion.

Gercy.—Je n'en passerai pas moins, à leurs yeux, pour un homme intraitable et sauvage. Ils ne conçoivent rien à mon goût pour la retraite, et je suis persuadé que c'est par intérêt pour moi qu'ils cherchent à m'associer à leurs amusemens.

Mr. Verneuil.—Craignez, mon jeune ami, d'être plus long-temps la dupe de leurs perfides insinuations. Les croyez-vous assez aveugles pour ne pas démêler la différence qui distingue la sagesse de la folie ? C'est parce que votre conduite les condamne, qu'ils travaillent à vous en faire changer.

Gercy.—Mais, monsieur, c'est donc avec des monstres, et non avec des hommes, que je suis destiné à passer ma vie ?

Mr Verneuil.—Non, mon cher ami ; il ne faut peut-être pas tant les condamner que les plaindre. Le dérangement de leur conduite vient moins de leur faute que de celle de leurs parens. On est resté trop longtemps prévenu de l'erreur qu'il suffisait à de jeunes militaires d'avoir des membres sains, et de l'adresse dans les exercices, pour remplir leur état. On a cru tout faire pour leur éducation, en leur remplissant la tête d'idées ambitieuses d'avancement et de fortune. C'est avec des principes vagues de conduite qu'on les envoie, dans l'âge le plus susceptible, par sa faiblesse, de recevoir toutes les mauvaises impressions, au milieu d'autres jeunes gens déjà corrompus par la dissipation et le désœuvrement de leur vie. A Dieu* ne plaise que je veuille vous faire entendre que tous les jeunes officiers sont victimes de cette dépravation ! C'est au contraire le plus bel éloge de l'esprit d'honneur qui anime la milice française, que d'y voir éclater un si petit nombre de ces scènes scandaleuses qu'on semblerait avoir sujet d'en appréhender. Mais cependant, malgré la vigilance des chefs, combien de sujets infectés faut-il que les corps militaires repoussent, chaque année, de leur sein ! Combien de familles publiquement déshonorées, ou ruinées en secret par les déportemens de leurs enfans ! Voudriez-vous donner cette douleur à la vôtre.

Gercy.—Ah ! monsieur ! moi qui ne respire que pour tâcher de l'illustrer !

Mr. Verneuil.—C'est pour votre intérêt, autant que pour le sien, que je vous conjure de veiller sur vous-même. Les charmes de l'étude, le goût des choses honnêtes, le bon témoignage que vous pouviez vous rendre, de vos sentimens, ont suffi jusqu'à présent à votre bonheur. Croiriez-vous y ajouter encore, en adoptant le genre de vie de quelques-uns de vos camarades ? Que leurs éclats bruyans ne vous en imposent pas ! Toutes ces joies turbulentes n'annoncent pas des hommes vraiment heureux. Eh ! pourraient-ils l'être, ensevelis, comme ils le sont, dans une stupide ignorance, étrangers à toutes les jouissances de l'esprit, livrés à l'indignation de leurs supérieurs, accablés des mépris du soldat, et qui pis est encore, écrasés de leurs propres mépris ? Voyez le dégoût et l'ennui qui les rongent dans les intervalles de leurs plaisirs tumultueux ! Ils ne peuvent vivre un seul instant avec eux-mêmes : ils n'ont point d'ennemi qui leur reproche plus vivement leur indignité. Humiliés au seul aspect d'un officier de mérite, ils le fuient avec autant de soin qu'il en prend à les éviter. C'est avec ceux qui leur ressemblent le plus qu'ils sont réduits à vivre, non pour goûter auprès d'eux les plaisirs de l'amitié, si doux entre des cœurs qui s'estiment, mais pour chercher à se dépouiller les uns les autres dans un jeu meurtrier, ou se plonger ensemble dans des orgies scandaleuses. Suivez ces malheureux dans le reste de leur déplorable existence. Voyez-les d'abord dans les tourmens d'une basse jalousie, solliciter, par toutes sortes de voies, un avancement incertain, ou attendre d'une longue suite d'années une

marque de distinction qui va les flétrir, parce qu'ils n'ont pas su l'honorer. Voyez ensuite les uns, après avoir consumé leur patrimoine en d'obscures dissipations, se répandre dans les grandes villes, pour y mendier le vil personnage de parasites et de complaisans, ou même d'infâmes délateurs ; les autres, conduits par une sombre misanthropie au fond de leurs terres, y traîner sur leurs pas le désordre et la corruption. Indignes à leurs propres yeux de l'estime de leurs concitoyens, ils ne cherchent qu'à s'en faire craindre par leurs violences. Ils tyrannisent leurs vassaux comme ils tyrannisaient leurs soldats, et ils finissent par traîner une vieillesse précoce, chargée d'ennuis, d'infirmités, de mépris et de malédiction.

Gercy.—Ah ! monsieur, quel affreux tableau vous venez de m'offrir ! Si moi-même j'allais un jour. . . .

Mr. Verneuil.—Non, Gercy ; vos sentimens et mon amitié vous préserveront, je l'espère, de ce malheur. Les objets que je viens de vous retracer ont dû, sans doute, vous causer de l'effroi ; mais il en est aussi de bien propres à vous inspirer de la confiance. Parmi les officiers de notre régiment, je pourrais vous en citer plusieurs qui sont dignes de vous servir de modèle. Mais s'il en était un, surtout, qui eût su consacrer à d'utiles études tous les instans que lui laissaient les devoirs de la société, et les fonctions de son état ; si cet homme, par la noblesse de ses sentimens et les grâces de son esprit, par des vertus aussi brillantes que solides, fût également parvenu à se faire honorer de ses supérieurs, chérir de ses camarades, et respecter de tous ceux

qui obéissaient à ses ordres ; si, après s'être distingué par sa valeur et sa prudence à la guerre, et par son exactitude à ses devoirs dans la paix, il se fût retiré auprès d'une épouse respectable, pour s'occuper uniquement avec elle de l'instruction et du sort de ses enfans ; s'il avait le bonheur de vivre dans la plus douce union avec ses voisins, d'entretenir la paix entre ses vassaux, de les aider de ses moyens et de ses lumières, de servir encore l'État après l'avoir défendu, en l'enrichissant de nouvelles cultures ; si cet homme enfin. . . .

Gercy.—C'en est assez, monsieur. Quel autre que mon père pourrais-je reconnaître à ces traits ?

Mr. Verneuil.—Oui, mon ami, c'est lui-même en effet que je viens de vous peindre. Vous voyez que je ne cherche point à surprendre votre enthousiasme par des peintures exagérées de la vertu. Je ne crains que d'avoir affaibli les traits qui devaient vous représenter dans toute leur énergie cet homme respectable. C'est le même sang qui coule dans vos veines : qui pourrait vous empêcher de suivre ses pas dans la carrière qu'il vous a tracée ? Les sentimens de vénération et d'amitié qu'il a su inspirer à tout ce qu'il y a d'officiers estimables dans notre corps, les disposent en votre faveur à la plus tendre bienveillance. Les souvenirs et les regrets que son départ a laissés dans les premières maisons de la ville, vous en ouvrent l'entrée malgré votre jeunesse. Tout semble se réunir pour vous faciliter vos devoirs, et vous les faire aimer. Ah ! Gercy, je vous en conjure, ne tournez pas ces heureux moyens contre vous-même.

Gercy.—Non, monsieur, j'ose vous le promettre. Je

puis répondre de moi dans tout ce qui tient à l'honneur; mais je suis jeune, facile, sans expérience. J'ai besoin d'un guide et d'un appui. Ne m'abandonnez pas. Tenez-moi lieu de père.

Mr. Verneuil.—Vous savez que j'en ai pour vous toute la tendresse. J'ai vu s'éloigner mon meilleur ami; je sens tous les jours plus vivement sa perte. Que je le retrouve en son fils, ou plutôt qu'il devienne le mien. Ne vous effrayez point de la différence de nos âges; elle ne me rendra point un censeur austère de votre conduite. Non, ne le craignez pas. Je veux vous soutenir dans vos travaux, et partager vos plaisirs. Tout me sera facile pour me rapprocher de vous. Venez, Gercy, venez sur mon sein. Embrassez un ami tendre et sincère, que vous trouverez au besoin dans tous les momens, dans toutes les circonstances de votre vie.

Gercy, *muet de joie et de tendresse, se jette dans les bras de* Mr. Verneuil, *qui le serre étroitement contre son cœur.*

Mr. Verneuil.—Adieu, Gercy; je vous laisse dans les sentimens que vous m'avez témoignés. Rappelez-vous sans cesse tout ce qui vient de se passer entre nous.

Gercy.—Ah! monsieur, je m'en souviendrai toute ma vie.

Mr. Verneuil, *prêt à sortir, et revenant sur ses pas.* —Mais j'oubliais de vous dire que je reçois en ce moment des nouvelles de votre père. Vous savez qu'il m'avait chargé de veiller sur votre équipage, et de répondre en son nom à vos fournisseurs. Il m'envoie une

lettre de change pour les satisfaire. Tenez, la voici, prenez-la.

GERCY.—Moi, monsieur, que je la prenne ?

Mr. VERNEUIL.—Oui, Gercy, je le veux. C'est ici une des occasions où l'amitié peut exercer son empire.

GERCY.—Mais, puisque vous avez bien voulu répondre pour moi de cette somme, vous avez le droit d'en faire vous-même l'emploi.

Mr. VERNEUIL.—Non, mon ami ; je suis bien aise de pouvoir vous donner cette marque de confiance. D'ailleurs, il faut qu'un jeune officier connaisse le prix de tout ce qui convient à son état. Le soin que vous prendrez de vous acquitter avec exactitude vous donnera de la considération, et deviendra en même temps pour vous un engagement à n'y manquer jamais. La lettre de change est payable à vue. Envoyez-en tout de suite chercher le montant. Moi, je vais de ce pas chez vos fournisseurs pour régler leurs mémoires. Vous n'aurez plus qu'à les acquitter.

GERCY.—Il faut me soumettre à tout ce que vous exigez de moi.

Mr. VERNEUIL, *avec amitié.*—Adieu, Gercy.

SCÈNE IV.

GERCY.

GERCY.—O ! l'excellent homme ! comme en lui la vertu paraît aimable ! et qu'il sait la rendre facile ! Avec quels ménagemens il m'a repris de ma faute ! Il semblait, aux expressions de sa tendresse, que je n'eusse

jamais été plus digne de son amitié. Et toi, mon père, toi dont il vient de me retracer si vivement la noble image, oui, je veux te ressembler, je veux ressembler à ton ami ! Non, je ne serai pas indigne de vous avoir pris l'un et l'autre pour modèles.

Scène V.

Gercy, Germain.

Germain.—Ah ! mon cher maître, si vous saviez le plaisir que je viens de goûter ! Je voudrais, pour tout ce que je possède au monde, que vous eussiez pu assister à cette scène touchante.

Gercy.—Qu'est-ce donc, Germain ?

Germain.—Ce brave Martial, à qui je viens de porter vos deux louis, comme il a paru transporté ! Ce n'était point la valeur de la somme qui le touchait. Oh ! non, monsieur, ne le croyez pas. C'était le plaisir de recevoir de vous cette marque d'attachement. "Ah ! s'écria-t-il, je n'avais pas attendu ses bienfaits pour l'aimer. N'est-il pas le fils d'un homme pour qui je donnerais ma petite fortune et ma vie ? Elles sont bien à lui-même, s'il en a besoin. Oh ! oui, sans doute, je lui appartiens tout entier, moi et tous les miens." Il m'a quitté brusquement, à ces mots, pour courir appeler sa femme et ses enfans. Il est revenu avec eux ; il leur a montré ce qu'il tenait du fils de son premier bienfaiteur. Ce n'a pas été sans peine qu'il est venu à bout* de leur expliquer l'affaire. Il ne pouvait parler, tant il était oppressé par la joie. Je l'ai laissé pleurant de

tendresse. Mais vous le verrez bientôt : il va venir ; il ne m'a demandé que le temps de s'arranger un peu et de prendre son ancien habit de soldat. Ah ! mon cher maître, non, non, tous les plaisirs où l'on veut vous entraîner, ne vous paraîtront jamais aussi doux que celui d'obliger un brave homme si sensible et si reconnaissant.

Gercy, *avec émotion*.—Oui, Germain, qu'il vienne, je veux le voir. Il suffit qu'il ait été l'objet des bienfaits de mon père, pour me le rendre cher.

Germain.—Oh ! je vous reconnais à présent. Avec le sang qui coule dans vos veines, je n'attendais pas de vous d'autres sentimens. Mais je viens de trouver Mr. Verneuil sur l'escalier ; il sortait de chez vous, sans doute. C'est cet homme-là que vous devez écouter : il n'y a que de bonnes choses à recueillir de sa bouche.

Gercy.—Il vient de me remettre une lettre de change qu'il a reçue de mon père, pour payer mon équipage.

Germain.—Ah ! tant mieux. J'avais ces dettes-là sur le cœur.

Gercy.—Il faut aller de ce pas toucher l'argent chez le banquier.

Germain.—Donnez, monsieur, j'y cours.

Gercy.—Tâche de revenir bien vite pour prévenir l'arrivée des mémoires. On doit me les présenter aujourd'hui.

Germain.—Je n'aurais pas de jambes, qu'il me viendrait, je crois, des ailes pour ce message. Oh ! mon cher maître, nous voilà maintenant sans inquiétudes. Nous allons arranger toutes nos petites affaires. Re-

posez-vous sur moi ; je gouvernerai votre bourse avec tant d'économie, que nous serons en état de parer à tout, et de vivre avec plus d'honneur que tous vos camarades au milieu de leurs folles dépenses. Mais je perds ici le temps à vous marquer ma joie. Donnez, donnez, mon cher maître, je cours chez votre banquier. (*Il prend la lettre de change et sort avec précipitation.*)

Scène VI.

Gercy, *seul.*

Gercy.—Oui, c'en est fait ; ce que je viens de sentir au fond de mon cœur a décidé ma destinée. J'ai vu de trop près l'abîme affreux où j'allais me précipiter peut-être sans retour. (*Il va prendre un de ses livres.*)

O vous qui avez fait jusqu'ici le bonheur de ma vie ! vous que j'étais sur le point de sacrifier à des plaisirs frivoles et dangereux, je reviens à vous avec joie. Éclairez mon esprit, épurez mon âme. Je vous donne à régler toutes mes pensées et tous mes sentimens. (*Il entend du bruit à la porte.*)

Mais qui vient déjà m'interrompre ? C'est Versac. Que me veut cet importun ?

Scène VII.

Versac, Gercy.

Versac.—Eh mais, Gercy ! comme vous voilà tranquille ! Il sied* fort mal de se faire attendre. Vous ne songez pas que nos camarades s'impatientent ? Allons, venez, suivez-moi.

GERCY.—Non, Versac; j'ai changé de dessein. Je ne veux pas sortir.

VERSAC.—Comment donc? ne m'en avez-vous pas donné votre parole?

GERCY.—Il est vrai. Mais vos importunités me l'ont arrachée dans un moment de faiblesse. J'ai fait mes réflexions dans l'intervalle. Je reste chez moi.

VERSAC.—Vous n'y pensez donc pas, Gercy? Je vous promets que vous aurez du plaisir.

GERCY.—Et si j'en trouve ici davantage?

VERSAC, *d'un air sérieux*.—Écoutez donc. Ce n'est pas de votre plaisir seulement qu'il s'agit.

GERCY.—Que voulez-vous dire?

VERSAC.—Je croyais n'avoir pas besoin de vous l'expliquer.

GERCY.—Mais qu'est-ce donc, enfin?

VERSAC.—Vous savez bien que vous nous avez gagné cette nuit. C'est moi qui ai le plus souffert dans la perte commune: et vous ne devez pas ignorer qu'un homme d'honneur n'a jamais refusé la revanche.

GERCY.—Ah! j'entends maintenant. C'était donc au jeu que vous vouliez m'entraîner, sous prétexte de me procurer de l'amusement!

VERSAC.—C'était une tournure honnête que j'employais.

GERCY.—Je suis fâché qu'elle vous devienne inutile.

VERSAC.—Elle ne le sera pas, je vous en réponds. Je m'en rapporte à vous-même. Vous connaissez assez les lois de l'honneur.

GERCY.—Je ne vois pas en quoi l'honneur est inté-

ressé dans cette affaire. Est-ce moi qui vous ai sollicités, cette nuit, à jouer ? N'est-ce pas vous au contraire qui m'y avez en quelque sorte forcé, malgré ma répugnance ?

VERSAC.—Qu'importe ? vous avez joué, vous avez notre argent ; il faut nous donner le moyen de nous acquitter.

GERCY.—Et si je vous gagnais encore, il me faudrait donc jouer toute ma vie ?

VERSAC.—Je ne dis pas cela. Mais nous, si nous vous avions gagné, nous ne vous aurions pas refusé l'occasion de réparer votre perte.

GERCY, *avec fierté.*—Je ne l'aurais pas demandée.

VERSAC.—Chacun a sa manière de penser. Il nous la faut, à nous.

GERCY.—Non, non, je sais un moyen plus court. J'ai eu vingt louis de profit. Comme je ne me suis pas mis au jeu pour les gagner, je n'ai pas de regret à m'en défaire : les voici. Je consens volontiers à regarder notre partie comme un badinage. Que chacun de ceux qui ont perdu, reprenne le sien.

VERSAC.—Vous ne sentez pas que vous nous insultez par cette proposition ?

GERCY.—Ce n'est sûrement pas mon dessein. Mais enfin, que faut-il faire ?

VERSAC.—Je vous l'ai dit : nous donner notre revanche. Quand vous nous offrez notre argent d'une autre manière, vous devez bien savoir que nous ne le prendrons pas. Voulez-vous nous laisser croire que vous ne songiez qu'à profiter de notre malheur ?

GERCY.—C'en est assez. Je cours vous satisfaire. Mais je dois vous en prévenir. Je n'emporte que les vingt louis que je vous ai gagnés : ne vous attendez pas que je hasarde un écu du mien.

VERSAC.—Nous n'en demandons pas davantage.

GERCY.—Allons. C'est moi qui vous presse maintenant de me suivre. Je fais des vœux pour que la fortune vous ait bientôt favorisés.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *seul.*

GERMAIN, *portant sous le bras un gros sac d'argent.*—Voici donc enfin de quoi satisfaire nos fournisseurs ! Ils ne seront pas plus joyeux que moi, de voir solder leurs mémoires. Je n'osais plus passer que la tête basse devant leur porte. C'est eux maintenant qui me feront des courbettes, pour que je leur conserve notre pratique. Mais où est allé mon jeune maître ? Il me semblait disposé à passer le reste de la journée dans son appartement. Oh ! c'est apparemment Mr. Verneuil qu'il sera allé voir. A la bonne heure : tant qu'il sera avec ce digne officier, je suis tranquille sur son compte. Mais n'est-ce pas Martial que j'aperçois ?

SCÈNE II.

GERMAIN, MARTIAL.

MARTIAL, *qui n'ose avancer au-delà de la porte.*—Oui, c'est moi, Germain. Puis-je entrer ?

GERMAIN.—Pourquoi non, mon ami? Un brave homme comme toi est fait pour se montrer partout.

MARTIAL.—C'est que je ne suis pas seul. Ma femme et mes enfans attendent sur l'escalier.

GERMAIN.—Comment donc! cours les chercher tout de suite.

MARTIAL.—Mais sais-tu si ton jeune maître voudra nous recevoir tous à la fois? J'ai peur que la visite de tant de gens ne l'importune.

GERMAIN.—Que dis-tu? Au contraire. Plus vous serez, et plus il doit sentir de plaisir à vous voir. Autant de bouches de plus qui le bénissent. Il ne tardera pas à rentrer; et il sera charmé, je t'assure, de vous trouver à son retour.

MARTIAL.—Allons; sur ta parole, je vais chercher ma petite famille.

GERMAIN.—Va, va, mon vieux camarade!

SCÈNE III.

GERMAIN.

GERMAIN.—Oh! quelle joie pour Mr. Gercy, d'apprendre, par notre première lettre, que son fils a bien reçu son protégé! C'est un article dont je me charge! Voici une entrevue qui doit opérer de fort bonnes choses. On ne peut jamais assez mettre d'honnêtes gens en présence de la jeunesse. Rien ne lui inspire un plus vif désir de leur ressembler. Mon jeune maître y est porté par son heureux naturel; mais la vue du brave Martial et de sa famille doit l'enflammer encore davantage. Ah! leur reconnaissance est si vive, si tendre et si douce, qu'elle ferait aimer le bien à l'homme le plus méchant!

Scène IV.

Martial, *sa femme, ses enfans,* Germain.

Germain.—Entrez, madame ; entrez, mes chers enfans. Vous êtes ici chez vos amis.

La Femme de Martial.—Ah ! monsieur Germain, vous avez bien de la bonté !

Martial.—Nous ne sommes pas si honorablement reçus chez les autres officiers de la garnison.

La Femme de Martial.—Oui, ils nous méprisent, parce que mon mari n'était qu'un soldat.

Germain.—Tant pis pour eux. Un vétéran comme lui est l'égal de tous les militaires ; pourvu qu'ils soient gens d'honneur toutefois ; car autrement, votre mari est bien au-dessus d'eux.

Martial.—O mon brave Germain ! on voit bien que tu as pris la manière de penser de Mr. Gercy.

Germain.—Il est vrai ; je me fais honneur de partager tous les sentimens de mon ancien maître.

Martial.—Ah ! quel homme c'était ! et que tu es heureux de pouvoir répondre à son attachement ! Il sait que tu lui as sacrifié ton repos pour suivre son fils. Il ne peut penser à toi, que le souvenir de ta reconnaissance ne se présente aussitôt à son esprit. Mais moi, qu'ai-je fait encore pour lui prouver combien je l'aime ? Hélas ! il ne m'est attaché que par ses propres bienfaits.

Germain.—N'est-ce donc rien que cela ? Il sait que tu ne les aurais pas acceptés d'un autre. Le voilà payé.

Martial.—Oh non ! il ne l'est pas. Il ne connaît

pas assez peut-être tout ce que je serais prêt à faire pour lui.

Germain.—Tu lui fais injure, Martial. Je te réponds, moi, qu'il en est sûr, comme s'il l'avait éprouvé.

Martial.—Allons, voilà qui me console. Hélas! sans ce digne homme, que serais-je devenu? Forcé de renoncer au service, le corps épuisé de sang, et déchiré de blessures, aurais-je pu, à mon âge, prendre un nouveau métier? J'aurais donc été réduit à mendier mon pain! Cette seule idée me fait encore frémir. Mr. Gercy vint à moi avant que j'eusse même pensé à implorer ses secours. C'est lui qui me fit les avances nécessaires pour établir mon petit commerce. Il m'a depuis recommandé à tous ses amis: il a fait mon mariage: grâces à lui, je me vois une femme que j'aime, des enfans qui viennent tous à bien. Mes affaires sont dans le meilleur état. Il semble que sa protection ait attiré sur moi toutes les grâces du Ciel. Ah! que le Ciel le lui rende dans ses enfans!

Germain.—Tes vœux sont déjà remplis. Mon jeune maître est plein de sentimens honnêtes, et je te garantis qu'il sera comme son père.

Martial.—Il ne manquerait donc plus rien à mon bonheur. Voici mon fils aîné, que je destine à servir quelques années, sous lui. Lorsque Mr. Gercy me fit l'honneur de le nommer: "Martial, me dit-il, nous sommes de vieux amis; je veux que nos enfans le soient à leur tour." Ah! il ne tiendra pas à moi que cela n'arrive. Depuis que le jeune Mr. Gercy est au régiment, je mène tous les jours mon fils à la parade pour le lui

montrer. Je l'y ai conduit encore ce matin. J'ai été bien inquiet de ne pas voir ton maître dans le bataillon; et j'accourais ici pour savoir s'il était malade, lorsque tu es venu chez moi m'apporter ce petit cadeau de sa part. Grâces au Ciel, je suis bien au-dessus du besoin d'une pareille somme. Mais ce don me venait de son cœur, et je l'ai reçu avec joie. Il me siérait* bien mal de le refuser, lorsque je dois à son père tout ce que je suis. Ce serait dire que je dédaigne à présent ses secours. Oh! non, non, je n'ai plus rien à faire, que de me laisser accabler de ses faveurs. Plus il sait que je suis à mon aise, moins je dois rougir d'accepter ce qu'il me donne. Que ne sait-il aussi dans quel sentiment je le reçois!

Germain.—Va, sois tranquille: s'il ne le sentait pas de lui-même, ce n'est pas moi qui le lui laisserais ignorer.

Martial.—Ah! je te remercie. Mais cependant, mon ami, ton maître est jeune. Il ne connaît pas assez encore le prix l'argent. Je pouvais recevoir sans inquiétude les présens de son père, parce que je savais l'ordre qu'il mettait dans ses dépenses, et que ce qu'il me donnait était de son superflu. Mais à l'âge de ton jeune maître, on n'en connaît pas. Toutes les petites fantaisies paraissent des besoins. Je serais au désespoir, si, pour avoir écouté un premier sentiment de générosité, il s'était imposé pour moi quelque privation dont il pût avoir du regret.

Germain.—Non, non; calme tes scrupules. Il ne pouvait employer d'une autre manière cette petite somme. Elle ne le gêne point. Jamais nous n'avons été si bien en fonds. Il nous est venu ce matin de l'argent, que

voici, pour payer son équipage. D'ailleurs il faut dire, à sa louange, qu'il n'est personne dont la conduite ait été, jusqu'à ce jour, aussi rangée que la sienne.

MARTIAL.—Ah! tant mieux, tant mieux. Il serait bientôt perdu, s'il prenait, comme les autres jeunes officiers, le goût de la dépense, et surtout celui du jeu. Combien j'en ai vu se pervertir par cette funeste passion!

GERMAIN.—Va*! ne crains rien. Il en est plus loin que jamais, depuis l'entretien qu'il vient d'avoir tout-à-l'heure sur ce sujet avec Mr. Verneuil.

MARTIAL, *avec joie.*—Est-il bien vrai, Germain?

GERMAIN.—Oui, sans doute, et je ne crains pas de te le garantir.

MARTIAL.—O mon ami! si tu savais quel bien tu me fais par ces paroles! J'en atteste le Ciel! mes propres enfans ne me sont pas plus chers que ceux de mon digne bienfaiteur. Je me suis accoutumé à les confondre ensemble dans ma pensée. Si ton jeune maître avait eu une mauvaise conduite, il m'aurait fait mourir de chagrin. Mais quand je le vois digne de l'auteur de ses jours, je sens toute la joie de son père, et la mienne encore. Ah! qu'il vienne, qu'il vienne! j'ai besoin de le voir. Il faut que je lui dise combien je suis heureux de ses vertus.

GERMAIN.—J'entends, ce me semble, du bruit sur l'escalier.

MARTIAL.—Oh! c'est lui, c'est lui; mon cœur me le dit. Allons, ma femme, allons, mes enfans. C'est le fils de notre dieu tutélaire. Je donne tout mon amour, pour aujourd'hui, à celui qui lui témoignera le mieux son

respect et sa tendresse. (MARTIAL, *sa femme et ses enfans s'avancent précipitamment vers la porte au-devant de* GERCY, *pour le recevoir.*)

SCÈNE V.

GERCY, GERMAIN, MARTIAL, *sa femme et ses enfans.*

GERCY, *entrant d'un air égaré, et le chapeau enfoncé sur les yeux.*—O Ciel ! où fuir ? où me cacher ?

GERMAIN.—Qu'est-ce donc, mon cher maître ? D'où vient le trouble où je vous vois ?

GERCY, *brusquement.*—Laisse-moi, laisse-moi. Tes questions m'importunent.

MARTIAL.—O mon cher monsieur ! je vous en conjure, dites-nous ce que vous avez. Vous nous portez la mort dans le cœur, par l'effroi de la situation où vous êtes.

GERCY, *durement à* MARTIAL.—Que faites-vous ici ?

GERMAIN.—Comment, monsieur ? vous brusquez ce brave homme ?

GERCY.—Oh ! non, non, Martial, daigne me pardonner ; mais ta présence m'accable. Je ne mérite pas de paraître devant d'honnêtes gens. Il ne me faut plus devant les yeux que des monstres comme moi.

LA FEMME DE MARTIAL.—O Ciel ! que vous est-il donc arrivé ?

GERCY.—Ne me demandez point ce que je voudrais me cacher à moi-même. Que ne puis-je me dérober à la nature entière ! Je ne dois lui inspirer maintenant que de l'horreur.

MARTIAL.—Qui ? vous, monsieur ? Non, je vous

connais. Cela n'est pas possible. Jamais le fils d'un homme tel que Mr. Gercy. . . .

GERCY.—N'achève point. Ton estime comble mon opprobre. Tu vois un malheureux indigne du jour. La probité, l'honneur, la conscience et la nature, tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, il ne m'a fallu qu'une heure pour le violer, et pour devenir le plus vil des hommes.

GERMAIN.—Quoi ! monsieur Gercy. . . .

GERCY.—Ah ! ne m'appelle plus de ce nom que je déshonore. O Ciel ! plonger dans l'embarras un digne ami, ou enfoncer le couteau dans le cœur de mon père ! Ce n'est plus qu'à cette horrible alternative que je suis réduit.

GERMAIN.—Qu'ai-je entendu ? Vous dont j'exaltais en ce même instant la sagesse devant ces braves gens, vous auriez été capable. . . .

GERCY.—Oui, Germain, accable-moi de reproches. Je ne suis pas même digne d'inspirer la pitié. Les barbares ! Je ne demandais qu'à leur rendre ce que je leur avais gagné sans le vouloir. J'implorais contre moi la fortune pour me débarrasser plus promptement d'un gain qui m'importunait, et que je méprisais. Elle n'a que trop bien servi mes vœux, la cruelle ! Enveloppé de tous les côtés à la fois, embarrassé dans leurs enjeux compliqués, ma tête s'est perdue ; et je me suis vu dépouillé, non-seulement de tout ce que j'avais, mais encore de cette somme qui devait m'être si sacrée. Cours, Germain, porte cet argent à Versac. Que ses complices et lui se partagent leur proie.

Germain.—Qu'osez-vous dire, monsieur? Cet argent est-il à vous pour en disposer?

Gercy.—Je ne le sais que trop, malheureux que je suis! Mais hâte-toi de m'obéir. Profite de mon égarement pour exécuter mes ordres. N'attends pas que ma raison soit revenue, pour me contraindre à les désavouer.

Germain.—Non, monsieur, n'y comptez pas. Ma fidélité même m'oblige de vous désobéir. Cet argent n'est qu'un dépôt entre vos mains. Il vous a été remis par Mr. Verneuil pour satisfaire à des engagemens dont il répond. Et vous iriez trahir sa confiance pour de perfides joueurs.

Gercy.—Et que veux-tu que je devienne? Ne sais-tu pas combien les dettes du jeu sont sacrées entre nous? O lois funestes, qu'un faux honneur m'impose!

Germain.—Ne les accusez pas, monsieur. Il ne faut vous en prendre qu'à vous seul. Ces lois étaient établies pour vous empêcher de risquer au-delà de ce que vous pouviez perdre. Vous le saviez mieux que moi-même. Voilà ce qu'il fallait entendre dans votre cœur, au lieu de vous exposer à vous avilir par d'indignes regrets.

La Femme de Martial.—O monsieur Germain! vous voyez son désespoir. Ne l'accablez pas, je vous en supplie.

Martial.—Oui, ma femme a raison. Nous n'avons pas de temps à perdre en vains reproches. Il faut agir, et non se désoler.

Gercy.—Hélas! et que puis-je faire?

MARTIAL.—Ce n'est pas vous, monsieur; vos engagemens ne regardent plus que moi seul.

GERCY.—Quoi! tu voudrais...

MARTIAL.—Quand mon sang est à vous, ma petite fortune vaut-elle qu'on en parle?

GERCY.—Ah! que dis-tu, Martial? Non, non, je te défends...

MARTIAL.—Vous avez perdu tous vos droits; et moi je viens d'acquérir tous les miens.

GERCY.—De quels droits oses-tu parler?

MARTIAL.—De ceux que me donnent les innombrables bienfaits qu'a répandus sur moi votre père, et ce que vous-même vous avez fait pour moi ce matin.

GERCY.—A quelle nouvelle humiliation je me vois reduit!

MARTIAL.—Que parlez-vous d'humiliation? Je devais donc me tenir humilié des secours de votre père? Ah! bien loin d'en rougir, j'étais fier au contraire de les recevoir, parce que je m'honorais de son amitié. Mon cœur me disait que je pourrais quelque jour lui en témoigner ma reconnaissance. Cette occasion est venue; et je ne la céderais pas au prix de mon sang.

GERCY.—Oh! digne Martial! Et que prétends-tu faire?

MARTIAL.—Il ne vous convient pas de l'apprendre. Vous ne le saurez que lorsque tous vos embarras seront finis.

GERCY.—Ne suis-je donc pas assez dégradé? Veux-tu me faire perdre jusqu'au dernier sentiment d'honneur.

MARTIAL.—L'honneur, monsieur? Ce n'est pas à

un vieux soldat qu'on peut en apprendre les lois. Le vôtre ne m'est pas moins cher que le mien ; et je saurai nous le conserver à tous deux.

GERCY.—Ah ! je t'en conjure : laisse-moi supporter tout le poids de mon crime. Je ne mérite que trop d'en être accablé.

MARTIAL.—Et moi donc, que ne mériterais-je pas en vous abandonnant de sang-froid ? Je connais un nom pour votre faute : je n'en connaîtrais pas pour mon indignité.

GERCY.—Homme généreux, mais cruel, que me demandes-tu ?

MARTIAL.—Rien, rien, pas même votre aveu. Je n'en ai pas besoin, et je dois vous servir malgré vous. Les momens sont trop chers. Il faut empêcher que cette affaire n'éclate, ou vous êtes perdu. Passez un moment dans ce cabinet pour y recueillir vos esprits, tandis que nous allons ici prendre des mesures pour vous sauver. (*Il entraîne* GERCY *vers le cabinet, l'y fait entrer, et tire la porte après lui.*)

SCÈNE VI.

MARTIAL, *sa femme, ses enfans,* GERMAIN.

MARTIAL.—Ma femme, mes chers enfans, écoutez-moi. Vous voyez la situation affreuse où se trouve le jeune Mr. Gercy. Vous êtes-vous bien pénétrés de tout ce que nous devons à son père ? Sentez-vous quelle eût été ma destinée sans ses bienfaits ? Si j'ai pu jusqu'à présent vous mettre à l'abri du besoin ; si j'ai pu vous procurer des secours dans vos maladies ; si j'ai pu four-

nir aux dépenses de votre éducation, c'est à lui seul que j'en suis redevable. Eh bien! ce digne homme va mourir de douleur s'il apprend ce qui vient d'arriver à son fils. En lui en dérobant la connaissance, il ne tient qu'à nous de lui conserver la vie, comme il nous l'a conservée. Nous n'avons qu'à choisir, ou d'être ingrats, pour sauver une petite aisance, que le Ciel nous retirerait bientôt dans sa malédiction; ou de faire notre devoir, en la sacrifiant de nous-mêmes. Je pourrais prendre mon parti sans vous consulter; je pourrais juger tout seul s'il faut donner ou la vie ou la mort à notre bienfaiteur; j'aime mieux vous en abandonner le jugement. Mais songez aussi que c'est de ma vie ou de ma mort que vous allez décider!

La Femme de Martial.—O mon ami! peux-tu douter de ma résolution?

Martial.—Et vous, mes enfans? et vous?

Les Enfans.—O mon papa! plutôt souffrir, plutôt mourir, que d'être méchans.

Martial.—Je n'attendais pas d'autres sentimens de ma famille; et je vous en aime plus que jamais. Allez, mes amis, allez attendre à la maison que je puisse vous exprimer toute ma tendresse.

Scène VII.

Martial, Germain.

Germain.—O mon cher Martial! l'admiration où je suis de ta générosité vient de tenir jusqu'à présent ma langue enchaînée dans le silence: mais non, je ne puis

le souffrir ; il ne faut pas que la faute de mon maître te coûte le bien de tes enfans.

MARTIAL.—Qu'appelles-tu leur bien ? Il n'est ni à eux, ni à moi. Il appartient toujours à mon bienfaiteur ; et c'est à lui que je le rends dans la personne de son fils.

GERMAIN.—Toi, qui es si bon père, ne songes-tu pas que tu te dois d'abord à ta famille ?

MARTIAL.—Mr. Gercy n'avait-il pas la sienne lorsque j'ai reçu ses bienfaits ?

GERMAIN.—Quoi ! tu perdrais dans un moment le fruit de dix années de travail et d'économie ?

MARTIAL.—Il me serait bien plus affreux de perdre le fruit de cinquante ans d'honneur.

GERMAIN.—Je connais l'honneur comme toi ; et c'est peut-être t'exagérer à toi-même ce qu'il te demande.

MARTIAL.—Écoute, Germain ; ne crois pas que je me laisse emporter à l'orgueil de m'acquitter d'une manière éclatante envers Mr. Gercy. Ah ! je l'aime trop pour ne pas lui sacrifier jusqu'à mon amour-propre. Le sang-froid, qui est le partage d'un vieux guerrier, m'a laissé voir d'un coup d'œil cette affaire dans toutes ses suites. Pour peu* qu'elle éclate, ton jeune maître perd tout-à-coup l'estime qu'il avait acquise, et celle qu'un jour il doit mériter. Sa faute, qui tient à la noblesse même de ses sentimens, ne sera envisagée dans le monde que comme l'action d'un joueur forcené. Flétri par la honte, et croyant n'avoir plus rien à perdre, il se plongera dans tous les excès de ses camarades pour éviter leurs railleries, ou s'engagera dans mille

querelles pour les repousser. Et si cette aventure allait jusqu'aux oreilles de son père ! O Germain ! toi qui le connais, conçois-tu quelle serait sa douleur ? Au lieu des espérances qu'il a fondées sur son fils pour l'illustration de sa famille, il ne verrait plus en lui que sa ruine et son opprobre. Et moi, qui n'existe, que par ses grâces, je le livrerais à ce désespoir ! Non, non, mon ami, la misère, la mort, rien ne peut m'effrayer autant qu'une si horrible perspective.

Germain.—Oui, sans doute, Martial ; il faut lui épargner cette désolation. Mais Mr. Verneuil. . .

Martial.—Ah ! Germain, qu'il ignore aussi toute cette affaire. Ton jeune maître en a de trop justes reproches à craindre, pour que je l'expose à sa sévérité.

Germain.—Tu ne le connais pas. S'il est sévère pour lui-même, il n'a pour les autres que de l'indulgence et de la douceur.

Martial.—N'importe. Il n'est pas père, comme moi. Comment saurait-il ce qu'on doit pardonner à l'imprudence de la jeunesse ?

Germain.—Tu peux du moins le lui faire sentir. Va le trouver, Martial, et. . . .

Martial.—Qu'ai-je besoin de lui, lorsque je peux agir par moi-même ? Si je voyais ton maître roulant dans un abîme, irais-je chercher Mr. Verneuil pour le sauver ?

Germain.—Il est plus en état de faire ce sacrifice.

Martial.—Il ne le doit pas autant que moi.

Germain.—Mais, tu le sais, il en a contracté l'engagement.

MARTIAL.—J'en ai un plus ancien et plus sacré. Il n'a répondu que sur sa bourse; et moi, j'offre tous les jours dans mon cœur à Mr. Gercy, moi, mes enfans, mon sang et ma vie, tout ce que j'ai, tout ce que je suis. Voilà les garans de ma reconnaissance: voilà le gage d'une dette bien plus sacrée; et je veux l'acquitter. Va, Germain, va rejoindre ton maître. Craignons de le laisser tomber dans le désespoir. Sensible, comme il l'est, à l'honneur, cette première faute sera pour lui une leçon éternelle. Elle lui vaut mieux peut-être que dix ans de sagesse sans épreuve. Adieu, Germain; je prends cet argent. Ses dettes du jeu vont être payées, et je sais comment satisfaire à tous ses autres créanciers. (GERMAIN *veut lui répondre*) MARTIAL *ne lui en donne pas le temps, et il sort.* GERMAIN *lève les bras au ciel, et passe dans le cabinet où est son maître.*

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERCY, GERMAIN.

GERCY *sort de son cabinet, et s'avance, une lettre à la main.*—Oui, c'en est fait, ma résolution est prise; et cette lettre apprendra tout à mon père.

GERMAIN.—Oh! monsieur, quel coup affreux vous allez lui porter!

GERCY.—Mon cœur en est déchiré d'avance; mais l'honneur me dit qu'il ne me reste plus d'autre parti.

GERMAIN.—Hélas ! il est bien cruel !

GERCY.—Eh ! qui le sent mieux que moi ? Je n'aurai pas un moment de repos jusqu'au départ de cette lettre funeste. Mes inquiétudes et mes remords la suivront vers la maison paternelle. Et quel moment que celui où je me dirai. C'est à présent qu'elle arrive dans ma famille, pour y porter la désolation !

GERMAIN.—Je ne puis moi-même en soutenir la pensée.

GERCY.—Je me représente les domestiques se disputant à qui recevra le premier cet écrit des mains du courrier, pour le présenter à mon père ; ce père tendre se refusant de goûter tout seul la joie qu'il s'en promet, et courant la partager avec sa femme et ses enfans. Déjà la famille entière est rassemblée dans la grande salle. Tous, le cœur palpitant, le plaisir dans les yeux et le sourire sur les lèvres, attendent en silence les chères nouvelles. La lettre fatale est déployée ; on en commence la lecture, et bientôt toute cette joie est changée en consternation ! Ce fils, ce frère adoré n'est plus qu'un objet de mépris et d'horreur. Les domestiques se dispersent, mes sœurs pâlissent, ma mère s'évanouit ; mon père, indigné, déchire la lettre, et la malédiction échappe peut-être de sa bouche. . . . Non, Germain, jamais ce tableau ne s'effacera de mon esprit, ni dans la veille, ni dans le sommeil.

GERMAIN.—Oh ! monsieur, je vous en conjure, ne vous livrez pas ainsi au désespoir. Mr. Gercy se souviendra toujours qu'il est votre père.

GERCY.—N'ai-je pas oublié que j'étais son fils ?

Germain.—Votre repentir et sa tendresse vous auront bientôt rendus l'un à l'autre.

Gercy.—Oh ! si je pouvais concevoir cette espérance ! Oui, mon père, en voyant ma faute, tu verras du moins mes regrets ; tu verras ma confiance en ton amour. J'aurai fidèlement observé la promesse que je te fis en nous séparant, de t'instruire, sans réserve, de toute ma conduite. Je me serai livré à tes reproches, plutôt que de mettre dans l'embarras ton ami le plus cher, ou l'homme généreux que tu as comblé de tes bienfaits.

Germain.—Mais, monsieur, si Martial avait déjà exécuté son projet ! J'ai fait ce que j'ai pu pour l'en détourner ; je l'ai trouvé inébranlable, et peut-être. . .

Gercy, *avec feu.*—Cours le trouver. Je crains qu'il n'ait pris pour un aveu l'irrésolution où j'étais dans mon égarement. Dis-lui qu'il me causerait la peine la plus sensible, s'il s'obstinait davantage à vouloir se perdre, pour me sauver une honte que j'ai méritée.

Germain.—Oui, monsieur, j'y vole.

Gercy.—Fais-lui bien sentir que sa reconnaissance n'en est pas moins satisfaite envers son bienfaiteur, et que ma lettre est pleine de tous les sentimens qu'il a fait éclater. Je devais sans doute cette consolation à mon père pour tous les chagrins que je lui cause. S'il a le malheur d'avoir à se plaindre de son fils, qu'il apprenne en même temps qu'il lui reste encore des amis qui sacrifieraient tout à la crainte de lui causer la moindre douleur. Cette peinture des sentimens du brave Martial, je l'ai vivement tracée ; et mon père, en m'en voyant

si bien pénétré, sentira peut-être que je n'ai pu porter une atteinte à son cœur, qu'en m'oubliant moi-même.

GERMAIN.—Oh! mon cher maître! qui ne serait touché de vos regrets? Je ne sais plus si cette lettre ne causera pas à Mr. Gercy autant de joie que de chagrin. Je cours parler à Martial, et je reviens tout de suite auprès de vous.

SCÈNE II.

GERCY, *seul.*

GERCY.—O moment funeste! mes créanciers vont venir. Qu'aurai-je à leur répondre? Ils doivent maintenant savoir que j'ai reçu de l'argent pour les satisfaire. Il faudra donc leur avouer le coupable usage que j'en ai fait, et solliciter un répit, qu'ils me refuseront peut-être, ou qu'ils ne m'accorderont qu'avec mépris. Dans quelle affreuse situation me suis-je plongé par une seule erreur! Je me suis ôté jusqu'au droit de recourir à l'amitié de Mr. Verneuil. De quel front oserais-je me présenter devant lui, après avoir si indignement abusé de sa noble confiance? Qui sait même s'il pourrait me donner les secours que j'irais implorer? Ah! il connaissait trop bien mon père, pour avoir cru devoir se tenir prêt à remplir sa garantie! Pourquoi faut-il qu'il ait aussi daigné se fier à moi?

SCÈNE III.

GERCY, VERSAC.

VERSAC.—Comment donc, Gercy! je viens vous faire compliment sur votre exactitude. Il y a plaisir à jouer avec vous. On n'attend pas après son argent.

Gercy.—Puisque vous l'avez reçu, monsieur, que me voulez-vous encore ?

Versac.—Vous faire une visite d'amitié.

Gercy, *sèchement*.—C'est beaucoup d'honneur pour moi, et je ne l'attendais pas, assurément.

Versac.—Est-ce que vous êtes fâché ? Je vous croyais plus de fermeté pour soutenir un moment de mauvaise fortune. Tout est oublié après le jeu ; et l'on n'en reste pas moins bons amis qu'auparavant.

Gercy.—Mais auparavant, notre liaison n'était pas, je crois, bien intime.

Versac.—Voici une occasion qui peut la resserrer. C'est une folie de se rebuter pour un caprice du sort. Une autre fois vous serez plus heureux, et vous pourrez aisément réparer vos pertes. Nous ne sommes pas si rétifs que vous ; et nous vous donnerons votre revanche, aussitôt que vous aurez reçu de l'argent, ou aujourd'hui même, s'il vous en reste encore.

Gercy.—Non, non, je vous en tiens quittes, et je ne vous la demanderai jamais.

Versac.—Mais tant pis. Voilà le mal. J'ai commencé, comme vous, par perdre quelque chose ; et j'aurais été bien dupe de m'en tenir à ce premier essai.

Gercy.—Le mien me suffit.

Versac.—Je vous passe cette idée dans un premier mouvement d'humeur. Mais j'espère qu'un peu de réflexion vous rendra bientôt plus avisé. C'est comme si un général se retirait pour avoir eu quelque désavantage dans une escarmouche, tandis qu'il peut encore tenir la campagne.

GERCY, *d'un air d'ironie.*—La comparaison est tout-à-fait exacte.

VERSAC.—Beaucoup plus que vous ne pensez.

GERCY.—Vous regardez apparemment le jeu comme de notre métier, autant que la guerre ?

VERSAC.—Il en est au moins l'image. C'est une école où l'on peut apprendre comment il faut tantôt serrer de près son ennemi, tantôt se replier sur moi-même ; exagérer tour à tour ses forces et les dissimuler ; céder un petit terrain, pour en reprendre davantage ; avoir l'air d'offrir le combat lorsque l'on songe à la retraite ; et ne livrer enfin bataille qu'avec la certitude de la victoire.

GERCY.—Voilà un détail fort savant : vous n'y avez oublié que les embuscades.

VERSAC.—Écoutez donc : elles ont aussi leur mérite.

GERCY.—Je ne vois désormais rien de mieux à faire pour nos rois, que d'aller prendre leurs généraux autour d'un tapis vert. Cela doit vous donner des espérances pour votre avancement.

VERSAC.—J'aime à voir que vous savez manier la plaisanterie.

GERCY.—Elle pourrait aller trop loin. Je me borne à vous dire encore sur le même ton, que vous me paraissez un ennemi beaucoup trop redoutable ; et que toute mon étude, à l'avenir, sera de veiller sur mes possessions, sans prétendre jamais rien empiéter sur les vôtres, ni même songer à regagner celles que j'ai perdues.

VERSAC.—Allez, allez, l'esprit de conquête ne manquera pas de vous venir, avec les renforts que vous

attendez. (*La porte de l'antichambre s'ouvre, et l'on y voit paraître* Mr. Dubois, Mr. Denis, *et* Mr. Dupré, *qui n'osent encore s'avancer.*)

Versac, *les apercevant.*—Mais, j'aperçois un parti ennemi qui s'avance pour tout piller. C'est mon devoir de vous aider à repousser ses attaques.

Gercy.—Parlez mieux, s'il vous plaît, de ces honnêtes gens. J'ai des affaires à régler avec eux, et je serais bien aise d'être seul.

Versac.—Non, non, je ne vous quitte pas : je veux vous apprendre à vous débarrasser de ces importuns.

Gercy.—Vous êtes trop bon, monsieur Versac : je ne vous charge pas de ce soin.

Versac.—Vous avez beau* dire, il faut apprendre à vivre à ces coquins; ce sont eux qui nous ruinent. Comme si notre argent n'était pas à nous pour nous divertir, tandis que nous avons des parens pour payer nos mémoires !

Scène IV.

Gercy, Versac, Mr. Dubois, Mr. Denis, *et* Mr. Dupré.

Versac, *s'avançant vers eux, malgré* Gercy *qui le retient.*—Eh bien, messieurs, que voulez-vous ? A peine avez-vous livré vos dernières fournitures, que vous voilà déjà prêts à nous rompre la tête de vos importunités !

Mr. Dubois.—Nous n'avons pas affaire à vous, monsieur, Dieu merci.

Versac.—Qu'entendez-vous par-là ? Est-ce que vous n'avez pas été payés de tout ce que vous m'avez fourni ?

Mr. Denis.—Ce n'a pas été sans avoir attendu assez long-temps.

Versac.—Vous êtes faits pour cela.

Mr. Dupré.—Nous n'avons pas cette crainte avec Mr. Gercy. Il est aussi exact que son digne père. Mr. Verneuil vient de régler nos mémoires ; et il nous a prévenus que nous pouvions en venir recevoir le montant.

Gercy, *avec embarras.*—Vous me voyez au désespoir, messieurs. Mais dans ce moment, par malheur. . . .

Mr. Denis.—Eh bien ? . . . .

Gercy.—Il me serait impossible de vous satisfaire.

Mr. Dubois.—Et pourquoi donc ? Mr. Verneuil ne vous a-t-il pas remis ce matin une lettre de change ?

Gercy.—Il est vrai.

Mr. Dubois.—Est ce que vous ne l'avez pas encore envoyée recevoir ?

Gercy.—Je vous demande pardon.

Mr. Dubois.—On a donc refusé de l'acquitter ?

Gercy.—Elle a été payée tout de suite.

Mr. Dubois.—En ce cas, qu'est-ce qui vous empêche de nous payer nous-mêmes ?

Versac.—Mais voilà des gens bien curieux !

Gercy.—Non, monsieur Versac, leurs questions sont justes ; je dois y satisfaire ; et quelque honte qu'il m'en coûte, je n'aurai d'autre réponse que la vérité. Oui, messieurs, cette lettre de change vous était destinée ; et je suis assez malheureux pour en avoir fait l'usage le plus criminel.

Mr. Denis.—Quoi ! monsieur, vous l'auriez perdue au jeu ?

Gercy.—Je ne puis en disconvenir. En jouant hier pour la première fois au pharaon, j'avais gagné quelques louis à Mr. Versac et à ses amis. Ils m'ont demandé ce matin leur revanche. Mon dessein n'était pas de hasarder cette somme. Elle était restée entre les mains de mon valet de chambre. La fureur du jeu m'a emporté malgré moi, et je l'ai perdue sur parole.

Mr. Dubois.—Qu'importe, monsieur ? Vous nous deviez au moins la préférence pour le paiement.

Versac.—Doucement, s'il vous plaît ! Si vous aviez été un peu mieux élevés, vous sauriez que les dettes d'honneur, telles que celles du jeu, doivent toujours être payées les premières.

Mr. Denis, *à* Gercy.—Mais puisque Mr. Versac est un de ceux qui vous ont gagné, et qu'il est de vos amis, ne pourrait-il pas attendre quelque temps, et vous laisser solder nos mémoires ?

Versac.—Voilà une fort belle idée, en vérité ! Je ne paierais pas avec cet argent mes propres dettes ; et vous voulez que je paie les siennes ? Allons donc, vous n'y pensez pas !

Mr Dubois.—Je me doutais de la réponse. Dans le temps même où Mr. Versac était cousu d'or, n'avons-nous pas été obligés d'avoir recours à son père pour être payés ?

Versac.—Eh bien ! que ne vous adressez-vous de même au père de Gercy ?

Gercy.—Cette démarche serait inutile, messieurs.

Je viens de lui écrire, pour l'instruire de ma faute. Le courrier part demain. Je ne vous demande que d'attendre son retour.

Mr. Dupré.—A quoi bon ce délai? Puisque Mr. Verneuil a répondu pour vous, il nous paiera sur-le-champ.

Gercy.—Oh! messieurs, je vous en conjure, ne vous adressez point à lui. Je serais trop honteux qu'il fût obligé de remplir un engagement qu'il n'a contracté que par une juste confiance en mon père, et dont j'ai si criminellement abusé.

Mr. Dubois.—Que voulez-vous, monsieur? Nous avons pris nous-mêmes des engagemens sur sa parole. Nous aurons demain à payer, et nous avons compté sur cette rentrée.

Gercy.—Oh! messieurs! voulez-vous me réduire au désespoir?

Mr. Dubois.—Nous en sommes bien fâchés; mais Mr. Verneuil pourrait nous faire le reproche de ne l'avoir pas averti. Il pourrait se croire libre à notre égard; ou du moins, croyant la dette acquittée, il pourrait disposer d'une autre manière de la somme qu'il aurait mise en réserve pour nous payer à votre défaut. Il ne faut pas compromettre notre créance; et d'ailleurs, je vous l'ai dit, nous sommes pressés, et nous ne pouvons pas attendre.

Gercy.—Quoi! vous seriez assez cruels! et je me serais abaissé vainement à vous supplier!

Versac.—En vérité, j'admire votre patience, Gercy.

Vous êtes trop bon. Il nous faut jeter ces drôles-là par la fenêtre.

Mr. Dubois.—Que dites-vous, monsieur ? et de quel droit osez-vous nous insulter ?

Gercy.—Monsieur Versac, vous devriez considérer que vous êtes chez moi, et que vous n'y devez offenser personne.

Versac.—Vous croyez donc, par des ménagemens, obtenir quelque chose de leur dureté ?

Gercy.—Non, monsieur, je ne leur demande plus rien. Ils sont libres d'user de tous leurs droits. Mais ni vous, ni moi, n'avons celui de leur faire des outrages.

Versac.—C'est bien avec ces gens-là qu'il faut se piquer de délicatesse ! Si ce n'était par considération pour vous, je leur aurais déjà coupé les oreilles.

Mr. Dubois.—Je ne m'épouvante point de cette bravade. Mais elle ne restera pas impunie ; et je vais de ce pas en porter mes plaintes à votre colonel.

Versac.—Eh bien ! allez.

Gercy.—Eh ! messieurs, que prétendez-vous faire !

Mr. Dubois.—Nous n'avons déjà que trop supporté ses hauteurs. Si nous étions encore insensibles à cet affront, nous en recevrions tous les jours de pareils de ses camarades. Il faut qu'ils apprennent s'ils doivent traiter avec indignité des gens qui n'ont d'autre tort que de leur avoir fait des avances. (*à* Mr. Denis *et à* Mr. Dupré.) Venez, messieurs, suivez-moi.

Mr. Denis.—Oui, allons chez le colonel.

Mr. Dupré.—C'est un homme de bien, qui saura nous faire rendre justice. (*Ils sortent.*)

Scène V.

Gercy, Versac.

Gercy.—Félicitez-vous, monsieur Versac! Vous devez être bien satisfait de vous-même! C'était peu de m'avoir mis dans la nécessité de commettre une action honteuse. Grâces à vos soins, elle va recevoir toute la publicité que vous lui avez souhaitée.

Versac.—Est-ce qu'il faut s'épouvanter pour un peu de bruit? Il semblerait, à vous entendre, que cela ne fût jamais arrivé qu'à vous seul. Regardez la moitié de nos camarades!

Gercy.—Je ne croyais pas mériter d'être jamais associé à leur renommée.

Versac.—Il ne tiendrait qu'à moi de vous faire, au nom du corps, une querelle sur cette épigramme. Mais je veux vous apprendre, par mon exemple, comment il faut savoir se mettre au-dessus de tous les propos.

Gercy.—Non, monsieur, gardez vos leçons, je m'en reconnais indigne. Je vous avais déjà témoigné que je désirais être seul. Vous m'auriez épargné bien des chagrins par un peu de complaisance.

Versac.—A la bonne heure. Je ne prétends point vous gêner. De bons amis doivent se pardonner entre eux de petits accès d'humeur. Adieu, Gercy: je viendrai vous revoir quand la vôtre sera passée.

Gercy.—Je vous serais obligé de vouloir bien attendre que je vous en fasse avertir. (Versac *s'éloigne en haussant les épaules, et en ricanant.*)

Scène VI.

Gercy, *seul.*

Gercy.—Va, malheureux ! que tout soit rompu entre nous ! C'est toi qui m'as précipité dans cet abîme effroyable. Le lâche ! malgré ma froideur, mes dédains et mes reproches, il m'adressait encore les expressions de la bienveillance et de la familiarité ! Je lui en ai dit assez pour exciter le plus vif ressentiment dans une âme élevée ; et il n'y a répondu que par d'indignes plaisanteries. Oui, je le vois à présent, il n'aspirait qu'à me rendre aussi méprisable que lui-même. Avec qui donc pourrai-je vivre désormais ! Entouré de gens corrompus, je me fais autant d'horreur qu'ils m'en inspirent. Du moins, avant mon crime, j'avais un ami plein d'honneur. Aujourd'hui, je me trouve réduit à le fuir, comme le plus terrible instrument de mon supplice. Ciel ! n'est-ce pas lui que je vois ? (*Il s'éloigne, et se cache la tête dans les mains.*)

Scène VII.

Mr. Verneuil, Gercy.

Mr. Verneuil.—Eh bien ! Gercy, pourquoi vous détournez-vous à mon aspect ?

Gercy.—Ah ! monsieur, n'abaissez point vos regards jusqu'à moi. Je suis indigne de paraître à vos yeux. Si vous saviez. . . .

Mr. Verneuil.—Je sais tout ; je ne viens point vous accabler de votre faute. Elle est assez grande pour que vous en sentiez de vous-même toute l'énormité. Je ne

vous fais qu'un reproche, c'est de me l'avoir laissé apprendre par un autre que vous, et de n'avoir pas témoigné plus de confiance à votre ami.

GERCY.—Eh ! devais-je espérer que vous daigneriez encore vous intéresser à moi ?

Mr. VERNEUIL.—Ne vous avais-je pas dit que j'étais tout à vous ? Ce n'est sûrement pas dans la position où vous êtes, que je l'oublierai.

GERCY.—Ah, de grâce ! n'ajoutez pas à mes tourmens, en me comblant de ces témoignages de votre tendresse.

Mr. VERNEUIL.—Vous ne la connaissez pas encore. Je voulais vous devoir le plaisir de vous en voir faire l'épreuve. Instruit de votre faute, je vous attendais. Vous n'êtes pas venu, me voici.

GERCY.—O mon généreux protecteur !

Mr. VERNEUIL.—J'aurais craint de vous compromettre, en retardant plus long-temps. Je viens vous sauver la honte de rougir devant vos créanciers.

GERCY.—Hélas ! il est trop tard, et je ne peux plus profiter de vos grâces.

Mr. VERNEUIL. — Comment donc ? Achevez de m'apprendre. . . .

GERCY.—Ils sont venus. Un de mes camarades s'est trouvé ici à leur arrivée. Il les a maltraités. Ils sont allés se plaindre au colonel ; et ils l'auront sûrement instruit de ce qui me regarde moi-même.

Mr. VERNEUIL.—Oh ! que me dites-vous ? (*Il va se jeter dans un fauteuil sur un côté de la scène.*)

Scène VIII.

Mr. Verneuil, Gercy, Germain.

Germain, *à* Gercy, *sans apercevoir* Mr. Verneuil. —Je n'ai pu trouver Martial. Il n'est rentré chez lui que pour un moment, et sa femme ignore ce qu'il est devenu. Mais, mon cher maître, que s'est-il donc passé en mon absence ? En traversant la place d'armes, j'ai vu de loin le colonel entouré de vos créanciers. Il leur parlait très-vivement. Il est entré chez l'un d'eux, qui demeure sur la place. Il a signé des ordres. Un soldat en est chargé ; et le voici qui vient sur mes pas. (*On voit entrer un soldat.*)

Scène IX.

Mr. Verneuil, Gercy, Germain, *un soldat.*

Le Soldat.—Monsieur Gercy, je vous apporte un ordre du colonel pour garder les arrêts. Il viendra lui-même vous parler ici dans une heure.

Gercy.—O Ciel !

Le Soldat.—En voici d'autres que je vais porter à Mr. Neuville, à Mr. Versac, et à Mr. Saint-Alban.

Mr. Verneuil.—C'en est assez. Mr. Gercy obéira. Allez, mon ami, laissez-nous. (*Le soldat se retire.*)

Scène X.

Mr. Verneuil, Gercy, Germain.

Mr. Verneuil.—Ah ! malheureux Gercy.

Gercy.—Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre. Je suis un monstre indigne de toute pitié. Mais, mon

père, mon père, après une humiliation aussi publique, que pensera-t-il de son fils ?

Mr. Verneuil.—Que va-t-il penser de moi-même. Je n'aurai donc été chargé de remplir ses devoirs auprès de vous, que pour vous voir périr sans vous sauver ! Ah, Gercy ! Gercy ! que ne veniez-vous aussitôt vous jeter dans mes bras ? Je les tenais déjà ouverts pour vous recevoir. Toute cette disgrâce aurait été prévenue. Cruel ! était-ce à vous de vous défier de mon amitié ?

Gercy.—Je vous la rends trop funeste. Abjurez-la, monsieur. Vous, dont l'âme est si noble, par quel sentiment pouvez-vous tenir à un homme qui vient de se dégrader ?

Mr. Verneuil.—Par l'assurance de le voir se relever de sa chûte. Oui, Gercy, vous m'êtes encore plus cher par vos remords.

Gercy.—Que ne peuvent-ils me délivrer, par leur violence, d'une vie trop odieuse pour la supporter !

Mr. Verneuil.—Non, mon ami. Ne laissez point abattre votre courage. L'honneur même vous fait une loi de vivre pour expier un funeste égarement. Je souffre d'être obligé de vous abandonner un instant à vous-même dans votre désespoir ; mais il faut que je me rende chez le colonel. Il est de toute nécessité que je lui parle, avant qu'il se rende chez vous. Je veux chercher à adoucir sa justice sévère. Ah, Gercy ! Gercy ! que n'a-t-il mon cœur pour vous juger !

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COLONEL, Mr. VERNEUIL, GERMAIN.

GERMAIN *ouvre les deux battans de la porte, pour faire entrer* LE COLONEL *dans le salon.*

LE COLONEL, *tournant les yeux de tous côtés.* — Est-ce que votre maître n'est pas ici, Germain ?

GERMAIN.—Je vous demande pardon, monsieur le comte ; il est dans ce cabinet. Hélas ! de quelle tristesse il est accablé ! Il avait écrit une lettre à son père ; il vient de lui en écrire une seconde, après l'avoir recommencée vingt fois. J'étais debout dans un coin. Je voyais les larmes couler le long de ses joues, et tomber sur son papier. Je n'ai jamais vu de douleur aussi profonde que la sienne.

LE COLONEL.—Retournez auprès de lui. Qu'il ne vienne point encore. Je le ferai appeler lorsqu'il en sera temps.

GERMAIN.—Oui, monsieur le comte. Je vais l'avertir de se tenir prêt à se rendre à vos ordres. (*Il passe dans le cabinet.*)

SCÈNE II.

LE COLONEL, Mr. VERNEUIL.

Mr. VERNEUIL.—Vous l'avez entendu, mon colonel ? Oserai-je vous renouveler encore mes supplications ?

LE COLONEL.—Non, monsieur Verneuil : cette affaire a fait trop de bruit pour être assoupie. Le mal

en est venu à un excès que je ne dois plus tolérer. Je vois la plupart des jeunes officiers de mon régiment se livrer à des parties ruineuses, et négliger leurs exercices et leurs devoirs. Je vois tous les jours s'élever entre eux des querelles; je les vois contracter des dettes, et outrager ceux qui leur rappellent leurs engagemens. Je viens de recevoir des plaintes très-vives; et je veux profiter de cette occasion pour faire éclater une sévérité qui puisse réprimer les coupables, et arrêter ceux qui pourraient le devenir.

Mr. Verneuil.—Ah! mon colonel, ne confondez pas avec eux le jeune Gercy.

Le Colonel.—J'ai entendu avec plaisir ce que vous m'avez dit pour le justifier. Mais après les conseils et les exemples qu'il a reçus de sa famille, il mérite peut-être plus de reproches qu'un autre.

Mr. Verneuil.—Sa faute, vous le savez, ne vient point d'un oubli de l'honneur. Elle ne tient qu'à l'inexpérience et à l'impétuosité de son âge.

Le Colonel.—C'est pour cela même qu'il a besoin d'une leçon plus forte pour le frapper.

Mr. Verneuil.—Ah! de grâce, ménagez son âme sensible! Souvenez-vous de l'estime et de l'amitié que vous aviez pour son père.

Le Colonel.—Ces sentimens sont toujours chers à mon cœur. Gercy lui-même m'inspire un très-vif intérêt. Je crois lui en donner en ce moment une preuve, en venant chez lui, au lieu de le mander chez moi. J'ai voulu éviter l'éclat, et ne pas lui donner de témoins de

sa honte. Mais après ces ménagemens, je dois à ma justice de lui laisser exercer toute sa rigueur.

Mr. Verneuil.—Ah ! si vous aviez vu, comme moi, ses regrets et ses remords !

Le Colonel.—Quels qu'ils soient, il faut leur creuser une trace encore plus profonde dans son âme. Mais voici ses coupables séducteurs que j'ai fait appeler ici. C'est par eux que je dois commencer. (*On voit paraître dans l'antichambre* Neuville, Versac, *et* Saint-Alban. Le Colonel *leur fait signe d'avancer.*)

Scène III.

Le Colonel, Mr. Verneuil, Neuville, Versac, Saint-Alban.

Le Colonel.—Monsieur Neuville, ne sentez-vous rien qui vous fasse craindre de paraître en ma présence ?

Neuville.—Moi, mon colonel ?

Le Colonel.—Oui, vous-même, monsieur. Et puisque vous semblez l'ignorer, je vais vous en instruire. Il est passé dans cette ville un officier à qui ses supérieurs avaient confié de l'argent pour aller lever des recrues sur la frontière : vous êtes allé à sa rencontre, et vous vous êtes engagé avec lui dans une partie de jeu dont il a été la victime. Croyez-vous qu'il soit bien louable d'entraîner un de vos pareils dans le déshonneur, en lui faisant violer le dépôt dont il était chargé ?

Neuville.—Mais, mon colonel, je ne l'ai pas forcé à cette partie. Il la désirait autant que moi.

Le Colonel.—Je suis mieux instruit, monsieur. Mais qu'importe ? Si cette séduction n'est pas votre

ouvrage, deviez-vous jouer avec un homme qui se déshonorait en entrant au jeu ? (*Se tournant vers* SAINT-ALBAN *et* VERSAC.) Pour vous, messieurs, je ne vous demande point quels étaient vos motifs en cherchant à faire perdre à Mr. Gercy le goût qu'il avait pour son devoir. Il ne vous conviendrait pas plus de me les dire, qu'à moi de les apprendre. Je vous demanderai seulement comment il peut se faire qu'il ait perdu une somme aussi forte avec vous ?

VERSAC.—Mais, mon colonel, c'est par le caprice de la fortune. Les chances entre nous étaient égales.

LE COLONEL.—Non, messieurs; vous me permettrez de vous le dire, elles ne l'étaient pas. Vous avez une longue habitude du jeu; Mr. Gercy n'en est qu'à son apprentissage. Vous en connaissez toutes les finesses, il a le bonheur de les ignorer. Vous avez joué de sang-froid; il ne pouvait jouer qu' avec passion. Vous aviez donc sur lui des avantages réels, dont vous avez abusé. Qu'avez-vous à repondre ?

SAINT-ALBAN, *avec embarras.*—Mon colonel. . . .

LE COLONEL.—Ce silence est votre arrêt; et je l'attendais pour vous condamner; mais auparavant, je dois vous dire, messieurs, combien il me parait étrange, qu'avec une pension aussi modique que celle que vous recevez de votre famille, vous puissiez mener un train aussi fastueux. D'où vous viennent ces voitures élégantes, ces chevaux, ces bijoux, ces habits magnifiques ? Quels sont vos moyens, pour subvenir à toutes ces dépenses ? Vous ne pouvez les fonder que sur les ressources du jeu. Mais si ces ressources ne sont pas

infaillibles, comme je dois le croire, comment osez-vous compromettre, sur des espérances trompeuses, et votre honneur, et la sûreté de ceux envers qui vous contractez des engagemens ? Je me suis borné jusqu'à ce jour aux avis et aux représentations ; j'ai choisi les voies les plus douces, pour ramener l'ordre dans le régiment que j'ai l'honneur de commander : ces moyens ont été inutiles, et je saurai en employer de plus efficaces. C'est un exemple que je dois aux chefs des autres corps. Vous servirez à l'établir. Allez, messieurs, rendez-vous à vos arrêts ; et ne manquez pas, je vous prie, de les garder exactement, jusqu'à ce que le ministre, à qui je vais rendre compte de votre conduite, ait prononcé sur votre destinée. (VERSAC *est près de s'éloigner, avec* NEUVILLE *et* SAINT-ALBAN. LE COLONEL *le retient.*) Demeurez, monsieur Versac.

SCÈNE IV.

LE COLONEL, Mr. VERNEUIL, VERSAC.

VERSAC.—Qu'exigez-vous encore de moi ?

LE COLONEL.—Je veux vous rendre témoin d'un devoir qu'il me reste à remplir pour vous.

VERSAC.—Pour moi, mon colonel ? (*On voit paraître Messieurs* DUBOIS, DENIS, *et* DUPRÉ.)

SCÈNE V.

LE COLONEL, Mr. VERNEUIL, VERSAC, Mr. DUBOIS, Mr. DENIS, Mr. DUPRÉ.

LE COLONEL.—Venez, messieurs. Vous avez é insultés par Mr. Versac. Vous demandez une réparation

de cet outrage. Elle vous est due. (*Il ôte son chapeau.*) C'est moi qui vous en fais des excuses, que je vous prie d'agréer.

Mr. Dubois.—Oh! monsieur le comte, ce n'est pas de vous que nous prétendions les recevoir.

Le Colonel.—J'ai voulu les rendre plus éclatantes. (*A* Versac.) Après cet exemple que je donne, monsieur, vous devez penser que je ne souffrirai pas qu'on insulte impunément d'honnêtes citoyens. Je vous prie de vous pénétrer de cette leçon, et de vouloir bien en faire part à vos camarades. Je ne vous retiens plus. (Versac *se retire, avec des marques de confusion et de dépit.*)

Scène VI.

Le Colonel, Mr. Verneuil, Mr. Dubois, Mr. Denis, Mr. Dupré.

Mr. Verneuil.—Ah! mon colonel, je vous en conjure pour la dernière fois, après ces actes sévères de justice, que votre rigueur se laisse enfin désarmer!

Le Colonel.—Je sais, monsieur, ce que mon devoir m'impose. Allez, je vous prie, chercher votre jeune ami. (Mr. Verneuil *passe dans le cabinet où* Gercy *s'est retiré avec* Germain.)

Scène VII.

Le Colonel, Mr. Dubois, Mr. Denis, Mr. Dupré.

Le Colonel.—Je vous avais prié, messieurs, d'apporter vos mémoires.

Mr. Dubois.—Nous les avons, monsieur le comte.

Le Colonel.—Voudriez-vous bien me les confier ? (*Chacun d'eux lui remet son mémoire.*)

Scène VIII.

Le Colonel, Mr. Verneuil, Gercy, Germain, Mr. Dubois, Mr. Denis, Mr. Dupré.

Gercy *s'avance lentement, conduit par* Mr. Verneuil. *Il paraît saisi de honte et plongé dans la douleur.*

Le Colonel.—Approchez, monsieur Gercy. Et vous, Germain, tenez-vous dans l'antichambre, et empêchez que l'on ne vienne nous interrompre. (Germain *se retire.*)

Scène IX.

Le Colonel, Mr. Verneuil, Gercy, Mr. Dubois, Mr. Denis, Mr. Dupré.

Le Colonel.—Monsieur, voici des mémoires que l'on vous a présentés ce matin. Vous aviez reçu la somme qu'il vous fallait pour y satisfaire. Pourquoi ne les avez-vous pas acquittés ?

Gercy.—Vous le savez déjà, mon colonel : que puis-je vous dire de plus ?

Le Colonel.—Je voudrais apprendre de votre bouche s'il est quelque chose qui puisse servir à vous justifier. N'auriez-vous pas une partie de votre faute à rejeter sur d'autres que vous ?

Gercy.—Non, mon colonel ; je suis le seul coupable, et je n'accuse personne.

Le Colonel.—On m'a dit cependant que vous aviez

été entraîné dans cette partie par des sollicitations insidieuses, où l'on avait eu l'art d'intéresser votre honneur.

GERCY.—C'était à moi de voir s'il était compromis. Emporté par la fougue d'un sang impétueux, je me suis rendu criminel. Accablez-moi de vos justes reproches, et puissent-ils me faire sentir mon égarement plus vivement encore que ne l'ont fait mes remords, pour que j'en conçoive une nouvelle horreur !

LE COLONEL.—Mais, monsieur, si Mr. votre père venait* à être informé de cette aventure ?

GERCY.—Il doit l'être, sans doute ; et c'est de moi qu'il va l'apprendre. Voici la lettre où je l'en instruis. Daignez la recevoir, pour y ajouter vous-même tout ce que vous croirez nécessaire. Vous y verrez si je lui déguise ma faute. En implorant ses secours, je ne veux pas qu'ils puissent dérober quelque chose à son aisance ni aux droits de mes sœurs. Je le conjure de ne les regarder que comme une avance sur la pension qu'il veut bien me faire pour mes plaisirs et pour mes besoins. Deux ou trois années passées dans les privations, ne sont rien pour moi. Que mon crime s'expie, et je n'aurai pas de regret à la perte même de mes jours.

Mr. DUBOIS.—Oh ! monsieur le comte, rendez-nous, s'il vous plaît, nos mémoires. Nous ne voulons point affliger Mr. Gercy.

Mr. VERNEUIL.—Que dites-vous, messieurs ? Oubliez-vous que j'ai répondu de ses engagemens, et que je veux y satisfaire ? (*La porte de l'antichambre s'ouvre tout-à-coup, et l'on voit entrer* MARTIAL, *s'échappant des bras de* GERMAIN, *qui cherche en vain à le retenir.*)

Scène X.

Le Colonel, Mr. Verneuil, Gercy, Martial, Germain, Mr. Dubois, Mr. Denis, Mr. Dupré.

Martial.—Non, mon capitaine, ce n'est pas à vous, c'est à moi que ce droit appartient.

Le Colonel.—Que vois-je! Martial? Eh! que voulez-vous, mon ami?

Martial.—Ce que je veux? Ah! mon colonel, je me jette à vos pieds, et j'implore votre justice.

Le Colonel.—Eh bien! parlez mais relevez-vous d'abord.

Martial.—Non, non, je reste à vos genoux. Si vous avez toujours paru content de mon service, c'est en ce moment que j'en demande la récompense.

Le Colonel.—Voyons; je vous écoute.

Martial.—J'ai été le premier instruit du malheur du jeune Mr. Gercy. Je ne suis déjà que trop à plaindre de n'avoir pu empêcher que cette affaire ne vînt à votre connaissance et à celle de Mr. Verneuil. N'achevez pas de me jeter dans le désespoir.

Le Colonel.—Comment donc?

Martial.—Vous savez tout ce que je dois à son digne père. Je ne veux pas être ingrat; non, je ne le serai pas. (*Il se relève, et se tournant vers* Mr. Verneuil.) O monsieur Verneuil! Mr. Gercy est votre meilleur ami, je le sais; mais il est plus pour moi, il est mon bienfaiteur. Vous avez eu mille fois occasion de lui témoigner votre amitié. Voici la seule où j'aie pu,

jusqu'à présent, lui prouver ma reconnaissance. Ne cherchez pas à me la ravir.

Mr. Verneuil.—Mais, y pensez-vous, Martial ?

Martial.—Oh ! si j'y pense ! (*A* Mr. Dubois.) Tenez, monsieur, voici la somme que je viens de me procurer pour satisfaire à vos demandes. Prenez-la, prenez-la, je vous en conjure. Cet or appartient à Mr. Gercy. Il ne me vient que de ses bienfaits, et c'est par mes mains qu'il vous le présente.

Mr. Dubois.—Non, s'il vous plaît, nous ne le prendrons pas.

Martial.—Oh ! pourquoi me refusez-vous ?

Le Colonel.—Eh bien ! Gercy, vous voyez l'intérêt qu'inspire le souvenir des vertus de votre père ! Il se répand sur vous-même, tout coupable que vous êtes. Vos créanciers oublient pour vous leurs droits. Deux hommes sensibles et vertueux se disputent le plaisir de vous obliger. Moi-même, qui venais vous juger avec rigueur, je n'ai pu sentir, à votre aspect, que la plus tendre indulgence. Ah ! si ce qui vient de se passer ne vous rendait digne de la famille dont vous avez le bonheur de sortir, je ne verrais plus en vous que le dernier des hommes.

Gercy.—Oh ! n'en doutez pas. Le souvenir de cette leçon me restera toute ma vie.

Martial.—Oui, mon colonel, j'ose vous en répondre pour lui, sur la foi d'un vieux guerrier. Mais, de grâce ne différez pas à m'accorder ce que je vous demande. Songez que si je ne fus qu'un soldat, mon devoir m'élève, en ce moment, au-dessus de ce que je suis.

Le Colonel.—Écoutez, Martial : dans une autre occasion, je ne rougirais pas d'accepter, au nom du père de monsieur Gercy, vos offres généreuses. Les bienfaits et la reconnaissance rendent à mes yeux tous les hommes égaux. Mais dans cette affaire, un autre a pris un engagement formel ; et vous sentez que ce serait une injustice de le dépouiller de ses droits. (*En se tournant vers* MM. Dubois, Denis, *et* Dupré :)

Messieurs, voici vos mémoires que je remets entre les mains de Mr. Verneuil. Il aura soin de vous satisfaire, et vous pouvez vous retirer.

Mr. Dubois.—Il suffit, monsieur le comte. (MM. Dubois, Denis, *et* Dupré *sortent.*)

Scène XI.

Le Colonel, Mr. Verneuil, Gercy, Martial, Germain.

Martial.—C'en est donc fait ! Vous m'avez tous fait perdre le plus beau moment de ma vie.

Gercy.—Non, mon cher Martial, tu ne l'auras pas perdu. Mon père va savoir le grand sacrifice que tu as voulu faire pour lui. Tu n'avais que son amitié ; et je te donne à jamais la mienne.

Martial.—Oh ! vous devez sentir si je l'accepte avec tous les transports de mon cœur ! (Gercy *lui saute au cou et l'embrasse.*)

Mr. Verneuil, *tendant la main à* Martial.—Que ne dois-je pas aussi vous rendre pour le plaisir dont je viens de vous priver ? Je n'ai qu'un seul dédommage-

ment à vous offrir. Je veux que vous me comptiez désormais au nombre de vos meilleurs amis.

MARTIAL, *lui donnant la sienne.*—Eh bien! monsieur Verneuil, à la pareille*. (*Se tournant vers le colonel.*) Excusez, mon colonel; mais, vous le voyez, il ne me reste plus à gagner que vous.

LE COLONEL, *avec un sourire.*—Je vous entends, Martial. Vous venez de me faire connaître de quel prix sont les sentimens d'un brave homme comme vous, et je vous les demande. Je me charge, en retour, de l'éducation et de la fortune de vos enfans. Je n'aurai qu'un vœu à former, c'est qu'ils vous ressemblent.

MARTIAL, *lui prenant la main, et la couvrant de baisers.*—O mon colonel! vous venez tout-à-l'heure de me percer le cœur de désespoir, et maintenant vous me faites mourir de joie.

LE COLONEL.—Monsieur Gercy, après la leçon mémorable de tous les évènemens de cette journée, je n'ai plus rien à vous dire. Quels discours pourraient vous frapper aussi vivement? Vous venez de vous convaincre, par votre expérience, qu'il ne suffit pas d'avoir des qualités estimables et des sentimens élevés; que ces avantages mêmes n'en sont que plus dangereux, sans un ferme caractère, que rien ne puisse ébranler dans ses principes. Jouissez du plaisir de posséder des amis éprouvés. Cherchez à vous rendre digne de leur estime. Cultivez surtout cette vive ardeur que vous aviez pour l'étude. Le temps n'est plus où un militaire pouvait se passer d'instruction. Aujourd'hui qu'il voit les lumières se répandre dans toutes les classes de la société,

n'aurait-il pas à rougir d'être seul dépourvu de connaissances ? Il importe, pour la considération dont il doit jouir dans le monde, qu'on ne le regarde plus comme un instrument aveugle de carnage, mais comme un membre éclairé de l'état, qui sait également lui consacrer ses veilles dans la paix, et son sang dans la guerre.

LE PAGE.

PERSONNAGES.

LE PRINCE DE ***.
Mme DE DETMOND.
DETMOND *l'aîné, enseigne, et*
DETMOND *le cadet, page, ses fils.*
LE CAPITAINE DORNONVILLE, *son frère.*
LE DIRECTEUR *d'une école royale.*
UN VALET-DE-CHAMBRE.

Le théâtre représente une antichambre du palais. Une porte ouverte à deux battans laisse voir un cabinet dans lequel est un lit de camp. On voit au pied du lit, sur un guéridon, une lampe allumée et une lettre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE, *à demi-habillé, couché sur un lit de camp, et couvert d'un grand manteau ;* LE PAGE, *dormant sur un fauteuil dans l'antichambre.*

LE PRINCE, *se réveillant.*—Voilà ce qu'on appelle dormir ! . . . . Heureusement la paix est faite. . . . On peut se livrer au sommeil, sans craindre d'être réveillé par le bruit des armes. (*Il regarde à sa montre.*) Deux heures ? Il doit être plus tard ! j'ai dormi plus que cela. (*Il appelle.*) Page ! page !

LE PAGE *se réveille en sursaut, se lève, et retombe*

dans le fauteuil.—Eh bien ! qui m'appelle ? Tout-à-l'heure, un moment.

Le Prince.—Y a-t-il quelqu'un ? Personne ne répond ?

Le Page, *se tournant de côté et d'autre, et se parlant à lui-même.*—Oh ! je dormais si bien !

Le Prince.—J'entends parler. Qui est là ? (*Il tourne le garde-vue de la lampe, et regarde.*) Est-il possible ! Quoi ! c'est cet enfant ? Devait-il veiller près de moi, ou moi près de lui ? A quoi a-t-on pensé ?

Le Page *se lève tout endormi, et se frotte les yeux.*—Monseigneur !

Le Prince.—Viens, viens, mon petit ami, réveille-toi ! Vois l'heure qu'il est à ta montre ; la mienne est arrêtée.

Le Page, *s'appuyant sur les bras du fauteuil, et toujours endormi.*—Comment ? comment dites-vous, monseigneur ?

Le Prince, *souriant.*—Tu tombes de sommeil. La drôle de petite figure ! Qu'il serait bon à peindre dans cet état ! Je t'ai dit de voir à ta montre l'heure qu'il est.

Le Page, *s'approchant à pas lents.*—Ma montre, monseigneur ? Ah ! excusez-moi, je n'en ai point.

Le Prince.—Tu rêves encore. Mais en effet, n'aurais-tu pas de montre ?

Le Page.—Je n'en ai jamais eu.

Le Prince.—Jamais ? Comment ! ton père t'a envoyé ici sans te donner une des choses les plus nécessaires, et même la seule dont tu aies besoin pour faire ton service ?

Le Page.—Mon père ? Ah ! si je l'avais encore !

Le Prince.—Tu ne l'as plus ?

Le Page.—Il est mort même avant que je fusse né. Je ne l'ai jamais connu.

Le Prince.—Pauvre enfant ! mais ton tuteur, ta mère, auraient bien dû songer. . . .

Le Page.—Ma mère, monseigneur ? hélas ! vous ne le savez donc pas ? elle est si malheureuse ! si pauvre ! Tout ce qu'elle avait d'argent, elle l'a employé pour moi ; mais elle n'en avait pas assez pour m'acheter une montre. Mon tuteur a bien dit qu'il m'en fallait une ; (*il bâille :*) cependant il ne me l'a pas encore donnée.

Le Prince.—Qui est ton tuteur ?

Le Page.—Monseigneur, c'est mon oncle.

Le Prince, *souriant.*—A merveille ; mais il y a bien des oncles dans le monde ; comment s'appelle le tien ?

Le Page.—C'est un des capitaines de vos gardes. Il est de service aujourd'hui.

Le Prince.—Tu as raison ; je m'en souviens, c'est lui qui t'a présenté. Mon petit ami, prends cette bougie. (*Il lui met une bougie dans les mains.*) Tiens-la bien. Dans ce cabinet, (*il le lui montre,*) là, à côté, tu trouveras deux montres pendues à la glace. Apporte celle qui se trouvera à ta droite ; et surtout prends garde de mettre le feu avec la bougie. Va.

Le Page, *en sortant.*—Oui, monseigneur.

Scène II.

Le Prince, *seul.*

Le Prince.—L'aimable enfant ! Quelle naïveté ! quelle franchise ! Ah ! s'il y avait un homme comme

cet enfant, et que cet homme fût mon ami! C'est dommage* qu'il soit si petit: je ne pourrai pas m'en servir; il faudra le renvoyer à sa mère.

Scène III.

Le Prince, Le Page.

Le Page, *tenant la lumière d'une main et la montre de l'autre* —Il est cinq heures, monseigneur.

Le Prince.—Je ne me trompais pas. Le jour va bientôt paraître. (*Il reprend sa montre.*) Mais est-ce-là celle que j'ai demandée? celle qui était à droite?

Le Page.—N'est-ce pas elle, monseigneur? Je le croyais pourtant.

Le Prince.—Eh! mon petit ami, quand ce serait elle! si tu avais bien entendu tes intérêts, tu aurais pris l'autre; car celle-ci, tout enrichie de brillans, ne peut convenir à un enfant. N'aurais-tu consulté que ta cupidité! Aurais-tu le sort de ceux qui perdent tout pour vouloir trop gagner? Réponds-moi.

Le Page.—Comment cela? monseigneur, je ne vous comprends pas.

Le Prince.—Il faut que je m'explique plus clairement. Sais-tu distinguer la droite de la gauche?

Le Page, *regardant alternativement ses deux mains.* —La droite et la gauche, monseigneur?

Le Prince, *lui mettant sa main sur l'épaule.*—Va, mon enfant, tu les distingues peut-être aussi peu que le bien et le mal. Que ne peux-tu conserver cette heureuse ignorance! Va, cours chercher ton oncle le capitaine, qu'il vienne me parler. (*Le page sort.*)

Scène IV.

Le Prince, *seul.*

Le Prince.—Il est plein d'ingénuité, tout-à-fait aimable ! . . . . Raison de plus pour le rendre à sa famille. La cour est le séjour de la séduction. Je ne souffrirai pas qu'il en soit la victime. Je veux le renvoyer. Mais où ira-t-il ? Si sa mère est aussi indigente qu'il le dit, si elle est hors* d'état de l'élever ! Il faut que je m'en informe. Dornonville pourra me donner là-dessus tous les éclaircissemens que je désire.

Scène V.

Le Prince, le Page.

Le Page.—Monseigneur, mon oncle le capitaine va se rendre ici.

Le Prince.—Eh bien ! qu'est-ce donc ? tu as l'air bien accablé ! Est-ce que tu aurais encore envie de dormir ?

Le Page.—Hélas ! oui, monseigneur, un peu.

Le Prince.—Si ce n'est que cela, remets-toi dans ton fauteuil. J'ai été enfant comme toi. Je sais combien le sommeil est doux à ton âge. Remets-toi, te dis-je, je te le permets. (*Le page se remet dans le fauteuil, et s'arrange pour dormir.*) Je me doutais bien qu'il ne se le ferait pas dire deux fois.

Scène VI.

Le Prince, Dornonville, le Page, *endormi.*

Dornonville.—Monseigneur. . . .

Le Prince.—Approchez, monsieur. Que pensez-

vous du petit messager que je vous ai envoyé ? A quoi l'emploierai-je ? à me servir dans la chambre ?

Dornonville, *haussant les épaules.*—Il est, je l'avoue, bien petit.

Le Prince.—Ou à courir à cheval pour des commissions ?

Dornonville.—Je craindrais qu'il ne revînt pas.

Le Prince.—Ou à veiller ici la nuit ?

Dornonville, *souriant.*—Oui, pourvu que votre Altesse dorme elle-même.

Le Prince.—Quel parti puis-je donc tirer de cet enfant ? Aucun, cela est clair. Aussi, en me le donnant, n'avez-vous vraisemblablement pas prétendu qu'il fût utile à mon service, mais que je le devinsse à sa fortune. Vous m'aviez bien dit que sa mère n'était pas en état de l'élever. Mais est-il vrai qu'elle soit réduite à la dernière misère ?

Dornonville, *mettant la main sur son cœur.*—Oui, monseigneur, c'est l'exacte vérité.

Le Prince.—Et par quels malheurs ?

Dornonville.—Par cette guerre même qui en a enrichi tant d'autres. A la vérité, sa terre n'était pas absolument libre. Mais la voilà passée tout-à-fait en des mains étrangères. Tout est pillé, brûlé, détruit de fond en comble. Par-dessus cela des procès ; ils succèdent à la guerre, comme la peste à la famine. Heureusement pour elle, ses fils sont placés. Le plus jeune est votre page, l'aîné est enseigne dans vos gardes : quant à la mère, elle vivra comme elle pourra.

Le Prince.—Bien misérablement sans doute.

DORNONVILLE. — Cela est vrai, monseigneur. (*Froidement.*) Elle s'est réfugiée dans une cabane, où elle vit seule et délaissée. Je ne vais jamais la voir. Je suis son frère, et je ne pourrais supporter le spectacle affreux de sa misère.

LE PRINCE.—Vous êtes son frère ?

DORNONVILLE. — Oui, malheureusement, monseigneur.

LE PRINCE, *avec mépris.*—Malheureusement ? Et vous n'allez pas la voir ? Je vous entends, monsieur. Sa misère vous ferait rougir ; ou, si elle vous touchait, il vous en coûterait pour la soulager. (DORNONVILLE *paraît embarrassé.*) Comment nommez-vous votre sœur ?

DORNONVILLE.—Detmond.

LE PRINCE, *réfléchissant.*—Detmond ? Mais n'avais-je pas dans mes troupes un major de ce nom ?

DORNONVILLE.—Il est vrai, monseigneur.

LE PRINCE.—Qui fut tué à l'ouverture de la première campagne ?

DORNONVILLE.—Oui, monseigneur. C'était le père de l'enseigne et de cet enfant. Homme d'honneur et plein de courage, il montait à l'assaut de l'air dont on va à une fête ; il avait le cœur d'un lion.

LE PRINCE.—D'un homme, monsieur le capitaine, c'est en dire davantage. Je me souviens très-bien de lui, et je désirerais. . . .

DORNONVILLE, *s'approchant.*—Que désirerait votre Altesse ?

LE PRINCE.—De parler à sa veuve.

DORNONVILLE.—Vous le pouvez à l'instant même. Elle est ici.

LE PRINCE.—Elle est ici? Envoyez chez elle; qu'elle vienne dès qu'elle sera levée. Je veux la voir et lui rendre son enfant.

DORNONVILLE.—Monseigneur. . . .

LE PRINCE.—Je vous défends de l'en prévenir; allez. (*Le capitaine sort.*)

SCÈNE VII.

LE PRINCE, LE PAGE *endormi.*

LE PRINCE.—Quoi! réduite à un état si misérable par la guerre? quel horrible fléau! Que de familles il a plongées dans la misère! Il vaut pourtant mieux qu'elles soient malheureuses par la guerre que par moi! C'est la nécessité, et non mon goût, qui m'a fait prendre les armes. (*Il se lève, et après avoir fait quelques tours, il s'arrête devant le fauteuil du page.*) L'aimable enfant! . . . . comme il dort sans inquiétude! C'est l'innocence dans les bras du sommeil! Il se croit dans la maison d'un ami, où il ne doit point se gêner. Voilà bien la nature! (*Il se promène encore.*) Sa mère? mais, en vérité, je ne ferais pas beaucoup pour elle, si elle ressemblait au capitaine. Je veux la mettre à l'épreuve, pour la bien connaître, et ensuite . . . . ensuite il sera toujours temps de prendre un parti. (*Il s'appuie sur le dos du fauteuil, et regardant le page d'un air d'amitié, il aperçoit une lettre qui sort de sa poche.*) Mais qu'aperçois-je? Je crois que c'est une lettre. (*Il*

l'ouvre et en lit la signature.) "Ta tendre mère, de Detmond. . . ."

Ah ! c'est de sa mère ! La lirai-je ? Oui ; je veux connaître son caractère. Elle n'aura point dissimulé avec son enfant. Lisons. (*Il lit.*)

Mon cher fils,

"La peine que tu as à écrire ne t'a point empêché de satisfaire à la demande que je t'avais faite ; et ta lettre est même plus longue que je ne l'espérais. Cette bonne volonté me confirme ta tendresse : j'y suis bien sensible, et je t'embrasse de tout mon cœur. Tu me marques que tu as été présenté au prince, qu'il a eu la bonté de te recevoir ; que c'est le meilleur et le plus doux des maîtres, et que tu l'aimes déjà beaucoup." (*Il regarde le page.*)

Quoi ! mon ami, c'est là ce que tu as écrit à ta mère ? Je ne fais donc que mon devoir en te payant de retour*, et en cherchant à te donner des preuves de mon amitié.

"Tu as raison de l'aimer, mon enfant, car sans sa généreuse assistance, quel serait ton sort dans le monde ? Tu as perdu ton père, et quoique ta mère vive encore, tu n'en es pas moins à plaindre ; la fortune l'a mise hors d'état de remplir ses devoirs envers toi ; c'est le plus grand de mes chagrins, le plus cruel de mes tourmens. Tant que je n'ai eu à penser qu'à moi, le malheur m'a trouvée inébranlable ; mais quand ton image vient se présenter à mon esprit, mon cœur se brise, et mes larmes ne peuvent tarir."

Beaucoup de tendresse, beaucoup de sensibilité à ce

qu'il paraît ! Et si elle est aussi excellente femme que tendre mère. . . . Et pourquoi ne le serait-elle pas ? Elle l'est ! je n'en puis douter.

" Je ne saurais, mon ami, te conduire moi-même sur le chemin de la fortune, comme je le voudrais ; je suis forcée de rester ici dans la solitude et l'éloignement ; mais avec toute la force que la tendresse m'inspire, je ne cesserai de te donner des conseils ; et ma voix, tant qu'elle pourra se faire entendre, te répétera toujours de suivre les sentiers de l'honneur et de la vertu. Mon ami, donne-moi une preuve nouvelle de cette obéissance que tu as eue pour moi jusqu'à présent, porte toujours cette lettre sur toi." (*Il regarde le page.*)

Eh bien ! il était obéissant.

" Quand tu seras en danger de manquer à ton devoir et de négliger les avis que je t'ai donnés en t'embrassant la dernière fois, et en t'arrosant de mes larmes, ô mon fils ! ressouviens-toi de cette lettre, ouvre-la : pense à ta mère, à ta mère infortunée, que l'espérance seule qu'elle fonde sur toi soutient dans la solitude."

Comment ! n'a-t-il pas un frère !

" Pense que tu la ferais mourir de douleur, et que tu percerais toi-même le cœur qui t'aime le plus sur la terre."

Elle sent son danger. Elle a raison ; car il est exposé. Devait-elle se résoudre à l'envoyer ici ?

" Ce n'est point le soupçon et la défiance qui parlent par ma bouche ; ta conduite ne les a pas fait naître. Non, mon enfant, non. Ton frère a fait couler mes

larmes, tu ménageras plus que lui l'âme sensible de ta mère."

Ainsi l'aîné? l'enseigne? .... Il faut que je m'éclaircisse davantage.

"Tu as toujours été soumis, respectueux : je te rends ce témoignage avec des larmes de joie. Continue, mon fils, deviens un honnête homme : et ta mère, si pauvre, si malheureuse qu'elle soit, oubliera bientôt ses malheurs et sa misère."

Fort bien, elle me plaît ; le malheur ajoute à l'élévation de son âme au lieu de la flétrir.

"Tu me marques à la fin de ta lettre, que tous tes camarades ont une montre. Je vois qu'il t'en faudrait une aussi ; cependant tu brises* là-dessus, et tu me caches le désir que tu en as. Cette retenue me charme ; je suis désespérée de ne pouvoir la récompenser. Tu le sais, mon ami, je ne le peux pas, et tu me le pardonneras. Des affaires pressantes m'appellent dans la capitale ; je vais m'y rendre : et ce voyage m'enlèvera le peu qui me reste. Cette dépense est nécessaire, et je ne puis l'éviter. Mais sois persuadé que dans la suite je ferai tout ce qui dépendra de moi pour contenter ton désir. Et dussé-je* me refuser tout, je ne veux pas que l'ami de mon cœur manque jamais d'encouragement à la vertu. J'espère bientôt te revoir, et je suis. . . ."

O femme bien digne d'un meilleur sort ! Je veux montrer cette lettre à mon épouse et la garder. Mais non, c'est le trésor de cet enfant, pourquoi le lui ravir ? (*Il remet la lettre dans la poche du page.*) Avec quelle tranquillité il dort encore ! Le Ciel, dit on

prépare le bonheur de ses enfans pendant leur sommeil. Cela se vérifiera sur lui. Sa fortune est faite. (*Il le prend par la main.*) Mon ami! mon ami! (*Le page se réveille, et regarde le prince pendant quelques momens avec de grands yeux.*) Il est charmant, d'honneur! Viens, mon petit ami, réveille-toi. Il fait grand jour, et tu ne peux pas dormir ici plus long-temps. Lève-toi.

Le Page, *se levant lentement.*—Oui, monseigneur.

Le Prince.—Tu es encore tout endormi. Tiens, va dans mon cabinet. (*Il y va.*) Éteins la lumière et ferme les portes. (*Il éteint la lumière et ferme les portes.*) Maintenant, va dans celui où tu as pris la montre. Va vîte. Non, non, par ici: tiens, en face, vîte. Reviens de ce côté-là. Eh bien! es-tu réveillé à présent?

Le Page.—Ah! oui, monseigneur.

Le Prince.—Dis-moi un peu, car je te regarde comme un enfant appliqué, habile même, sais-tu déjà écrire des lettres?

Le Page.—Oh! quand je veux. J'en ai déjà écrit deux grandes.

Le Prince.—Et ces deux, à ta mère sans doute.

Le Page, *d'un air gai et familier.*—Oui, monseigneur, à ma mère.

Le Prince.—La joie brille dans tes yeux, quand je te parle d'elle. (*A part.*) Comme ils s'aiment dans leur misère! (*Haut.*) Mais elle est donc bien bonne, ta mère?

Le Page, *prenant une main du prince dans les siennes.*—Ah ! si vous la connaissiez !

Le Prince.—Je la connaîtrai, mon ami.

Le Page.—Elle est si douce, elle m'aime tant ! . . . .

Le Prince.—Je souhaiterais qu'elle eût des fils qui lui ressemblassent. Ton frère l'enseigne, on dit qu'il ne se conduit pas bien. Mais toi ?

Le Page, *remuant la tête.*—Ah ! mon frère l'enseigne. . . .

Le Prince.—Oui, il lui cause, dit-on, beaucoup de chagrin. Cela est-il vrai ?

Le Page.—Ah ! monseigneur. . . . Mais on m'a défendu d'en ouvrir la bouche. Si son colonel le savait. . . . (*D'un air de confidence.*) Oh ! c'est un homme dur et méchant que ce colonel.

Le Prince.—Il n'en saura rien, je te le promets. Parle, qu'est-il donc arrivé ? Qu'est-ce que ton frère a fait ?

Le Page.—Bien des choses. Je ne sais pas moi-même au juste ce que c'est. Tout ce que j'ai vu, c'est que ma mère en a été très en colère ; et que pour couvrir la faute de mon frère, elle a donné tout ce qu'elle possédait. (*Il s'approche du prince, et lui dit à voix basse.*) Il aurait pu, sans cela, disait-elle, être renvoyé du service.

Le Prince.—Renvoyé du service ? Et pourquoi donc ?

Le Page.—Ah ! monseigneur, voilà ce que je ne peux dire.

Le Prince.—Quoi ! pas même à moi ?

Le Page.—On ne me l'a pas dit à moi-même.

Le Prince, *riant.*—On a très-bien fait, à ce qu'il me semble. Mais pour en revenir à toi, comme tu n'as point de montre, n'en aurais-tu pas demandé une à ta mère dans tes lettres ?

Le Page.—Une seule fois, pas davantage.

Le Prince.—Fort bien. Elle t'en a donc fait un reproche ?

Le Page.—Oh ! non, monseigneur. Au contraire elle m'a écrit qu'elle économiserait sur le peu qu'elle a, pour m'en donner une. Je suis fâché de lui en avoir parlé. Elle a déjà tant de peine à vivre ! Cela me donne bien du chagrin.

Le Prince.—Cela doit t'en donner aussi. Un bon fils ne doit pas être à charge à sa mère ; il est au contraire de son devoir de chercher tous les moyens de la soulager. Quant à la montre, s'il ne s'agissait que de cela, on pourrait te contenter. (*Il tire sa bourse.*) Tiens, mon petit ami ! voilà douze louis dont je peux disposer. Je veux t'en faire cadeau ; donne-moi ta main.

Le Page, *tendant la main, pendant que le prince compte.*—Sont-ils pour moi, monseigneur ?

Le Prince.—Oui, sans doute ; mais dis-moi, que comptes-tu faire de cet argent ?

Le Page.—N'en pourrais-je pas acheter une montre ?

Le Prince.—Oui, et même une très-belle ! Mais à bien examiner les choses, tu n'as pas absolument besoin de montre, il y en a assez ici. (*Pendant que le page le regarde attentivement.*) Si j'étais à ta place, je sais bien ce que je ferais. J'emploierais mieux cet argent

Cependant, fais comme tu voudras. Je vais m'habiller. Reste ici jusqu'à mon retour.

Le Page, *l'appelant.*—Monseigneur. . . .

Le Prince.—Eh bien ! que veux-tu ?

Le Page.—Ma mère est ici. Elle part ce matin, et je voudrais bien lui dire adieu. (*D'un air caressant.*) Me le permettez-vous ?

Le Prince.—Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire. Pour cette fois, ta mère viendra ici. Tu la verras ; un peu de patience. (*Il sort.*)

Scène VIII.

Le Page, *seul.*

Le Page.—Je la verrai ? Elle viendra ici ? Et pourquoi cela ?—Que m'importe ? il suffit qu'elle vienne et que je l'embrasse. . . . Un, deux, trois. . . . (*Il compte jusqu'à douze.*) Douze louis pour une montre ! Ah ! que je suis content ! il me semble déjà l'avoir dans mes mains, l'entendre aller, la monter moi-même. Mais quand le Prince a dit qu'il saurait bien ce qu'il ferait, s'il était à ma place, qu'entendait-il par-là ? Que ferait-il donc ? Oh ! lui, qui a des montres dans toutes ses chambres, il ne sait pas ce que l'on souffre de n'en pas avoir. Mais il m'a dit aussi, qu'un bon fils doit soulager sa mère. Sans doute il pensait alors à la mienne. Douze louis ! (*Il les regarde.*) C'est à la vérité bien de l'argent ! bien de l'argent ! Si ma mère les avait, ils lui seraient d'un grand secours. (*Il presse l'argent avec ses deux mains contre son cœur.*) Ah ! une montre ! une montre ! (*Laissant tomber ses deux*

mains.) Mais aussi une mère! une mère si tendre! Hier encore, elle etait si abattue! elle avait un air si pâle, si malade! Je crois qu'en lui donnant cet argent, elle serait tout d'un coup soulagée. . . . Ferai-je ce sacrifice pour elle? . . . . (*D'un air décidé.*) Oui, sans doute, oui! mais qu'elle vienne promptement, car je pourrais bien en avoir du regret. La montre me tient trop au cœur. (*Il met son doigt sur sa bouche.*) Paix! écoutons! on vient.

Scène IX.

Mme de Detmond, Dornonville, le Page

Le Page, *courant au-devant de sa mère.*—Ah! ma mère!

Mme de Detmond *regarde de tous côtés d'un air inquiet, sans faire attention à l'enfant.*—Je ne sais, mon frère; mais je suis inquiète. Que me veut donc le prince?

Dornonville.—Tiens, regarde cet enfant! Eh bien! il veut te le rendre. (*Elle regarde avec effroi son fils, qui ne cesse de la caresser d'un air satisfait.*) Mais aussi, il y avait de la folie à l'amener ici. A quoi le prince peut-il l'employer? Les autres pages deviennent grands, se forment, et entrent au service: mais lui. . . . (*avec un geste de mépris*) il est trop chétif, il ne sera jamais bon à rien.

Mme de Detmond, *avec douleur.*—Mon frère! . . . .

Dornonville.—En un mot, quand tu verras le Prince, garde-toi bien de lui parler de cet enfant. Ce

serait inutile. Sollicite plutôt sa faveur pour l'enseigne. Il se forme au moins celui-là : c'est un homme !

Mme DE DETMOND.—Que dis-tu ? pour l'enseigne ?

DORNONVILLE.—Oui. Il l'a envoyé chercher.

Mme DE DETMOND.—Tu m'effraies. Aurait-il appris ? . . . .

DORNONVILLE, *d'un air froid.*—Cela pourrait bien être : c'est même probable. (*S'appuyant sur sa canne, et branlant la tête.*) Que penses-tu qu'il en arrivât, s'il savait que le drôle a voulu décamper, qu'il a pris de l'argent, et que ce n'est que parce que j'ai arrangé les choses. . . . (*Avec emportement.*) Eh bien ! vous verrez que je serai la victime de mon bon cœur, et que l'on m'enverra moi-même aux arrêts. Je voudrais ne m'être jamais embarrassé du soin de tes enfans. Mais aussi je ne m'en mêlerai plus. (*Il part en grondant, et se retournant encore :*) Non ! je ne m'en mêlerai jamais de la vie. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

Mme DE DETMOND, LE PAGE.

LE PAGE, *voyant son inquiétude.*—Mon oncle est toujours de mauvaise humeur. Mais laissez-le dire, maman, et ne craignez rien.

Mme DE DETMOND.—Tais-toi, mon enfant. Tu ne sais pas. . . .

LE PAGE.—Oh ! j'en sais plus que lui. Il s'en faut* que le prince soit comme il le dit. Il ne fait de mal à personne. Au contraire, voyez, voyez ! (*Il lui montre*

les douze louis qu'il a dans la main.) Tout cela... Eh bien ! c'est lui qui me l'a donné.

Mme DE DETMOND, *surprise.*—Est-il possible ? Le prince ?

LE PAGE.—Il l'a tiré d'une grande, grande bourse remplie d'or, un instant avant que vous vinssiez. Ah ! si le prince voulait, maman, s'il voulait ! .... Oh ! il est riche, lui !

Mme DE DETMOND.—Mais pourquoi ? Je n'y comprends rien. Il faut pourtant qu'il ait eu un motif.

LE PAGE.—Certainement. Sa montre s'était arrêtée. Il a chassé hier toute la journée, il avait oublié de la monter, et ce matin.... (*Il court au cabinet, et en ouvre la porte.*) Tenez, c'est là qu'il était couché. Il m'appelle, me dit de regarder à ma montre : et comme je n'en avais pas.

Mme DE DETMOND.—Il t'a donné cet argent ?

LE PAGE.—Oui, il me l'a donné pour en acheter une. (*Il lui montre l'argent de nouveau.*) Douze louis, ma chère maman !

Mme DE DETMOND.—Regarde-moi. Dois-je te croire ?

LE PAGE.—Assurément ! mais je ne suis pas pressé d'avoir une montre. Il s'en trouvera toujours une pour moi. (*Il prend la main de sa mère.*) Prenez cet argent, maman ! mettez-le dans votre bourse.

Mme DE DETMOND, *émue.*—Comment, mon fils, comment ? ....

LE PAGE.—Je souffre tant de vous voir toujours dans les larmes ! Ah ! ma mère, je voudrais avoir bien de

l'argent, et vous ne pleureriez plus. Tout, oui, tout ce que j'aurais, je vous le donnerais de bon cœur.

Mme DE DETMOND, *se baissant sur lui.*—Quoi ! tu voudrais, mon fils ? . . . .

LE PAGE.—Que j'aurais de plaisir à vous voir heureuse et contente !

Mme DE DETMOND, *l'embrassant.*—Je le suis, mon ami. Je ne donnerais pas le bonheur que je goûte en ce moment pour tout l'or de ton prince. (*Elle l'embrasse une seconde fois.*) Ah ! tu ne sens pas l'impression que fait la tendresse compatissante d'un fils sur le cœur d'une mère infortunée !

LE PAGE *reprend la main de sa mère.*—Vous prendrez cet argent au moins ? Je vous en prie, ma chère maman, ne me refusez pas.

Mme DE DETMOND.—Oui, mon ami, je le prends. Comme on pourrait te tromper, c'est moi qui me charge. . . .

LE PAGE.—De quoi ? de m'avoir une montre ?

Mme DE DETMOND.—Si tu restes avec le Prince, il t'en faute une.

LE PAGE.—Eh ! non, non. Le Prince a des montres partout, et il m'a dit lui-même que je n'en avais pas besoin.

Mme DE DETMOND.—Cependant, ce qu'il t'a donné, c'est pour en avoir une ?

LE PAGE.—N'importe : il me l'a dit.

Mme DE DETMOND.—Tu me trompes, mon enfant ; et tu ne devrais pas faire un mensonge, même par amour pour ta mère.

Le Page.—Un mensonge ? Vous ne me croyez donc pas ? Eh bien ! je voudrais que le prince fût présent. Je voudrais qu'il vînt. (*Il se retourne.*) Ah ! le voici lui-même.

Scène XI.

Le Prince, Mme de Detmond, le Page.

Le Page, *courant au-devant de lui.*—N'est-il pas vrai, monseigneur, que vous m'avez d'abord donné douze louis pour avoir une montre ?

Le Prince, *souriant.*—Oui, mon ami.

Le Page.—Et ne m'avez-vous pas dit ensuite que je n'en avais pas besoin ?

Le Prince.—C'est encore vrai.

Le Page, *se tournant aussitôt vers sa mère.*—Eh bien ! maman ? eh bien ?

Mme de Detmond, *embarrassée.*—Votre Altesse voudra-t-elle bien excuser la simplicité d'un enfant, qui oublie le respect ? . . . .

Le Prince.—Excuser, madame ? Cette simplicité me ravit ; et je voudrais pouvoir la trouver dans tout le monde. Elle est si naturelle ! Parle, mon ami. Ta mère ne voulait donc pas te croire ?

Le Page, *un peu fâché.* — Non, monseigneur. D'abord elle ne voulait pas me croire, et ensuite elle ne voulait pas accepter l'argent.

Le Prince.—Que dis-tu, accepter ? As-tu fait assez peu de cas de mon présent, pour avoir voulu en disposer ? Je ne le pense pas.

Le Page, *embarrassé.*—Monseigneur. . . .

Le Prince.—Si je le savais, cela ne m'engagerait pas beaucoup à t'en faire davantage. Eh bien ! avoue-le-moi, est-il vrai ?

Le Page, *en montrant sa mère.*—Ah ! monseigneur, elle est si pauvre !

Le Prince, *lui prenant le menton.*—Bon petit cœur ! Tu as donc sacrifié l'unique objet de tes désirs, pour secourir ta mère ? En vérité, il serait affreux que cela te fît perdre une montre. (*Il tire la sienne.*) Tiens ! quand je ne posséderais que celle-là, pour récompenser ta tendresse, je te la donnerais.

Le Page, *la prenant avec joie.*—Ah ! monseigneur ! Va-t-elle ?

Le Prince.—Sois tranquille, elle va bien. (*Le page court à sa mère pour lui faire voir la montre.*)

Le Prince.—Viens, mon ami, mets la montre dans ta poche. Et puisque tu as si bien employé le peu que je t'ai donné, (*il lui donne une bourse,*) tiens, prends, voilà cent louis en place des douze premiers.

Le Page, *le regardant avec étonnement.*—Quoi, monseigneur !

Le Prince.—Tu hésites ! Allons, prends.

Le Page.—La bourse et tout ce qu'il y a ?. . . . (*Il veut la rendre.*) En vérité, c'est trop.

Le Prince.—Oui, si c'était pour toi. Mais je te les donne pour en disposer. Et qui penses-tu qui en ait besoin ?

Le Page.—Qui en ait besoin ? (*Il regarde le prince,*

puis sa mère, et le prince encore.) Tenez, ma chère maman !

Mme DE DETMOND, *s'approchant du prince.*—Votre Altesse. . . .

LE PRINCE.—Point de remerciemens, madame. Vous trouverez que c'est très-peu, et je crains de vous faire beaucoup plus de mal que je ne vous ai fait de bien. Mais, (*montrant le page,*) vous le voyez sans que je vous le dise, cet enfant est trop faible, trop petit pour être avec moi. Il est dans un âge où l'on n'est pas en état de rendre service aux autres. En un mot, j'espère que vous le reprendrez sans difficulté. Vous gardez le silence ?

Mme DE DETMOND.—Pardonnez, monseigneur. . . .

LE PRINCE.—Et quoi ?

Mme DE DETMOND.—Pardonnez, j'ai tort de rougir d'une pauvreté dont je ne suis pas la cause ; et je peux sans honte en faire l'aveu sincère à mon prince. (*S'approchant de lui, et le fixant.*) Oui, monseigneur, je suis trop pauvre pour élever mon enfant. Déjà depuis long-temps je portais sur l'avenir un œil inquiet. Je vais donc être en proie à la douleur. Ah ! s'il faut que je ramène dans le triste asile de la misère l'unique objet de toutes mes alarmes, cet enfant que vous voulez me rendre, cet enfant trop jeune encore. . . . (*Elle veut retenir ses larmes*) pour. . . . sentir la perte qu'il a faite dans son père. . . . Ah ! pardonnez à la faiblesse d'une mère !

LE PAGE, *prenant la main du prince, et d'un ton pénétré.*—Elle pleure, monseigneur !

Le Prince.—Eh bien ! quand tu vivrais auprès de ta mère ?

Le Page, *d'un air suppliant.*—Vous n'allez pas me renvoyer ?

Le Prince.—Non ? Tu ne le crois donc pas ? Cette confiance, mon petit ami, me fait plaisir. Madame, il peut rester. (*Voulant l'éprouver.*) Ce serait cependant bien dommage*, si ses mœurs, son innocence. . . . Mais non, il n'y a encore rien à craindre.

Mme de Detmond, *le regardant attentivement.*—Son innocence, monseigneur ?

Le Prince, *continuant sur le même ton.*—Ce n'est rien, madame. Vous vous imagineriez peut-être que je cherche à retirer ma parole. Soyez tranquille.

Mme de Detmond, *avec timidité.*—Mais cependant, sans manquer au respect que je vous dois, oserais-je vous prier de vous expliquer, monseigneur ?

Le Prince.—Madame, ce que je voulais dire, c'est que depuis long-temps je suis très-mécontent de mes pages. Leur société et leur exemple pourraient bien. . . . Mais après tout ce n'est qu'un peut-être, et on peut tenter. . . .

Mme de Detmond, *prenant vivement la main de son fils.*—Non, monseigneur.

Le Prince, *feignant de se trouver offensé.*—Non?. . . . Comme vous voudrez, madame.

Mme de Detmond.—L'innocence de mon fils m'est trop précieuse. Je frémis des dangers où j'allais l'exposer.

Le Prince.—Mais considérez. . . .

Mme DE DETMOND.—Je ne considère rien. Je vois mon enfant dans le feu : pourvu que je le sauve, que m'importe qu'il soit nu ?

LE PRINCE.—Mais sans biens, sans éducation, que deviendra-t-il, madame ?

Mme DE DETMOND.—Ce qu'il plaira au Ciel. Je me soumets à sa volonté. S'il ne peut pas soutenir sa naissance, qu'il aille cultiver les champs, qu'il meure, mais innocent, dans le sein de l'indigence.

LE PRINCE, *reprenant son ton naturel.*—C'est penser noblement. Oui, madame, je le vois ; vous méritez tout ce que je suis en état de faire pour vous. (*S'approchant d'elle avec intérêt.*) En quoi puis-je vous être utile ? Quels secours puis-je vous donner ? Parlez, demandez ; c'est un ami que vous voyez devant vous.

Mme DE DETMOND, *avec émotion.*—Monseigneur....

LE PRINCE.—Dites-moi avant tout quelle est votre situation. Où en êtes-vous pour votre terre ?

Mme DE DETMOND.—Il m'est absolument impossible de la sauver.

LE PRINCE.—Vos dettes sont donc bien considérables ? Vous avez, m'a-t-on dit, des procès. Ne vous donnent-ils aucune espérance ?

Mme DE DETMOND.—Aucune, monseigneur. Un seul, où il s'agit d'une petite succession, aurait depuis longtemps dû être jugé en ma faveur ; mon droit est incontestable, mais le crédit et les richesses le combattent. La nécessité m'avait amenée à la ville pour tenter un accommodement ; je n'ai pu y réussir.

Le Prince.—C'est un bonheur pour vous. Justice vous sera rendue sans que vous fassiez de sacrifice; je vous en donne ma parole. Acceptez de plus une pension de cent louis. Je souhaite qu'elle puisse vous mettre au-dessus de tous les besoins.

Mme de Detmond, *se jetant à ses pieds.*—Tant de bonté, monseigneur! comment pourrai-je. . .

Le Prince *la relevant.*—Que faites-vous? levez-vous, madame, levez-vous. Je m'acquitte de ce que je dois à la mémoire d'un homme dont vous êtes la veuve. Je ne fais pour vous que ce que je ferais pour tous ceux dont les vertus me toucheraient le cœur. Dites-moi: hésiteriez-vous encore à reprendre votre enfant?

Mme de Detmond.—Monseigneur, pourrais-je oublier? . . . .

Le Prince.—Et toi, mon ami, retournerais-tu volontiers avec ta mère?

Le Page, *la montre à la main.*—Avec ma mère? Oui, monseigneur.

Le Prince.—Mais cependant, je sais que tu m'aimes. Tu voudrais bien aussi rester avec moi?

Le Page.—Très-volontiers, monseigneur.

Le Prince.—Eh bien! si cela est ainsi, en te rendant à ta mère, je te renverrais: et tu m'as prié si instamment de te garder près de moi! Ta mère d'ailleurs t'a jeté dans mes bras. Il faut donc que je prenne d'autres mesures pour concilier les choses. Restez ici, madame; je suis à vous dans le moment. (*Il sort.*)

Scène XII.

Mme de Detmond, le Page.

Mme de Detmond, *se jetant dans un fauteuil.*—O jour heureux ! ô bonheur inattendu.

Le Page.—Eh bien, maman ? Eh bien ? Etes-vous contente ?

Mme de Detmond, *le tirant à elle avec tendresse.*—O mon fils, mon cher fils !

Le Page.—Mais vous ne vous réjouissez pas ? Il faut être plus gaie, ma chère maman !

Mme de Detmond.—Mon bonheur même me fait rougir. Il me reproche le peu de confiance que j'ai eue dans la Providence, le chagrin mortel que je ressentis quand tu vins au monde. (*Elle le prend dans ses bras et l'embrasse.*) Et c'était toi qui devais soulager ta malheureuse mère ! tes jeunes mains devaient essuyer ses larmes ! Dieu* ! que puis-je désirer à présent ? Rien, rien que d'être rassurée sur le sort de ton frère ; et mon bonheur sera parfait.

Le Page.—De mon frère ? Comment cela, ma chère maman ?

Mme de Detmond.—Si le prince savait ce qu'il a fait. . . .

Le Page.—Quand il le saurait, il ne lui ferait rien. Vous avez vu comme il est bon et généreux.

Mme de Detmond.—Pour nous, mon fils, qui ne sommes coupables d'aucun crime.

Le Page.—D'ailleurs il m'a promis qu'il garderait le secret, que le colonel n'en saurait rien.

Mme DE DETMOND, *effrayée.*—Quoi! il te l'a promis?

LE PAGE.—Assurément. Ainsi il ne faut pas vous alarmer.

Mme DE DETMOND.—Je suis consternée. Tu as donc dit? . . . .

LE PAGE.—Ah! presque rien. Ce que je savais! Et puis il m'a interrogé sur la conduite de mon frère, et je ne pouvais pas mentir. Vous me l'avez défendu vous-même.

Mme DE DETMOND.—Mais, mon ami, mon cher fils. . . .

LE PAGE.—Comment! vous êtes inquiète?

Mme DE DETMOND.—Si je suis inquiète? Hélas! si je le suis! Et si le prince en demande davantage! S'il apprend! . . . . Tu peux perdre ta mère, ton frère. Tu peux nous plonger tous dans un abîme de malheurs.

LE PAGE, *prêt à pleurer.*—Dans un abîme de malheurs? . . . .

Mme DE DETMOND.—On vient. . . . (*Elle l'embrasse et l'encourage.*) Ne dis rien. Sèche tes larmes; elles ne serviraient qu'à rendre peut-être le mal plus grave. Sois tranquille.

SCÈNE XIII.

Mme DE DETMOND, LE PAGE, LE PRINCE; *derrière lui,* DORNONVILLE *et* L'ENSEIGNE.

LE PRINCE.—Entrez, messieurs, suivez-moi. (*A l'enseigne.*) C'est donc vous qui êtes Detmond, le fils de ce brave major?

L'Enseigne, *s'inclinant profondément.*—Oui, monseigneur.

Le Prince.—C'est une bonne recommandation auprès de moi. Vous aviez pour père un homme plein d'honneur, un brave guerrier. Sans doute que son exemple excite votre émulation, et que vous cherchez à vous rendre digne de lui ?

L'Enseigne.—Monseigneur, je ne fais en cela que mon devoir.

Le Prince.—C'est tout faire. Le plus brave homme n'en fait pas davantage. Tenez, monsieur, voilà votre mère : ses vertus, et les espérances que donne cet aimable enfant, m'ont fait concevoir de la famille l'idée la plus avantageuse. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir tous rassemblés ici.

L'Enseigne, *s'inclinant toujours.* — Monseigneur, vous me faites beaucoup de grâce.

Le Prince.—Je ne vous en fais pas plus sans doute que vous n'en méritez.

L'Enseigne.—Votre Altesse juge bien favorablement.

Le Prince.—En effet, monsieur, il ne me manque que la conviction dans le jugement que je suis tenté de porter de vous, pour faire votre fortune. Cependant cet air libre et assuré qui vous sied si bien. . . .

L'Enseigne.—Ah ! monseigneur. . . .

Le Prince.—Annonce (souffrez que je le dise) une âme noble ou très-corrompue. On ne saurait soupçonner un fils né de tels parens. Non sans doute. Ainsi, monsieur, que pourrait-on faire pour vous ? Un grade

de plus ne vous avancerait pas beaucoup. Qu'en pensez-vous ?

L'Enseigne, *se frottant les mains.*—Non assurément, monseigneur. . . .

Le Prince.—Mais si nous sautions ce grade ? Le rang de capitaine, une compagnie : c'est là le premier but de tous ces messieurs. Mais auparavant. . . . (*Il se tourne rapidement vers le capitaine.*) Monsieur, que pensez-vous de votre neveu ?

Dornonville, *un peu embarrassé.*—Moi, monseigneur ? Ce que j'en pense ? . . . .

Le Prince.—On dirait, beaucoup de mal.

Dornonville.—Non, monseigneur, plutôt du bien. Je crois qu'il a du cœur, qu'il sera brave. . . .

Le Prince, *regardant l'enseigne avec un air de satisfaction.*—Oui ? Cela est-il vrai ?

Dornonville.—D'ailleurs il est d'une taille avantageuse.

Le Prince.—C'est un bel homme, j'en conviens. Mais sa conduite, ses mœurs ! Je rougis de vous questionner sur de pareilles bagatelles.—Enfin, quel est son caractère ?

Dornonville, *souriant.*—Ah ! un peu trop de gaieté, de pétulance quelquefois. Au reste, monseigneur, comme vous savez, cela ne messied pas à un soldat.

Le Prince.—Comme je sais ? C'est en vérité quelque chose de nouveau pour moi. Il ne me manque plus que votre témoignage, madame. Que me direz-vous de votre fils ? (*Après une pause.*) Rien ?

Mme de Detmond.—Que pourrais-je en dire ?

Le Prince.—Ce que vous en pensez, la vérité.

Mme de Detmond.—Et le puis-je, monseigneur? Si j'avais à le louer, voudriez-vous que je le fisse en sa présence? Ou si j'avais à le blâmer, serait-ce devant celui qui tient son sort entre ses mains?

Le Prince, *souriant.*—Fort bien, madame. Au bon cœur d'une mère vous joignez toute la finesse d'une femme. Je ne puis m'empêcher de vous admirer. (*Reprenant un ton sérieux.*) Monsieur, chacun a ses principes. J'ai les miens. Quand je veux avancer un officier, je commence par l'envoyer aux arrêts. Que vous en semble?

L'Enseigne, *effrayé.*—Monseigneur....

Le Prince.—Oui, c'est ma manière. Remettez votre épée au capitaine. Un air plus modeste aurait tout excusé. Mais ce ton assuré, cette hardiesse! .... Avec une conscience comme la vôtre, qu'attendre d'un homme aussi effronté? qui devrait sentir qu'il a mérité ma disgrâce; qui sait avec quelle indignité il en a agi avec la meilleure des mères; et qui cependant.... Monsieur, qu'il soit aux arrêts pour un mois. Je ne veux point d'éclaircissemens sur ce qui s'est passé. C'est à votre considération, madame, et à cause de la manière dont je m'en suis instruit; et surtout parce que les circonstances me font présumer que sa faute est très-grave.... (*D'un ton ferme et sévère.*) Monsieur le capitaine, si dans la suite il se passait quelque chose, je veux en être informé sur-le-champ; vous m'entendez, sur-le-champ. J'ai dessein d'avancer ce jeune homme : et ni vous, (*au capitaine,*) ni (*d'un ton plus doux*) vous, madame, ne

dérangerez mon plan. . . . (*s'adressant particulièrement à elle.*) Ne lui donnez jamais rien ; jamais, ne fût-ce qu'une bagatelle, à titre de présent. Ses appointemens peuvent lui suffire. Qu'il apprenne à borner sa dépense. (*Il lui fait signe avec la main.*) Allez, monsieur, rendez-vous aux arrêts. (*Les deux officiers sortent.*)

Scène XIV.

Le Prince, Mme de Detmond, le Page.

Le Prince, *la regardant.*—Eh bien ! madame, vous êtes triste ?

Mme de Detmond, *respectueusement.*—Monseigneur, je suis mère.

Le Prince.—Mais vous n'êtes pas une de ces mères faibles qui, pour épargner à leurs enfans quelques mortifications, aiment mieux ne les pas corriger ?

Mme de Detmond.—Ce serait une tendresse mal entendue. Non : je crains seulement qu'il n'ait perdu à jamais les bonnes grâces de son prince.

Le Prince.—Rassurez-vous. Mon intention n'a été que de le rendre digne des grâces que je veux répandre sur lui. Indulgent pour la jeunesse, je lui pardonne volontiers son inconséquence et ses étourderies ; mais je ne le puis pas toujours. Ce qui dans l'un ramène, avec le repentir, l'amour de la vertu, fortifie dans l'autre son penchant pour le vice. Au demeurant, soyez sans inquiétude. Ce jeune homme deviendra raisonnable ; et je mesurerai mes bontés sur son changement. (*Se*

tournant vers le page.) Quant à cet enfant, savez-vous quelles sont mes vues ?

Mme DE DETMOND.—Non, monseigneur. Quelles qu'elles soient, elles ne tendront qu'à assurer son bonheur. O mon prince ! je n'ai jamais laissé passer un jour sans payer à vos vertus le tribut de mon hommage ; mais je sens bien aujourd'hui combien il était peu digne de vous.

LE PRINCE.—Que voulez-vous dire, madame ? Vous ne me connaissez point. Mon but est de donner un brave homme à l'état, à moi-même un serviteur fidèle, et d'élever pour mon fils un ami qui soit disposé à sacrifier sa vie pour lui, comme son père l'a fait pour moi.

SCÈNE XV.

LE PRINCE, Mme DE DETMOND, LE PAGE, *un* VALET-DE-CHAMBRE.

LE VALET-DE-CHAMBRE.—Monseigneur ! monsieur le Directeur.

LE PRINCE.—Qu'il entre ! J'espère, madame, qu'il suffira que vous soyez instruite de mes intentions pour les approuver.

SCÈNE XVI.

LE PRINCE, Mme DE DETMOND, LE PAGE, LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR, *s'inclinant.*—Je me rends à vos ordres, monseigneur.

LE PRINCE.—Bonjour, monsieur. Je suis charmé

de vous voir. De combien est la pension des enfans de la première qualité ?

Le Directeur.—De douze cents livres, monseigneur.

Le Prince.—Bon. J'ai ici un enfant que je veux vous envoyer. Je prétends, en lui servant de père, faire autant pour lui que les meilleurs gentilshommes pour leurs fils. Mais, dites-moi, qui est chargé de veiller sur ces jeunes gens ? car c'est le point essentiel.

Le Directeur.—Monseigneur, ce sont des maîtres.

Le Prince.—Dignes, sans doute, de l'emploi qu'on leur donne ? Mais je ne les connais pas. C'est à vous seul, monsieur, que je veux m'en rapporter. Vous avez gagné ma confiance. Voudriez-vous bien vous charger vous-même du soin particulier d'élever cet enfant ?

Le Directeur.—C'est mon devoir, monseigneur.

Le Prince.—Je ne prétends pas vous en faire un devoir. Y consentirez-vous avez plaisir ?

Le Directeur.—Je trouve mon plaisir dans mon devoir.

Le Prince.—Fort bien ! Vous pouvez compter sur ma reconnaissance. (*Au page, en le prenant par la main.*) Viens, mon ami : tu vois bien monsieur ; il est bon et doux. Voudrais-tu aller vivre avec lui ?

Le Page, *après avoir regardé un moment le directeur.*—Oui, monseigneur.

Le Prince.—Mais aussi, apprends comment il faut regarder monsieur : comme ton maître, comme ton bienfaiteur. Tu auras pour lui la plus grande obéissance,

le respect le plus tendre. Et si jamais il avait à se plaindre de toi. . . .

Le Page.—Ah ! monseigneur, jamais !

Le Prince.—Tu as vu que je sais être aussi sévère que je suis bon. Ainsi, à la moindre plainte. . . .

Le Page, *au directeur, en lui baisant respectueusement la main.*—Non, monsieur, non, jamais vous n'aurez à vous plaindre de moi.

Le Prince.—Comment trouvez-vous cet enfant ?

Le Directeur.—Il suffit, monseigneur, que je le reçoive de vos mains, pour qu'il me soit déjà cher comme mon propre fils.

Le Prince.—Il peut donc aller avec vous. Y consentez-vous, madame ?

Mme de Detmond.—Dieu ! si j'y consens.

Le Prince.—Va donc, ne t'écarte jamais du chemin de l'honneur et de la vertu. Pour ce qui est du reste, sois sans inquiétude, tu ne manqueras jamais de rien. . . . (*Le regardant.*) Mais pourquoi cet air triste ?

Le Page, *prenant la main du prince.*—Vivez heureux, monseigneur.

Le Prince, *ému.* Et toi aussi, mon petit ami. Mon fils, sois heureux. Comme son cœur est déjà reconnaissant ! Je vous laisse, monsieur. Et vous, madame, suivez-le, et voyez où va votre enfant.

Mme de Detmond, *se jetant à ses genoux.*—Monseigneur, puis-je me retirer sans que mon cœur. . . .

Le Prince, *la relevant.*—Que faites-vous, madame ! Je ne puis souffrir que l'on se mette à mes genoux.

Mme de Detmond.—Eh bien ? je vous obéis ; et je

me retire. . . . (*Levant les mains au ciel.*) C'est devant Dieu que je me prosternerai, pour le prier de conserver à jamais un prince si généreux.

Le Prince, *l'accompagnant quelques pas avec bonté.* —Adieu, madame, soyez heureuse.

Scène XVII.

Le Prince, *seul, regardant de tous côtes.*

Le Prince.—La belle matinée ! A quelle partie de plaisir l'emploierai-je ? Du plaisir ! Ne viens-je pas de goûter le plus grand ? Je vais travailler, oui, travailler. J'y suis disposé à merveille, car je suis content de moi.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES

IDIOTISMES QUI SE TROUVENT DANS CE VOLUME.

Abri, *shelter.*—Mettre à l'abri, *to shelter.*

Affaires, *business.*—S'attirer de mauvaises affaires, *to incur unpleasant business; to draw difficulties upon one's self.*

Agir, *to act.*—Il s'agit, *the question is.* De quoi s'agit-il? *What is the matter?*

Air, *air, mien, look.*—Avoir l'air de, *to look like.* Il a l'air d'un déterré, *he looks like a ghost.*

Aller, *to go.*—Aller bien, *to fit.* Lui allait à merveille, *became her very well.*

Auprès, *near.*—Auprès de, *compared to.*

Battre, *to beat.*—Battre le pays *or* la contrée, *to run over* or *scour the country.*

Beau, *fine.*—Avoir beau dire, *to speak in vain.*

Bon, *good.*—A quoi bon? *To what purpose; of what use would it be?*

Bout, *end, extremity.*—Venir à bout de, *to succeed in.* En venir à bout, *to bring it about.*

Bouton, *button.*—Serrer le bouton à quelqu'un, *to cross-examine somebody.*

Bride, *bridle.*—A toute bride, *in full speed.*

Briser, *to break.*—Briser là-dessus, *to forbear speaking on the subject.*

Brûler, *to burn.*—Se brûler la cervelle, *to blow one's brains out.*

Cape, *scowl.*—Rire sous cape, *to laugh in one's sleeve.*

Cas, *case.*—Fiare cas de, *to value, to think much of.*

Chambre, *room.*—Faire une chambre, *to put a chamber in order.*

Chef, *chief.*—De son chef, *of his or her own accord, unbidden.*

Chez lui, chez elle, chez moi, &c., *in his, her, or my apartment.* C'était chez elle un défaut, *in her it was a defect, &c.*

Chose, *thing.*—Peu de chose, *a trifle.* Pas grand'chose, *not much.*

Cœur, *heart.*—Faire mal au cœur, *to be disgusting.*

Comble, *height.*—Mettre le comble à, *to complete.*

Compte, *account.*—Travailler pour son compte, *to work for one's self.* Tenir compte à quelqu'un de, *to give somebody credit for, to think well of somebody on account of.* Sans tenir compte de, *without caring for.* Sur votre compte, *concerning you.*

Conséquence (en), *accordingly.*

Courir, *to run.*—Le bruit court que, *it is reported that.* Faire courir le bruit que, *to spread the report that.* Courir à franc étrier, *to run in full speed.*

Couvert (à) de, *under shelter.*—Se mettre à couvert de, *to shelter one's self from.* Un couvert d'argent, *a silver fork and spoon.* Le couvert est mis, *the table is set.*

Défaire (se) de, *to get rid of, to leave off.*

Devant (le), *the fore part.*—Prendre les devans, *to set out in advance.* Aller au devant de, *to go to meet.*

Dieu! *Heavens!*—Mon dieu! *oh dear!* A Dieu ne plaise, *heaven forbid.*

Dire, *to say, to tell.*—Que voulez-vous dire? *what do you mean?* Pour ainsi dire, *thus to speak, as it were.*

Dommage, *damage.*—Quel dommage! *what a pity!* C'est bien dommage, *'tis a great pity.*

Donner contre, *to strike against.*—Donner, (*speaking of a door or window*), *to open.* Se donner de la peine, *to take trouble.*

Droit (le) du plus fort, *the right of the strongest,* (*which mere muscular strength gives.*)

Dussé-je, (from Devoir.)—*Were I, even if I had to.*

Eau, *water.*—Faire eau, *to leak*

En, *as.*—En vrai méchant endurci, *as a truly hardened wretch.*

Engager quelqu'un à faire quelque chose, *to persuade somebody to do something.*

Entendre, *to hear, to understand.*—Comme elle l'entendrait, *as she would think best.*

Epices, *spices.*—Pain d'épices, *gingerbread.*

Epine, *thorn.*—Etre sur les épines, *to be in a state of fear and anxiety.*

Etoile, *star.*—Coucher à la belle étoile, *to sleep in the open air.*

Façon, *fashion, ceremony.*—Y mettre plus de façons, *to be more particular about it.*

Faire, *to make, to do.*—Qu'est-ce que cela fait? *What difference does that make?* Cela ne fait rien à la chose, *this does not alter the case.* Le nom n'y faisait rien, *the name was of no consequence.* Faire son possible, *to do all in one's power.* Il n'y faisait pas bon, *no good was to be expected there.* Comment se fait-il? *How does it happen?* Avoir à faire à, *to have to deal with.* Faire raison, *to give satisfaction.* Se faire à, *to get used to.* Se faire jour, *to force a way.* Etre fait à, *to be accustomed to.* Etre au fait de, *to be acquainted with, handy at.* Comme vous voilà fait! *In what a state you are!*

Fallait, *was necessary.*—Il s'en fallait beaucoup qu'Alexis, *Alexis was far from.* Il fallait le voir, *you ought to have seen him.*

Figure. Faire figure, *to show, to make a show.*

Finir, *to end.*—Un nom qui n'en finit pas, *a name too long*, or *too hard to be pronounced.* Elle finit par s'en faire aimer, *she succeeded in making herself loved by her.*

Fond, *bottom.*—Le fond du verre, *what is left in the glass.*

Fort, *strong.*—Au plus fort de, *in the height of.* Se faire fort de, *to boast to be able to.*

Frotteur, *polisher, rubber.*—(*The floor of apartments in France is frequently painted, and, in order to clean it, a man* (*a* frotteur) *rubs it with a hard brush fastened to his foot.*

Garde, *guard.*—N'avoir garde de, *to take care not to.* Se garder de, *to take care not to.*

Gêner, *to trouble.*—Ne pas se gêner du tout, *to act unceremoniously.*

Goût, *taste.*—Dans le dernier goût, *according to the last fashion, in the newest style.*

Gré. Savoir gré à quelqu'un de, *to be pleased with*, or *to thank, somebody for.*

Honnête, *honest, polite, decent.*—Un honnête homme, *an honest man.* Un homme honnête, *a polite man.* Une honnête fortune, *a competent fortune.*
Hors de moi, de vous, de lui-même, d'elle-même, &c., *exasperated, dismayed.* Hors d'état, *unable.*

Lier (se) avec quelqu'un, *to become intimate with somebody.*
Lisière, *leading-string.*—Tenir à la lisière, *to keep within bounds.*

Main, *hand.*—Donner les mains, *to consent to, to abet in.*—Toutes les vertus se donnent la mains, *all virtues go hand in hand.*
Mal, *evil.*—Se trouver mal, *to faint.*
Manquer de, *to be near to.*
Matière, *matter.*—Entrer en matière, *to begin to talk on the subject.*
Même, *same.*—Etre à même de, *to be able to.*
Ménagement, *attention.*—Avoir des ménagemens pour, *to spare.*
Mettre à même *or* en état de, *to enable, to put it in one's power.* Se mettre à, *to begin to.*
Monde, *world.*—Avoir du monde, *to have company.*

Naissance, *birth.*—Avoir de la naissance, *to be of a noble family.*
Ne pas laisser de, *nevertheless, yet.*
Nez, *nose.*—Jeter quelque chose au nez de quelqu'un, *to throw something at somebody's face.*

Office, *divine service.*—L'office sonna, *the church-bell rang.* Office, *pantry, kitchen.*
Ordre, *order.*—On y mettra ordre, *it shall be prevented.*
Oreille, *ear.*—Se parler à l'oreille, *to whisper to each other.*
Orthographe, *spelling.*—Mettre l'orthographe, *to spell correctly.*
Ours, *bear.*—Manières d'ours, *churlish manners.*

Pair, *pair.*—Aller de pair, *to be on an equality.*
Parloir, *a convent's parlor or receiving room, divided in the centre by an iron grate.*
Pareil, *like.*—Rendre la pareille, *to return like for like.* A la pareille, *till an opportunity offers itself to return the favour.*
Part, *part, share.*—Faire part, *to impart, to make known.*

Parti, *part, course.*—Le parti à prendre, *the course to be adopted.* Le plus court parti, *the shortest*, or *best course.* Tirer parti de, *to profit by, to derive advantage from.*

Particulier (un), *an individual, a person.*

Passe.—Etre en passe de, *to be in a situation to.* Passe pour cela, *that may be granted, be it so.*

Passer (se) de, *to do without.*—Passer chez, *to call at the house of.*

Peine, *pain, trouble.*—Ce n'est pas la peine, *it is not worth while.* Se mettle en peine de, *to care for.* Avoir peine à, *to be able hardly to.*

Peu, *little.*—Pour peu que, *if—ever so little.* Peu s'en fallut qu'elle, *she felt inclined to.*

Peuple, *people.*—Femmes du peuple, *women of the low, or uneducated, class.*

Plus, *more.*—Nous ne le disons pas non plus, *neither do we say so.*

Point, *point.*—A tel point que. *to such a degree as, so much.*

Prendre (s'y), *to go to work about it.*

Préter, *to lend.*—Préter l'oreille, *to listen.* Se préter à, *to yield one's support to, to countenance, to abet in.*

Prix, *price.*—Bijou de prix, *costly jewel.*

Propos d'usage, *common-place conversation.*

Qualité, *quality.*—Une fille de qualité, *a girl of noble birth.*

Recherche, *extreme care and pretension, (in dress.)*

Regarder, *to look.*—Cela vous regarde, *that is your own concern, that concerns you.* Y regarder de près, *to be very particular.*

Relever un mot, *to take up*, or *find fault with, a word.*

Rendre raison, *to give satisfaction, to account for.*

Rentrer en soi-même, *to reflect upon one's conduct or actions.*

Retour, *return.*—Faire un retour sur soi-même, *to cast a retrospective glance upon one's actions or conduct.* Sans retour, *for ever.* Payer de retour, *to return affection for affection.*

Ridicule, *ridicule.*—Tourner en ridicule, *to ridicule, to mock.*

Rien, *nothing.*—Un rien, *a trifle.* Comme si de rien n'était, *as if nothing was the matter.*

Route, *road.*—Se mettre en route, *to set out.* Se remettre en route, *to set out again.* Route de traverse, *cross-road.*

Semblant, *seeming.*—Faire semblant de, *to pretend to.*

Sied, *from* Seoir, *to fit, to become.* Il vous sied bien, (*ironically*) *it becomes you well indeed!* Il sied fort mal, *it is very unbecoming.*

Suite, *consequence.*—Par suite de, *in consequence of.*

Tarde (il me,) *I long, I am eager to.*

Tenir, *to hold.*—Je ne saurais y tenir, *I cannot stand it.* Tenir bon, *to persist.*

Terre, *land.*—Prendre terre, *to land.*

Tête, *head.*—Tenir tête à quelqu'un, *obstinately to oppose somebody.* Ne savoir où donner de la tête, *not to know what to have recourse to.* Se mettre en tête de, *to take it into one's head to.* Ne rien faire qu'à sa tête, *to refuse all advice, and act only according to one's own fancy.*

Touchez-là, *give me your hand,* (*in token of acquiescence.*)

Tout en, (*bef. a pres. partic.*) *for all.*

Trait de lumière, *a piece of news.*

Trancher du précepteur, *to play,* or *act the preceptor.*

Trouver, *to find.*—Se trouver, *to happen to be.* Il se trouve, *there happens to be, there is* or *are.* Se trouver mal, *to faint.*

User, *to use.*—En user avec quelqu'un, *to treat somebody.* En user bien ou mal avec quelqu'un, *to treat somebody well or badly.*

Va, an interjection which sometimes means *believe me.* Le sept et le va, *seven and go,* (*a gaming term.*)

Valoir, *to be worth.*—Faire valoir, *to extol.* Lui valurent, *brought upon her.*

Venir de, (*followed by a verb,*) *to have just.* Venir à, (*followed by a verb,*) *to happen to.* Venir à bout de, *to succeed in.*

Voilà bien! *this is just like.*

Vouloir, *to be willing.*—Vouloir bien, *to be very willing, to condescend, to have no objection.* En vouloir à quelqu'un, *to have a design, a spite against somebody.* Lui valoir du bien, *to wish him well.*

Yeux, *eyes.*—Ouvrir de grands yeux, *to stare with astonishment.* Fermer les yeux sur, *to pay no attention to, to wink at.*

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 066851780